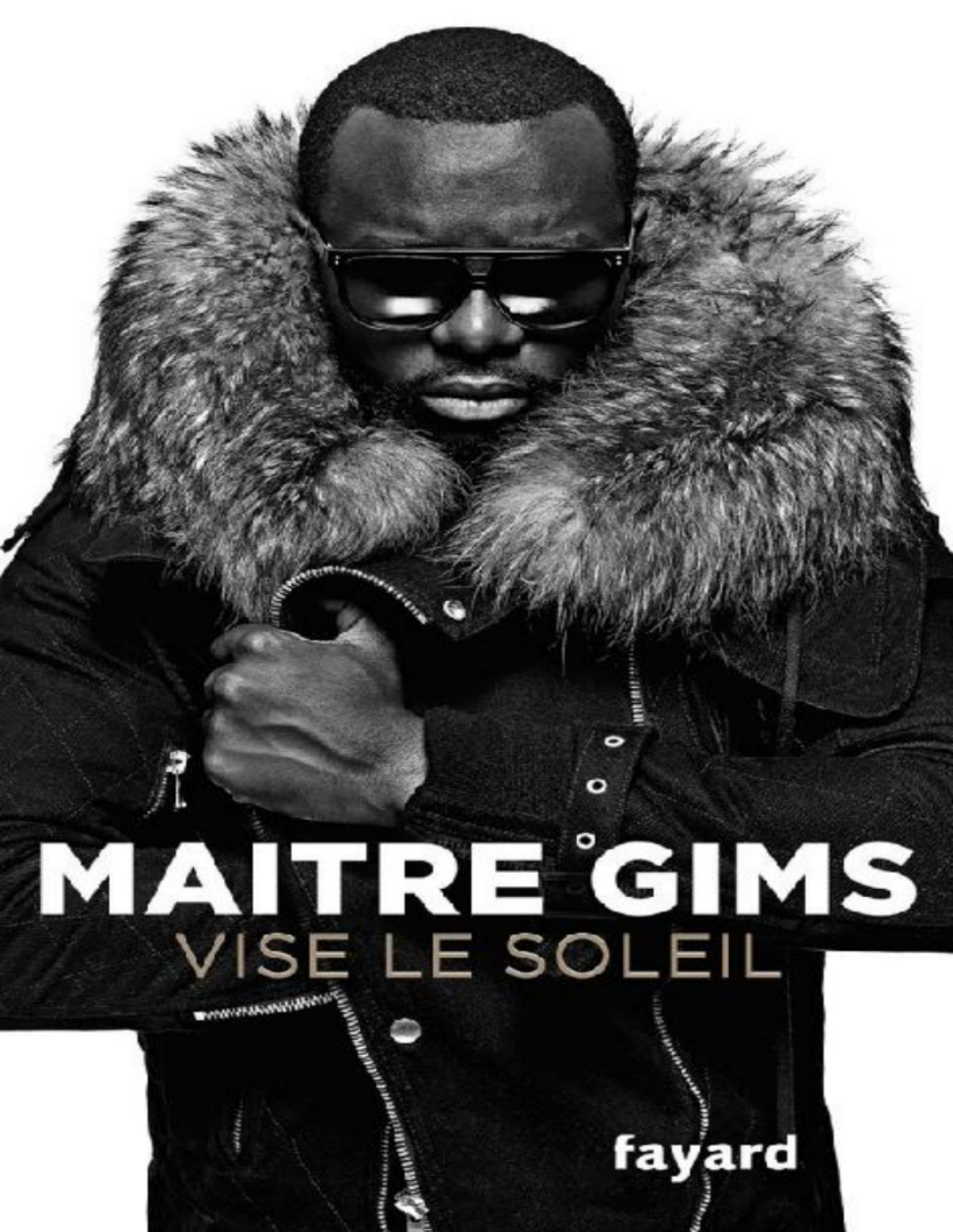


Vise le soleil

Maître Gims

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MAITRE GIMS

VISE LE SOLEIL

fayard

Maître Gims
avec Eugénie Guazco

WISE LE SOLEIL

Fayard

Couverture

Conception graphique : Antoine du Payrat

Photographie : © Stéphane de Bourgies

© Libraire Arthème Fayard, 2015

Dépôt légal : octobre 2015

ISBN : 978-2-213-68845-9

De l'Afrique, je n'ai gardé qu'un souvenir, une vision qui me trotte dans la tête comme un refrain.

Il fait presque nuit, et je vois mes pieds, de tout petits pieds d'enfant, qui marchent dans une ruelle. Elle est étroite et poussiéreuse – impossible de la confondre avec une rue de Paris. Mes pieds marchent vers l'entrée d'une maison, la maison où vit ma famille. Le flash s'arrête là : mes pieds n'atteignent jamais la porte, dont j'ai oublié jusqu'à la couleur. Je n'avais même pas deux ans. J'ai revu cette ruelle des années plus tard, à l'occasion d'un concert à Kinshasa avec Sexion d'Assaut. Autant dire que ma vie, entre-temps, a bien changé... La ruelle, elle, est restée la même.

Je suis né le 5 mai 1986 à Kinshasa, au Zaïre, l'actuelle République démocratique du Congo, dans le quartier de Yolo, surnommé « Dallas » par ses habitants. C'est un quartier populaire africain typique, comme ceux que l'on voit dans les films, avec des toits en tôle ondulée et le sol en terre. Loin des clichés ou des caricatures, on est dans la vraie Afrique, au cœur de la pauvreté. Mes parents s'y sont rencontrés et y ont vécu longtemps avant ma naissance.

À l'époque, le dictateur Mobutu était encore au pouvoir, mais sa popularité, gangrenée par vingt-cinq ans de corruption, de culte de la personnalité et de dérives autoritaristes, vacillait. Le pays était en proie à une grave crise économique. Le mécontentement populaire allait grandissant et menaçait d'exploser en révolte ouverte. Pendant longtemps, appartenir à la petite élite des fidèles de Mobutu avait été une garantie de richesse et de sécurité. Mais la roue tournait. Les proches du régime risquaient désormais leur vie.

Or mon père, Djanana Djuna, était chanteur de Viva La Musica, la troupe de Papa Wemba, la grande star de la rumba congolaise. Même si tous les membres de cette troupe ne partageaient pas la richesse et la notoriété de leur leader, ils avaient, entre deux tournées internationales, donné des concerts privés pour le président Mobutu et faisaient malgré tout plutôt partie de ces privilégiés...

Quand la situation est devenue trop dangereuse, mes parents ont donc quitté le Zaïre, avec leurs quatre enfants sous le bras et rien d'autre. Saty, l'aîné, avait six ans, Afi quatre ans et demi, moi, Gandhi, deux ans, et Fitscha, ma petite sœur, venait de naître. Avant nous, avant de connaître mon père, ma mère avait eu un fils, à seize ans, Bijou : elle a dû le laisser à Kinshasa avec des oncles et tantes, et ne l'a pas revu pendant vingt-cinq ans. Cette déchirure secrète l'a

accompagnée toute sa vie.

Mon père n'a pas demandé l'asile politique. Ils sont partis comme ça, avec un peu d'argent, mais pas assez pour faire vivre six personnes dans un pays comme la France.

J'ai mis du temps à mesurer les difficultés qu'ils avaient dû connaître, car mes parents, très pudiques, ne se confient pas et ne nous parlent jamais de cette époque-là. Nous savions juste qu'à un moment émigrer était devenu une question de vie ou de mort.

Bien sûr, ils voulaient aussi essayer d'assurer un avenir meilleur à leurs enfants, dans un pays moins instable politiquement. Avant ma naissance, mon père était déjà venu plusieurs fois en Europe en tournée – en France, en Belgique, en Suisse. Il savait bien ce que coûtent ici le pain et le logement. Pourtant, là-bas, le mythe d'une France où l'on trouverait quasiment de l'argent par terre continue de prospérer. De l'argent, du travail, des aides, que sais-je encore.

Sauf que cela n'a pas été aussi simple.

Comme on peut l'imaginer, l'arrivée a été un choc des cultures. Quand tu viens de Yolo, Kinshasa, l'atterrissage en Europe tient de la science-fiction. Tout est tellement bien organisé que c'en est presque effrayant : les routes, les feux rouges, la circulation, les infrastructures, les immeubles, les ascenseurs, les hôpitaux... C'est comme un rêve. C'est pour cette raison, je pense, que ma mère nous a élevés dans une sorte de vénération des Blancs – « Si ce sont les Blancs qui le disent, alors c'est forcément vrai » –, alors qu'elle-même n'a jamais eu une copine française ni cherché à se mélanger. Alors, surtout, qu'elle faisait l'expérience quotidienne, comme n'importe quel Africain en France, du racisme et de la xénophobie.

Mes parents sont venus en France par leurs propres moyens. Ils ont débarqué sans maîtriser le français et, bien sûr, sans papiers. Comme souvent, ce sont des compatriotes qui leur ont mis le pied à l'étrier. Tu connais Untel, qui habite déjà là-bas, qui va t'aider à trouver des petites combines. Un vrai logement, ne nous emballons pas, mais en attendant, il va te renseigner, te présenter, te faire héberger chez un de ses amis. Ainsi a commencé la longue série des squats surpeuplés, des expulsions et des hôtels temporaires. Accueillir six personnes d'un coup, forcément, ce n'est pas évident.

Mes parents se sont très vite rendu compte qu'ils étaient dans un pays, dans un environnement, dont les rouages leur échappaient. Au début, mon père était le seul des deux à travailler ; il n'avait pas pu rapatrier son argent du Zaïre, et nous vivions d'expédients. Amoureux de la musique, il donnait bien encore un concert par-ci par-là, mais les beaux jours de la gloire étaient déjà loin.

Quand nous étions encore petits, Saty, Afi et moi avons été placés par l'Aide sociale à l'enfance dans un pensionnat à Forges-les-Bains, en région parisienne. Fitscha, elle, était trop jeune pour y être accueillie. Ce n'était pas un orphelinat, puisque nous n'étions pas orphelins, mais il m'arrive parfois d'y penser en ces termes. Les parents n'étaient pas sur place. Ils venaient seulement nous récupérer le week-end. Toujours sans vraie situation, nous allions soit chez des amis qui pouvaient héberger toute la tribu, soit à l'hôtel, soit dans des squats.

L'arrivée à Forges est gravée dans ma mémoire : je pleure, je pleure comme un fou, ravagé de terreur à l'idée que l'on m'abandonne. C'est la première fois que je me sépare vraiment de ma mère. La maîtresse me console sous l'œil un peu estomaqué des autres enfants : « Mais pourquoi il pleure comme ça ? » La maîtresse leur explique : « Il pleure parce que sa maman n'est pas là. » Après, ils viennent me

chercher pour jouer avec eux.

Il y avait là des enfants de toutes origines, des Turcs, des Yougoslaves, pas mal de gens d'Europe de l'Est, mais très peu d'Afrique noire – personne qui parle le lingala, en tout cas. Comme nous étions beaucoup de non-francophones (je pense notamment à mon ami Bekir, qui arrivait directement de Turquie et ne parlait pas un mot de français), on nous donnait des cours de langue : « la lune », « le soleil »... la base. On apprend vite quand on est petit, mais au début, sans langue commune, c'était quand même un sacré plongeon dans le grand bain.

L'internat était divisé par groupe d'âges : les petits, les moyens, les grands. On dormait à une dizaine par dortoir. Mes frères et moi n'étions pas ensemble. Moi, à trois ans, j'étais chez les petits. Heureusement, on se voyait pendant les activités.

La vie là-bas était très structurée. Petit-déjeuner, déjeuner, goûter, dîner ponctuaient la journée. La semaine, nous étions scolarisés, avec des activités de maternelle : peinture, constructions de bonshommes, chansons, jeux avec les copains. J'ai le souvenir d'un vélo que j'aimais beaucoup, source de disputes récurrentes avec l'un des autres enfants. C'était un tricycle blanc et jaune, avec des petites roues arrière. Il était rangé avec les autres vélos, bien alignés dans une maisonnette. À l'heure de la récré, pour mon rival et moi, c'était une course éperdue à qui l'atteindrait le premier. Le soir, les éducateurs nous donnaient le bain. Tous les petits attendaient en file indienne, debout, tout nus. On nous savonnait rapidement, on se rinçait, et hop, serviette, pyjama et au lit !

Ce rythme, réglé comme du papier à musique, me plut rapidement, malgré la séparation.

Il y avait des règles clairement établies : par exemple, quand on ne finissait pas son plat, on n'avait pas de dessert. C'est comme ça qu'un soir, malheur de malheur, j'ai raté la glace ! J'avais bien tout mangé, ou en tout cas bien fait semblant, mais je suis allé aux toilettes où j'ai tout recraché. Manque de chance, on m'a grillé. Et vlan ! Privé de dessert. L'éducateur qui s'occupait de nous a annoncé : « Pas de glace pour Gandhi ! » Et les voilà tous qui engloutissent la leur sous mon nez... Ce souvenir m'a marqué, parce que la glace était quelque chose de précieux : il ne fallait pas rater la glace, et j'avais raté la glace ! Mais ce n'était même pas une injustice : je n'avais pas fini mon plat.

L'éducateur en question était par ailleurs un jeune type plutôt cool et sympa. C'est grâce à lui que j'ai appris qu'un prénom n'était pas forcément unique. Le choc ! Un jour, on me le présente : « Gandhi, voici Vincent. » Or, j'ai un cousin en Afrique qui s'appelle déjà Vincent. Je reste médusé : « Mais alors, il peut s'appeler Vincent, lui

aussi ? Il y a deux Vincent ! »

C'est là, dans ce pensionnat de Forges-les-Bains, que j'ai vraiment fait connaissance avec la France, ses traditions, ses fêtes de fin d'année, sa culture, tout ce qui rythme le quotidien d'un petit garçon.

Il y avait Noël, bien sûr. Nous croyions tous dur comme fer au père Noël. Il n'y avait heureusement pas eu de grand assez surnois pour briser le mythe ! Nous avions fait une petite liste : moi, j'avais demandé une voiture télécommandée. On nous avait expliqué pourquoi personne ne voit jamais le père Noël : quand il descend dans la maison, il répand une poudre pour endormir les enfants. Le soir venu, évidemment, nous avons malgré cela voulu en avoir le cœur net. Nous avons lutté de toutes nos forces pour veiller, mais peine perdue. Tout ce petit monde s'est écroulé de fatigue bien avant d'apercevoir le premier coin de manteau rouge... Et pourtant, le lendemain, la meilleure preuve était là, au pied du sapin : les cadeaux étaient arrivés pendant la nuit, avec, incroyable, nos noms dessus ! Je me souviens encore de l'extraordinaire joie de déballer ce paquet et d'y découvrir la voiture tant rêvée.

Comme le père Noël, la petite souris passait à Forges-les-Bains. Un soir, j'avais mis une dent sous l'oreiller ; quand je me suis réveillé, il y avait un cadeau. Nous en parlions entre nous, fascinés : « Il y a une souris qui passe et qui laisse des cadeaux ! Tu l'as vue, toi ? C'est un truc de fou ! Elle est passée, la souris ? Bien sûr, elle est passée ! »

On nous jouait des cassettes vidéo dans une petite salle avec une télé et un magnétoscope. Le jour où nous avons vu *E. T. l'extraterrestre* pour la première fois, ça a été de la folie : tout le monde a pleuré. Quand E. T. repart dans son petit vaisseau, « E. T. téléphone maison », c'est quelque chose !

Je vivais dans un monde imaginaire à la *Peter Pan*, peuplé de créatures fantastiques et bienveillantes. Le soir, on nous lisait des histoires. Une éducatrice, un jour, m'avait raconté que si, après avoir lu un livre, tu t'endormais avec la tête dessus, tu rêverais de l'histoire. Après ça, j'avais tout fait pour glisser un conte de fées sous l'oreiller.

C'est encore à Forges-les-Bains que j'ai découvert l'artiste qui m'a accompagné toute mon enfance : Michael Jackson. C'était la fête de fin d'année. Je revois mon frère Afi déguisé en Michael Jackson, dansant sous l'œil attentif de mon père dans le public. Je suis devenu un fou de Michael Jackson. J'aurais aimé le rencontrer... Mais il est parti trop tôt.

Quand je repense à cette époque, ce n'était pas un cauchemar, loin de là. Mais ce sont des souvenirs qui me rendent un peu triste. Avec le recul, je me rends compte à quel point la situation était terrible : des

tout petits enfants, placés en internat parce que leur famille, sans papiers et sans domicile fixe, est trop instable pour s'occuper d'eux... Et mes parents, pendant ce temps-là, que faisaient-ils, où étaient-ils, sur quelle galère voguaient-ils ? Encore aujourd'hui, cela fait partie des passages trop noirs dont ils ne parlent pas. Ils nous récupéraient le week-end, voilà tout. Avec l'insouciance de l'enfance, nous jouions et racontions les menus événements de notre semaine sans vraiment nous préoccuper de ce qui se passait dans la tête et dans le monde lointain des adultes.

J'ai gardé en mémoire une scène qui illustre bien cette distance de part et d'autre. Un week-end, à l'hôtel, mon père tentait de se reposer, allongé sur le lit. Le zébulon turbulent que j'étais cabriolait autour de lui, sautant, gesticulant, rebondissant, jusqu'à ce qu'une galipette ratée m'envoie valser à terre, cul par-dessus tête. Mon père ne s'est pas levé pour m'aider ou me consoler. Avant même que j'aie eu le temps de pleurer, très calme, sans hausser la voix, il m'a dit d'un ton que je n'ai jamais oublié : « Eh bien ! Tu vois ? Tu vois ce que tu fais ? »

C'est nous qui avons appris le français à nos parents. Ils avaient quelques notions en arrivant (au Zaïre, qui était une ancienne colonie belge, le français était malgré tout assez répandu), mais à la maison, entre eux, avec leurs amis, c'était lingala, lingala, lingala. Pour des enfants, surtout dans un contexte aussi précaire, il n'est pas facile de gérer une double culture, une double langue. À cause de l'école, nous avons très vite délaissé le lingala. Quand ma mère nous parlait en lingala, nous lui répondions en français. Nous avons été, d'une certaine façon, un facteur d'intégration.

Vers 1992, mes frères et moi avons quitté l'internat de Forges-les-Bains pour emménager avec nos parents et notre petite sœur à Ivry-sur-Seine. Enfin, nous avons une situation, un HLM. Lequel, faute d'argent, s'est bien vite transformé en squat. Nous y sommes restés un ou deux ans avant d'en être expulsés brutalement.

L'appartement était situé dans une cité, une succession de petites tours, A, B, C, reliées entre elles par des passages intérieurs. L'un de nos jeux favoris, avec ma sœur, était de s'inventer un parcours entre les immeubles, pour sortir à telle ou telle porte, de tel ou tel côté.

À cinq, six ans, j'étais déjà très autonome. Avec Fitscha, qui n'avait pas été en pension avec moi, nous sommes rapidement devenus inséparables. Les parents nous laissaient une très grande liberté, malgré notre jeune âge. Pour des enfants, ce style de vie était une aubaine. Nous partions à la découverte de la rue, du parc, des quartiers, des centres commerciaux. Le Leclerc local était notre terrain de jeux préféré.

Bien sûr, nous n'avions pas d'argent de poche. Mais un ami des parents, immigré comme eux, nous avait appris à nous en passer. « Leclerc, nous disait-il, c'est facile, c'est gratuit. Il suffit de manger directement dans le magasin. » Et il joignait le geste à la parole. Quelle révélation ! À nous, paquets de bonbons, gâteaux, jus de fruits ! Je ne comprenais pas vraiment pourquoi il fallait quand même faire attention.

Cet ami des parents qui nous dispensait une éducation si particulière s'appelait Apollinaire, en hommage au poète, brièvement accusé, en 1911, du vol de *La Joconde* au Louvre. Car Apollinaire était un voleur professionnel. C'était un Zaïrois au visage marqué, un vrai champ de bataille de cicatrices, toujours vêtu d'un très long manteau. On voyait que c'était quelqu'un qui revenait de loin.

Apollinaire volait des vêtements dans les magasins. Son grand manteau lui tenait lieu d'outil de travail, ainsi qu'un puissant aimant, volé lui aussi. Ce gros cube, très lourd, qu'il entreposait dans un coin quand il venait chez nous, m'intriguait beaucoup. Il lui servait à désactiver les antivols. Il fallait commencer par choisir les habits à dérober, se cacher dans un coin un peu à l'écart, par exemple une cabine d'essayage, et clac, clac, clac, faire sauter toutes les alarmes en un tournemain. Ensuite, il n'y avait plus qu'à enfiler les six ou sept vêtements l'un sur l'autre, comme un oignon, et à les recouvrir du grand manteau. Je n'en revenais pas : « Mais comment tu fais pour ne pas te faire repérer ? » Il m'expliquait en lingala : « Tout est question d'assurance, de certitude. Il ne faut surtout pas douter de ce que tu vas

faire, sinon ça va se voir. » Il me mimait la scène : « À la fin, tu remets ton manteau et tu pars comme un prince. Tu pars un peu contrarié, pour qu'on voie que tu n'as pas trouvé ce que tu cherchais. » C'était la technique d'Apollinaire.

Comme tant d'autres qui ont croisé ma route, Apollinaire m'a profondément marqué. Avec le recul, je comprends que ces gens étaient dans des situations terribles, en vérité, et qu'ils essayaient simplement de survivre dans un pays qui n'était pas le leur. Aujourd'hui, ils ont tous fini en prison ou expulsés. Apollinaire, par exemple – je l'ai su des années après –, est reparti en Afrique par charter.

Un autre de ces mentors peu orthodoxes a joué un grand rôle, bien plus tard, quand j'étais au collège. Emmanuel, parce qu'il dépannait les gens, était surnommé « le Pétrolier ». Moi, même si nous n'avions pas de lien de parenté, je l'appelais simplement Tonton. Il vivait dans le squat voisin et prenait soin de moi comme un père, à une époque où le mien, accaparé par sa vie privée mouvementée et ses éternels problèmes d'argent, avait totalement disparu. Le Pétrolier n'avait pas d'enfant, mais il voulait me donner une éducation, me transmettre des valeurs.

Lui aussi était voleur de profession, mais dans un tout autre domaine qu'Apollinaire : il s'était spécialisé dans la contrefaçon des chèques. Son appartement regorgeait d'objets de luxe, de meubles anciens, de bibelots, tous authentiques : il lui suffisait d'arriver dans une boutique chic et de payer avec l'un de ses faux chèques, peu importe la somme. J'étais ébloui. Le jour où je lui ai annoncé mon intention de suivre sa voie, il est entré dans une grande colère : « Ah, non, tu ne vas pas t'y mettre ! Toi, tu es encore un gamin, tu as toutes tes chances ici ! Tu dois faire des études, pas t'embarquer dans une vie comme la mienne ! »

Le Pétrolier avait de vrais projets pour moi. Lui aussi a été renvoyé en Afrique.

Revenons à Ivry. Parmi nos voisins, je me souviens tout particulièrement d'une vieille dame. Elle appartenait à cette engeance de petites femmes aigries, mauvaises, qui jettent en permanence des regards méfiants, comme si tous les passants en voulaient à leur vie. Une canne et un éternel caddie complétaient la panoplie classique : binocles, jupe à mi-mollet, petit manteau rembourré de plumes. Quant à sa coupe de cheveux, on aurait dit une mini afro, blanche.

Elle était toujours accompagnée d'un caniche qui aboyait comme un fou à chaque fois qu'il nous croisait, Fitscha et moi. Le premier face-à-face fut inoubliable. Sa maîtresse, voyant notre panique, nous lança,

catégorique : « C'est parce qu'il n'aime pas les Noirs ! » Et moi, je l'ai crue sur parole. Par mesure de prudence, j'ai même entrepris de propager l'information : « Tu sais, les caniches n'aiment pas les Noirs, il faut faire attention. » Ce qui me laissait toutefois perplexe, c'était que le caniche lui-même était noir ! Fitscha et moi nous perdions en conjectures : « Mais s'il est noir, comment est-ce qu'il peut ne pas aimer les Noirs ? » J'avais entendu un jour une théorie sur la vision des chiens. Notre conclusion était simple : « Puisqu'il voit en noir et blanc, il doit se voir blanc. »

J'ai longtemps gardé la phobie des chiens.

Nous étions des enfants espiègles. Il y avait un épicier d'Ivry qui ressemblait au chanteur Khaled – c'était l'époque où il avait sorti son tube *Didi*. Quand nous allions chez lui avec ma sœur, je le taquinais : « Alors, monsieur, c'est vous qui chantez *Didi* ? » Il rigolait et faisait parfois semblant de fredonner pour nous faire plaisir.

N'étant jamais allés à la piscine, nous avions envie de voir ce que ça faisait. Nous avons donc décidé, tout simplement, de nous baigner dans la fontaine du parc en bas de l'immeuble. Ni une ni deux, nous plongeons, tout habillés et chaussés, naturellement. Le retour dégoulinant à l'appartement n'est pas passé inaperçu, et on nous a flanqué un fameux savon.

Une autre fois, j'ai voulu faire descendre Fitscha par la fenêtre du deuxième étage. Nous avons dû voir ça dans un film. J'avais une espèce de corde, à peine un fil de nylon : « Allez, je te tiens, je te sécurise, et toi, hop, tu descends en rappel. » Tout était prêt, nous allions nous lancer, quand ma mère nous a fort heureusement repérés. Elle qui ne levait jamais la main sur nous, ce jour-là, nous a frappés.

En général, nos bêtises étaient plutôt inoffensives. Ce n'est que quelques années plus tard que certains de ces jeux, sans qu'on en prenne conscience à l'époque, sont devenus plus cruels. Aujourd'hui, j'y repense souvent. Par exemple, vers huit, neuf ans, notre passe-temps préféré, avec Fitscha, était d'aller provoquer les clochards. Nous habitions alors à Paris, dans le quartier d'Arts-et-Métiers. Il y avait pas mal de SDF dans ce coin-là, qui dormaient sur des cartons. Le grand jeu était de réussir à embarquer ces cartons sans se faire attraper. Ou alors, de voler leurs pièces. Notre raisonnement était imparable : « De toute façon, ils vont acheter de l'alcool, ils ne font que boire. Alors que nous, on va acheter des bonbons. » Les gens du quartier nous encourageaient.

Il y a un de ces épisodes que je regrette particulièrement. Notre victime du jour était un clochard qui vivait dans la cave de l'immeuble voisin. Nous avions peur, mais je me suis lancé. Il fallait descendre

dans la cave, le tirer de son sommeil en secouant le carton et décamper avec le butin. Sauf que le défi a mal tourné. J'ai voulu ressortir de la cave, mais entre-temps la porte s'était coincée... Nez à nez avec le clochard ivre, mais bien conscient, qui s'approchait pas à pas, comme dans un film d'horreur, j'ai cru ma dernière heure arrivée. J'entends encore son rugissement. À l'instant où il allait m'attraper, je l'ai poussé un peu fort, et il est tombé à la renverse en se cognant la tête. Il ne bougeait plus : j'ai pensé un instant l'avoir tué. Ma sœur, qui avait réussi à ouvrir la porte, a ramassé quelques pièces éparpillées au sol, et nous nous sommes enfuis sans demander notre reste. Il n'était pas mort, Dieu merci, mais la scène m'a longtemps hanté.

D'autres de nos tours, heureusement, étaient plus innocents. Un jour, un papa et sa petite fille rangeaient de vieux vélos dans une autre cave où nous traînions. La lumière était à l'entrée du couloir, c'était trop tentant : nous l'avons éteinte en douce, alors qu'ils étaient encore à l'intérieur. Après une course-poursuite digne d'un film, nous avons échappé au père en entrant à la dérobée dans une cour d'immeuble. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, mais sa rage nous faisait si peur que nous n'avons pas osé ressortir avant un long moment.

Après Ivry, nous sommes donc arrivés à Paris, dans le III^e arrondissement, d'abord rue de Turbigo, puis rue Notre-Dame-de-Nazareth. Jusqu'à la fin de mon adolescence, tous les déménagements se sont faits au gré des expulsions. Le choix du nouvel appartement passait par les réseaux. Quelqu'un était au courant d'une opportunité quelque part : une maison inhabitée, peut-être en travaux, ou alors déjà réquisitionnée. C'étaient en général de grands appartements de cent vingt, cent cinquante mètres carrés, dans des immeubles haussmanniens. Le plus souvent, plusieurs familles y cohabitaient. Nous branchions des rallonges interminables sur les prises des parties communes. Quand il n'y avait plus d'électricité, nous allions chez ED acheter des bougies.

La loi rend les expulsions compliquées, les procédures peuvent durer plus d'un an. Mais ça finit toujours par survenir. Un matin, les huissiers et la police défoncent la porte, tout simplement. Auparavant, ils ont envoyé des lettres : « Si vous ne quittez pas les lieux à telle date, nous arrivons. » Et de fait, ils arrivent. Tout va très vite, avec plus ou moins de violence. Je n'oublierai jamais la vision de ma mère menottée, face contre terre, lors de l'un de ces raids.

Ensuite, tout le monde est dispatché dans des hôtels. Quant aux affaires, ils les embarquent dans des camions et les stockent. Il faut aller les récupérer moyennant une certaine somme.

Je suis entré au CP à l'école de la rue Vaucanson. La proximité de nos deux squats du III^e arrondissement m'a permis, contre tout espoir, de suivre toute ma primaire dans le même établissement. La fratrie s'y rendait à pied.

Évidemment, l'instabilité ambiante n'était pas propice à une scolarité épanouie. À la maison, la priorité était l'eau, l'électricité, la nourriture, l'argent. Nos résultats scolaires passaient au second plan. Le mot d'ordre était plutôt : « En Afrique, les gens dorment par terre, ils mangent limite du sable. Vous qui êtes en France, vous êtes à l'école, vous avez de la chance. Il faut assurer et vous débrouiller. Allez-y, volez de vos propres ailes ! » Mais c'étaient juste des mots. Nous étions livrés à nous-mêmes sans personne pour nous forcer – ou encore moins nous aider – à faire nos devoirs. Ma mère apprenait à lire en même temps que nous, sur le tas. À l'école, personne ne connaissait les détails de ma situation – les squats, plus tard mes parents séparés... En rencontrant ma mère aux réunions de parents et au vu de mes résultats catastrophiques, ils devaient bien se douter que quelque chose clochait, mais je n'en parlais jamais.

J'étais captivé par l'intelligence des enseignants, dont la science me paraissait sans limites. Ils savaient adapter leur pédagogie à une classe comptant une bonne part d'étrangers. Parfois, j'entends encore leur voix : Mme Catenet, dont la grosse natte courait jusqu'au bas du dos, comme une Indienne ; Mme Bastoni, que nous nous amusions à faire sursauter avec de petits pétards en papier ; Mme Manigaud, la terreur de l'établissement, qui m'avait regardé d'un œil nouveau le jour où elle m'avait vu sur scène dans *Le Bourgeois gentilhomme* ; M. Rollin et son rictus permanent, dont la tête oscillait comme les chiens pendulaires à l'arrière des voitures : « Alors, Gandhi ? On n'a pas fait ses exercices ? Eh bien, là, ce ne sera pas un zéro au crayon, hein ? » Il y avait aussi M. Vitalis, qui enseignait le dessin et aimait beaucoup l'Afrique : « Quand est-ce que tu m'invites à la maison manger un poulet yassa au citron ? » J'étais déconcerté. « Un poulet au citron ? Mais qu'est-ce qu'il me raconte ? » J'ai appris bien plus tard que c'était un vrai plat africain, et qu'il n'était pas complètement à côté de la plaque. Forcément, j'étais noir, il pensait que j'étais sénégalais.

Petit, je n'avais pas conscience du racisme, même ordinaire. Quand Yannick Noah a sorti *Saga Africa*, combien de fois ai-je entendu, dans les kermesses : « Allez, tiens, ta chanson ! » Face à un autre Noir, on me demandait régulièrement : « Tu le connais ? », comme si, en Afrique, tout le monde était cousin. « Tu le connais ? C'est qui ? Comment vous faites chez vous ? Ah bon ? Tu ne parles pas l'africain ? » La plupart étaient sincères. Je ne prenais pas mal leur ignorance. D'ailleurs, j'ai été le premier fasciné quand un deuxième Africain a rejoint ma classe à l'école Vaucanson, en CE2. On m'a présenté ce nouvel élève malien, Makan. Je n'étais plus seul ! Nous sommes encore amis aujourd'hui.

Je suis persuadé que sans les parents pour le leur enseigner, les enfants ne deviendraient pas racistes. Ainsi quand, chez moi, les médecins blancs passaient pour des divinités vivantes dont chaque mot est un oracle, cela ancrerait la notion d'une différence irréconciliable entre Blancs et Noirs. Ma première rencontre avec une famille métisse, des voisins de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, en a fait les frais. Une maman blanche, un papa noir ? Impossible ! Ma mère, le soir venu, confirma pourtant : « Eh bien ? Si, en effet, ça existe. » Mais ça ne rentrait pas dans ma tête. « Non, il faut qu'elle voie ! Elle n'a pas vu, de ses yeux vu, c'est pour ça qu'elle ne réagit pas. » Je ne l'ai pas crue : les enfants devaient être adoptés, il n'y avait pas d'autre explication.

Au début, j'ai bien aimé l'école. Comment ne pas être passionné par

le CP, quand il y a tant à apprendre ? C'était une phase exaltante de découverte totale. Le dégoût est venu peu à peu. Plus j'avancais dans les classes, plus la phobie gagnait, alimentée par les échecs répétés. Je voyais bien que j'étais là pour rien. 8 h 20, la sonnerie, le bruit des chaises : le cauchemar commençait. Aujourd'hui, quand j'entends racler une chaise, j'ai parfois le flash de ce long tunnel qui s'étirait, interminable, jusqu'à la sonnerie de 16 h 30. La délivrance me paraissait à des années-lumière.

Heureusement, il y avait les copains. J'ai déjà parlé de Makan, mon ami malien. Nous étions de fins amateurs de comique de situation. Un type qui se vautrait par terre, ça, c'était une valeur sûre ! Quand par hasard l'un de nous avait raté la scène, l'autre la lui mimait. Il y avait aussi mon pote Rémi, le premier de la classe en CM1. Une écriture épouvantable gâchait son orthographe parfaite. Un jour, il n'a eu que 9,5 sur 10 : je le vois encore se roulant au sol, déchirant sa copie et pleurant qu'il était une merde, un moins que rien... Mon ami Mourad, un Turc, m'a fait découvrir le cinéma pour la première fois, en infraction. Son grand frère Serkan possédait une poignée magique qui ouvrait les portes de sortie des cinémas et permettait de passer gratuitement de salle en salle. C'est ainsi que nous avons vu *The Mask*.

Une amoureuxse, il ne fallait pas y compter, par contre. Je n'avais pas la cote, petit. J'étais souvent habillé bizarrement, avec des trous un peu partout, et je ne sentais pas toujours très bon. J'étais devenu le gibier préféré d'une bande de filles menée par une Antillaise à lunettes, Audrey, dont j'ai malheureusement partagé la classe plusieurs années d'affilée. Et dans la cour de récré, un dénommé Arnaud était le genre d'enfant costaud qui profite de son avantage physique pour mater les plus faibles, dont je faisais partie. J'ai grandi d'un coup, mais à l'époque, j'étais plutôt petit, avec une grosse tête.

C'est plus ou moins vers cette période que mes parents se sont séparés. Mon père avait rencontré une autre femme. Je pense que ma mère le savait déjà depuis pas mal de temps, mais c'est, aujourd'hui encore, un sujet dont elle ne parle pas.

Du CP au CM2, mon vrai paradis, c'était le centre de loisirs. Le mercredi était le jour que j'attendais. Les activités se déroulaient dans la cour de l'école, mais soudain, c'était l'école vue d'une autre façon, métamorphosée. Je m'amusais, j'y découvrais des choses. C'était vraiment le moyen de s'évader.

La grande affaire de l'année, c'était de préparer le spectacle final. La représentation, très attendue, était donnée dans une vraie salle, avec une scène. Parents et maîtres y assistaient. Chaque enfant avait un

petit rôle. Une année, j'ai interprété le personnage de Pavarotti dans une pièce de théâtre. Pour la représentation, il fallait chanter un air en italien. Ce fut un carton ! Une autre fois, j'ai joué l'un des maîtres de M. Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme*. Mon institutrice de CM1, qui était dans la salle, était médusée de voir son élève irrécupérable brûler les planches. Elle est allée voir la directrice du centre : « Comment avez-vous fait ? Je ne le reconnais pas ! » Et en effet, ce n'était pas gagné qu'un cancre dans mon genre se passionne pour Molière.

La scène, j'ai très vite aimé ça. Se produire en spectacle, bien sûr, c'est terrifiant au début, mais pour rien au monde je n'aurais donné ma place ! J'étais fier, je me découvrais des capacités artistiques. Je me disais : « Finalement, je ne suis peut-être pas un bon à rien... » J'étais déjà arrivé à la conclusion que l'école, c'était cuit pour moi. Alors, quand j'entendais les gens dire que j'avais du talent sur scène, leur reconnaissance m'électrisait. Je retrouvais une force. Je voulais en faire quelque chose.

De façon générale, que ce soit l'expérience de la scène ou les vacances (nous partions en colonie au bord de la mer, à La Rochelle, à Deauville, en Bretagne), mes meilleurs souvenirs de cette période sont invariablement liés au centre de loisirs. Il n'y avait pas de pire punition pour moi que d'en manquer une après-midi.

C'est grâce au centre de loisirs que j'ai rencontré Laura Briem, une femme qui a joué un immense rôle dans ma vie et celle de ma famille.

Du haut de ses trente ans, Laura dirigeait le centre. Elle avait tissé un lien de confiance avec les enfants difficiles du quartier, de la primaire au collège, qu'elle était souvent la seule à savoir canaliser. Pour beaucoup d'entre eux, elle était devenue un point fixe, une sorte de seconde maman. Sa gentillesse et son sens de l'engagement, notamment pour la cause des sans-papiers, étaient unanimement respectés. Révoltée par les injustices, elle mettait ses tripes sur la table quand une situation la touchait. C'est ce qu'elle a fait pour ma famille quand elle a compris la nôtre. Au début, c'était juste par le centre de loisirs, mais il s'est passé quelque chose. On s'est vu tous les jours. Elle nous a aidés pour les démarches quand mon frère Afi est allé en prison, nous a hébergés après une énième expulsion, nous a acheté des chaussures sur ses deniers personnels. Elle est devenue un membre de la famille à part entière.

Elle n'avait pas d'enfant, mais nous avions vraiment un lien fort. Elle me poussait à remonter la pente de l'échec scolaire en m'aidant pour mes devoirs. Elle m'a fait découvrir Piaf, Aznavour, la variété française et mille autres choses. Le jour où j'ai chanté Pavarotti, Laura

était évidemment dans la salle. À la sortie, elle m'a dit : « Si j'ai un fils, je voudrais qu'il soit comme toi. »

Elle croyait en moi.

Je l'ai retrouvée il y a peu. Elle œuvre toujours dans le III^e arrondissement. L'association qu'elle a fondée, Casa Palabre, aide les adolescents en difficulté du quartier et leur permet de s'impliquer dans des projets solidaires, notamment au Mali et au Sénégal : création de bibliothèques dans les villages, rénovation d'écoles dépourvues d'électricité, constitution de salles informatiques.

À partir du CM1, indépendamment du centre de loisirs, a commencé l'atelier rap. L'initiative émanait d'une association destinée à encourager les enfants du quartier intéressés par les métiers artistiques. C'était la grande époque du Ministère A.M.E.R., du Secteur Ä, de Stomy Bugsy. L'atelier était animé par Yannick et Philippe. Philippe, un barbu costaud dont les cheveux noirs fournis tranchaient sur une peau très blanche, était un amoureux du rap. Il pouvait nous en parler pendant des heures, en vrai passionné, comme d'un art. Citant NTM ou IAM, il nous sensibilisait à l'importance des textes. Yannick, elle, était la boss. C'était une maîtresse femme, qui fumait cigarette sur cigarette.

Nous écoutions du rap de notre côté, sur des cassettes. L'atelier nous aidait à nous structurer, à affiner notre technique. On nous faisait choisir des instrus, on nous emmenait en studio, pour répéter avec un casque et un micro. L'objectif, comme pour le centre de loisirs, était un concert en fin d'année, à la mairie du III^e arrondissement, où chacun interpréterait un ou deux morceaux qu'il avait lui-même écrits. Nous nous familiarisions avec le milieu de la musique. Plus que des techniques à proprement parler, nous en retirions de l'expérience. En voyant les animateurs se démener pour proposer des solutions, pour débloquer la scène en fin d'année, nous comprenions l'importance de la préparation et de l'organisation.

En rap, mon grand frère Afi était une référence dans le quartier, une star locale. Quand je n'écrivais pas mes propres textes, il m'arrivait de rapper les siens, qui racontaient notre histoire – l'Afrique, les difficultés du quotidien, nos rêves. Tout ce sur quoi je ne me confiais jamais était évoqué, sans vraiment entrer dans les détails, dans ces sons-là.

À l'époque du film *Comme un aimant*, avec Akhenaton, un échange avec des jeunes Marseillais des quartiers Nord a été organisé par l'association. C'est Yannick qui nous a conduits là-bas en camionnette, d'une traite, sans faire de pause. Nous avons dormi dans des caravanes, dans un camping. Plus tard, nos « correspondants » sont

venus nous rendre visite à leur tour, logés dans une petite auberge vers la porte de Clignancourt. Venus du vrai ghetto, ils avaient des vies difficiles. Le plus agité d'entre eux, Salim, avait déjà un sacré niveau dans le fottage de merde.

C'est à cette époque que j'ai rencontré JR, futur acolyte de Sexion d'Assaut. Il avait un an et demi de plus que moi, et fréquentait l'école d'à côté. Nous avons fait connaissance dans la rue, déjà autour de cette passion commune, le rap. Lui aussi a fait partie de l'atelier rap. Nous avons appris à nous connaître et nous y avons évolué. Réservé, discret, JR est tout le contraire d'une grande gueule. Il ne se mêle jamais des affaires des autres et ne donne pas souvent son avis. Nous n'avons pas été proches d'entrée de jeu, mais la musique nous a rapidement rendus inséparables.

Notre premier groupe de rap fut baptisé Double Sabre. Nous étions trois : Makan, JR et moi. Double Sabre, c'était une affaire sérieuse. Nous nous réunissions tous les jours, sur une placette du quartier. Nous nous rendions des comptes : « Est-ce que tu as fini ton texte ? Est-ce que tu as écouté le nouveau morceau d'Untel ? » Bon, avec du recul, c'était sérieux à notre niveau. Mais nous savions qu'il y avait une scène à la fin de l'année. Ça ne s'improvisait pas.

Le titre *Propagande* (nous aimions bien ce mot) parlait du fait d'arriver à se faire connaître par tous les moyens, pour être présent partout. Il y avait aussi un son qui s'appelait *JR et Compagnie*. Karim se faisait déjà appeler JR, ce que nous transformions bien sûr en « JR Ewing », d'après le personnage de la série *Dallas*. Comme Makan, il est malien. Avec sa grande fratrie, pleine de sœurs, ils habitaient une petite loge de concierge. J'allais rarement chez lui, et nous nous voyions surtout à l'extérieur. Mais comme je dormais très souvent chez Makan, j'imaginai assez facilement une ambiance familiale similaire chez JR.

Mon surnom Gims remonte à mon enfance. Sa raison d'être ? Sa sonorité américaine.

Les States nous faisaient rêver. Le hip-hop arrivait en France. À cette époque, mes grands frères et moi avons monté un plan pour nous faire passer pour des Américains : « Si on nous demande notre nom de famille, on s'appelle les frères Walker. » Saty, l'aîné, avait lancé l'idée, inspiré par *Walker, Texas Ranger*, la série avec Chuck Norris. Nous baragouinions un anglais fictif, à la *one again*, en mélangeant un ou deux vrais mots à un charabia de notre invention. Comme personne ne parlait anglais en primaire, certains ont mordu à l'hameçon : « 'Tain ! Ils parlent anglais ! Ils ne rigolent pas, les mecs, c'est des

Américains ! » Malheureusement, à l'appel, le pot aux roses a été découvert : « Djuna Gandhi » a tout gâché.

Mon frère Saty s'est lancé dans le son avant nous. Il chantait et allait en studio. Il nous a initiés à la musique américaine. RnB, hip-hop, new jack : il a toujours préféré le chant au rap pur et dur. Un de ses amis, qui avait le câble et un magnétoscope, enregistrait les clips et nous passait les vidéos. Ça tournait toute la journée. MTV, c'était le Graal : tu as MTV, tu es dans le futur, tu es quelqu'un, tu es respecté. L'émission *Yo ! MTV Raps* nous a ouvert les portes du rap US et du hip-hop. À la maison, nous avons réussi à avoir une petite caméra et nous nous filmions.

Il y a toujours eu une télé quelque part, chez nous. Quand l'antenne ne marchait pas, ce qui arrivait souvent, nous plantions une fourchette derrière. En la tordant un peu, à droite, à gauche, ça captait très efficacement. Une fois le bon réglage trouvé, il était interdit d'y toucher.

Dans les squats, la rumba tournait en boucle, sur des cassettes, mais paradoxalement, ni mes frères et sœurs ni moi ne nous y intéressions. C'était la musique des adultes, que nous subissions sans l'aimer. Nous étions les « fils du chanteur », mais notre père n'a jamais fait de nous son fan-club miniature. Il ne cherchait pas à nous transmettre sa passion, encore moins à nous faire participer, découvrir la scène, les studios. Quant à se poser avec nous pour nous raconter Viva La Musica, Papa Wemba, les tournées, les foules, la gloire, jamais de la vie !

Aujourd'hui, j'apprécie à sa juste valeur la science qu'il y a derrière la rumba, la richesse des rythmes et des harmonies, la musicalité. Souvent, on me dit que ce que je fais sonne un peu africain. Involontairement, je chante comme ça. J'ai essayé de m'en défaire, mais à chaque fois, il y a cette inflexion, cette tonalité qui fait penser à une musique du monde ; c'est la rumba. Il y a cette goutte de rumba dans tout ce que je fais.

À la fin de ma primaire, une page s'est tournée brutalement. Mis à la porte de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, nous avons dû changer de quartier. Quitter Arts-et-Métiers, mes amis, le centre de loisirs, l'atelier rap, fut un déchirement.

La famille avait bien changé de visage depuis l'arrivée à Paris. La fratrie s'était agrandie d'un petit frère et d'une petite sœur, Gianni et Harmonie, plus de six ans après Fitscha. En parallèle, mon père avait eu deux fils d'une autre femme, Dadju et Darcy. Je ne me rappelle pas comment nous l'avions appris. Ce dont je me souviens, c'est que nous avions fêté au McDo un anniversaire du petit Dadju (qui n'avait qu'une seule dent), sans que je mesure bien, à l'époque, les implications de son existence. Mes parents avaient fini par se séparer, et mon père s'était installé avec la nouvelle famille. Il m'a fallu du temps et un peu de maturité pour reconstituer ce qui a dû se passer. Mes frères aînés avaient eux aussi quitté le nid, si l'on peut dire : Saty avait emménagé vers Bastille avec sa copine, et Afi purgeait une longue peine à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis.

Après l'éviction, ma mère, Fitscha, les deux petits et moi avons donc posé nos valises dans le IX^e arrondissement, cité de Trévise. Ce n'est pas une cité au sens où on l'entend en général, mais une petite place ravissante, très calme et arborée, au cœur des beaux quartiers. Là, un salon et deux chambres abritaient trois ou quatre familles congolaises. Nous dormions serrés comme des sardines, à cinq, six, sept personnes par couchage. Chacun avait une place attribuée sur un matelas au sol. Je partageais le mien avec Fitscha et plusieurs membres d'une autre famille. Au bout d'un an ou deux, l'expulsion suivante nous a menés quelques pâtés de maisons plus loin, dans un immeuble de bureaux de la rue des Petites-Écuries, où j'ai passé le plus clair de mon collège.

C'est vers cette époque que ma mère a dû partir vivre à Drancy avec son nouveau compagnon, Fitscha et les petits derniers, encore très jeunes. Les conditions de vie là-bas, avec cinq personnes entassées dans à peine vingt mètres carrés, où l'on butait sur un matelas au sol à peine la porte ouverte, ne me permettaient pas de les rejoindre. Je suis donc resté à Paris dans le squat de la rue des Petites-Écuries, avec une autre famille congolaise. Ma mère me donnait de l'argent de temps en temps pour vivre. Jeune collégien, j'étais livré à moi-même. L'ambiance du squat était loin d'être chaleureuse. C'était chacun pour sa peau. Christine, une « tantine », copine de ma mère, vivait là avec son fils, sa sœur et son beau-frère. Pour être sûrs que je ne touche pas à leur nourriture, ils la cachaient dans leur chambre. Le congélateur,

que j'ouvrais parfois comme si j'espérais qu'en mon absence il se soit rempli par magie, contenait un unique piment. Quand il y avait des yaourts au frais, c'était généralement pour qu'un de mes oncles puisse y planquer ses sachets de coke à vendre... En plus de Christine et des siens, il y avait souvent des familles de passage, tout juste débarquées du Congo, qui restaient quelques semaines ou quelques mois, avant de poursuivre leur route.

Immeuble de bureaux signifie ni salle de bains, ni douche. Nous nous lavions dans un seau, dans la cuisine. Tôt le matin, il fallait chauffer l'eau par des techniques de fortune, remplir le seau et se livrer à une toilette de chat. Puisque le plus souvent, personne ne pouvait payer l'électricité, nous branchions une rallonge à l'extérieur de l'appartement, la nuit, quand nous étions sûrs que personne ne passerait. En journée, il ne fallait pas vraiment y compter. Les employés du rez-de-chaussée et la gardienne yougoslave, qui n'ignoraient pas notre présence, ne nous embêtaient guère, mais une certaine discrétion s'imposait.

Pour échapper à la promiscuité des squats, j'avais dès mon plus jeune âge fait de la rue mon terrain de jeux. Un sentiment diffus de honte m'empêchait de me confier, et pourtant, n'ayant jamais connu d'autre vie, j'y étais somme toute habitué. Mais à l'époque de la rue des Petites-Écuries, où il était plus que jamais impossible d'inviter quiconque chez moi, tous ces désagréments sont devenus une réelle souffrance. J'ai pris conscience du cauchemar. J'avais grandi, connu d'autres gens, visité d'autres appartements, découvert d'autres modes de vie. Et le mien me faisait horreur. Dès que je pouvais, je fuyais la maison. Quand je ne réussissais pas à trouver asile chez un ami, je m'étourdissais de nuits blanches, dans la rue ou dans des cages d'escalier, plutôt que de rentrer à l'appartement.

Je suis entré en sixième au collège-lycée Jacques-Decour, cette énorme bâtisse avenue Trudaine, entre les quartiers de Pigalle et de Barbès, dont l'alignement de fenêtres évoque, au choix, un château fort ou une prison. À l'intérieur, c'était le ghetto. Les bagarres dans la cour ou même en classe étaient monnaie courante, et certains n'hésitaient pas à venir armés. De cet établissement sont nés de grands noms du banditisme, qui ont plus tard écopé de lourdes peines. Ils ont commencé petits... Ceux que j'ai connus à l'époque filaient déjà un si mauvais coton qu'on imaginait sans mal comment ça allait finir.

En primaire, quand s'échapper n'était pas une option, j'étais bien obligé de rester à l'école. Pour le collège, je n'étais tout simplement pas prêt. J'ai redoublé la sixième, mais à quoi bon ? Jour après jour, je me demandais ce que je faisais là. J'étais à l'ouest. Au bout d'un

moment, j'en suis arrivé à un tel niveau d'incompréhension que, perdu pour perdu, j'ai commencé à sécher. Il faut dire que débarquer en classe, blême d'épuisement, après une nuit dans la rue, en prétextant avoir laissé mon sac chez un copain et évidemment sans avoir fait le moindre devoir, ne rimait pas à grand-chose. Je n'ai jamais été un élève turbulent ou dangereux, mais en attendant la libération lointaine de mes seize ans, je suis passé maître en école buissonnière.

Au collège, nous découvrons les filles : « T'as déjà fait un bisou sur la bouche ? » Les histoires se vivaient en cachette. Si on allait chez une fille et que sa mère revenait à la maison, panique à bord, il fallait ressortir par-derrière, ne pas se faire griller... En 1997, quand *Titanic* est arrivé sur les écrans, le défi était d'y emmener une copine et de l'embrasser. J'avais prévu une sortie avec une fille d'un centre de loisirs voisin. Mais le plan a capoté. Nous nous sommes retrouvés devant le Grand Rex, sauf qu'elle avait amené une copine ! Or, moi, j'avais pile-poil assez de monnaie pour deux places, la sienne et la mienne. Rien à faire, elle a refusé de laisser tomber l'intruse, qui restait plantée là, sans rien dire, en attendant de se faire inviter... Raté pour le baiser. Heureusement, j'avais déjà vu le film. *Titanic*, je ne connais personne qui n'ait pas aimé. Même un gangster, un voyou, comprend que le film est fort. Ça a cartonné à tous les étages. J'y étais allé par curiosité, comme ça, parce que j'aimais le cinéma par-dessus tout, et j'avais été touché par l'histoire poignante de ce jeune garçon migrant, de son rêve américain.

Petit à petit, la prise de conscience des différences avec d'autres élèves m'a donné des envies. Après mon entrée au collège, je me suis rappelé les bons conseils d'Apollinaire le voleur. Avec deux copains, nous profitons de l'heure de la cantine pour aller dévaliser le rayon chocolats du ED de la rue de Dunkerque ! J'aimais les Twix, je n'avais pas les moyens de m'en acheter : quelle meilleure solution ? C'était facile, il n'y avait pas de vigile. La pratique est rapidement devenue très, très régulière. J'aurais vraiment pu mal tourner, car, comme on dit, qui vole un œuf vole un bœuf. Mais je ne suis jamais devenu un vrai voleur, avec un grand V, celui qui vole voitures, vélos, ordinateurs. Je me suis arrêté aux bonbons.

Ces petits larcins semblent sans doute risibles. Voler des Twix, on était encore assez loin de la grande délinquance... Mais dans le fond, c'était le triste reflet d'une situation qui me donne toujours des frissons. Sans adultes pour me soutenir, trop jeune pour travailler, je vivais au sens littéral l'expression « pas un euro en poche ». À présent, mon entourage regorge d'exemples qui me rappellent que l'argent et la célébrité ne suffisent pas au bonheur. Si je n'avais qu'un seul souhait à

formuler pour mes enfants, c'est évident, ce serait la santé, pas les millions. Et pourtant, je n'arrive pas à oublier ce que j'ai vécu. J'ai beau aujourd'hui être riche au-delà de mes rêves les plus fous, je garde le souvenir de la misère comme une phobie.

À Jacques-Decour, j'étais l'artiste, le mec peace qui s'entendait bien avec tout le monde. J'aimais la musique, le sport, le dessin. Alors que certains voulaient prouver qu'ils étaient des durs, des vrais, des mecs de la rue, et se tournaient vers le deal, moi, je voguais dans mon univers. Le fait que j'aie échappé aux tentations de l'argent facile n'est rien de moins qu'un petit miracle. Était-ce la famille ? Les valeurs transmises ? L'influence de mon mentor le Pétrolier ? En réalité, vendre du shit me faisait peur, par manque de confiance en moi. Je me répétais : « Je ne m'y connais pas, je n'y arriverai pas, je ne suis pas un vendeur. »

Un de mes meilleurs amis de l'époque (qui l'est toujours) a longtemps gagné sa vie de cette façon. Je l'accompagnais partout, pendant ses tournées. Après le shit, tout y est passé jusqu'au crack, à la cocaïne et aux autres drogues dures. Inévitablement, il a fait de la prison. Mais avec moi, il jouait les grands frères : « Accroche-toi à la musique, ne lâche pas l'affaire : un jour, ça va marcher ! La drogue, ce n'est pas ton truc, chacun son domaine. » Au début, il s'opposait même à ce que je fume, mais ma curiosité l'a emporté et je me suis laissé tenter en dépit de ses avertissements. Pendant plusieurs années, j'ai été un grand fumeur de joints. J'en voyais les dangers, mais cette fantastique porte d'évasion m'était trop nécessaire.

Et le rap ? Au début de mon exil du III^e arrondissement, j'ai traversé un passage à vide musical. Double Sabre, le groupe que nous avons fondé avec Makan et JR, est mort de sa belle mort. En réalité, Makan l'avait déjà quitté avant mon déménagement. Avec JR, resté à Arts-et-Métiers, nous nous sommes temporairement perdus de vue. La musique était toujours ma passion, et pourtant je n'ai pas cherché un nouvel atelier rap dans le IX^e. « À quoi bon ? » ruminais-je. Ce n'était qu'une activité de centre de loisirs, sans plus, qui ne déboucherait jamais sur quoi que ce soit de concret. Malgré toute leur bonne volonté, ce n'étaient pas un Philippe ou une Yannick qui allaient me signer en maison de disques ou me faire sortir un CD.

Le destin s'en est chargé.

C'est alors que j'ai rencontré Adama et Bastien, dit Maskas. Je devais être en cinquième. Un jour, Idrissa, un de mes amis de Jacques-Decour, m'a suggéré : « Tiens, j'ai des copains un peu plus bas dans le IX^e, il faudra que je te les présente. » Peu de temps après, dans la cour

du collège, à l'heure de la cantine, nous tombons nez à nez avec les intéressés ! Bastien était élève à Jacques-Decour, mais deux ou trois classes au-dessus de moi. Adama, lui, fréquentait le collège Paul-Gauguin, rue Milton. Les deux étaient inséparables depuis la maternelle. Ma première vision, inoubliable, est celle d'une toupie humaine. Adama, épaules à terre et jambes en l'air, tournoyait au sol de tout son corps, frénétiquement, inlassablement. La coupole – c'est le nom de cette figure de breakdance – est un mouvement d'une très grande technicité. Difficile de l'imaginer aujourd'hui ! Maska aussi dansait à côté. J'étais impressionné, mais je ne voulais pas être en reste. Je les ai entraînés à la sortie du collège et d'un bond, j'ai fait un salto arrière dont Maska parle encore ! C'était ma période sports de combat et capoeira. Chacun s'est mis à montrer ce qu'il savait faire, tout le monde se gonflait un peu... C'est ainsi que nous avons sympathisé. La danse et le sport d'abord, la musique plus tard.

Adama est né en France, d'un père sénégalais et d'une mère guadeloupéenne. Ils habitaient un petit trois-pièces rue Milton, dans le IX^e arrondissement. Il partageait sa chambre avec sa petite sœur. La famille n'a jamais roulé sur l'or (la maman femme de ménage, le papa dans la restauration), mais c'était malgré tout un cadre stable pour grandir. Adama s'appelle vraiment Adama, l'équivalent arabe d'Adam, mais entre nous, nous l'avons surnommé « l'Assistante sociale » ! Anxieux comme une maman, il a toujours besoin de s'inquiéter pour ses proches : « Dis donc, ça fait longtemps qu'Untel n'a pas appelé ! Est-ce qu'il va bien ? » Et hop, dans le doute, un coup de fil. C'est quelqu'un qu'on imagine facilement entouré de six téléphones, à attendre le chaland : « En cas de souci, appelez au 09 ** ** ** **, tous vos problèmes résolus ! » Il adore trouver des solutions. Face à une difficulté qu'il ne peut faire disparaître, par exemple un ami qui perd un parent, il est malheureux et ne dort plus. Dans ces cas-là, il souffre de son impuissance, mais surtout, il souffre *avec* son ami. On voit qu'il est vraiment là. Beaucoup de gens le choisissent pour confident. Lui et moi sommes rapidement devenus très proches – nous le sommes toujours. Sa maison, où j'étais souvent invité, est devenue une sorte de QG.

Maska, c'est le babtou, le Blanc de la bande. Avant de le rencontrer, je le croisais parfois à Jacques-Decour et je pensais : « Il a l'air triste, celui-là. Il ne doit pas être bien dans sa vie. » En réalité, j'ai compris en le connaissant mieux que c'était seulement une impression créée par les traits naturels de son visage. La réalité est tout autre : c'est, comme on dit, un bon vivant, qui n'aime rien tant que jouir de la vie. C'est aussi un sentimental. L'amitié, les copains, rêver, partager des vacances, profiter un maximum, voilà ce qui le fait vibrer. Il a un grand frère, mais toutes ces années, sa famille de cœur, ça a été ses

amis. Il était très attaché au groupe. Au début, nous l'appelions Stienb'. Mais ça a fini simplement en « le Blanc », ou certains jours, pour le clasher, « le Roi de la Lozère » ou « le Colon ». Nous partions dans des délires improbables. Il se plantait face à l'un de nous d'un air martial : « Distrains-moi un tant soit peu, ô jeune Noir ! » Il était le seul Blanc, il fallait bien en jouer un peu.

Adama et Maska sont amis d'enfance. À l'époque de notre rencontre, en plus de la danse, ils avaient déjà un petit groupe de rap, Assonance, avec Lefa et L.I.O., que je ne connaissais pas encore. Comme mon atelier rap du III^e nous avait permis de monter sur scène, une association leur avait donné la chance de réaliser un vrai enregistrement en studio, avec cassette à la clé. Nous avions en commun cette passion du rap, nous le savions, mais nous n'avons pas partagé tout de suite nos textes respectifs. Le jour où ils m'ont fait écouter leur cassette, j'ai été surpris par sa qualité. Ils avaient l'habitude du studio et ça s'entendait. Ils étaient en avance, plus performants, meilleurs sur les textes, avec une culture du rap français plus pointue. Quand j'ai à mon tour rappé devant eux, une après-midi au square Montholon, c'est mon sens du flow et du groove, fruit des heures passées devant les clips US de Yo ! *MTV Raps*, qui les a impressionnés. Le bruit a couru dans le quartier : « Il y a un nouveau, là, qui fait du rap. Il n'est pas mauvais ! » Studio ou scène, rap français ou américain, textes ou flow : nos expériences et nos cultures musicales étaient différentes, mais complémentaires. De là à rapper ensemble, il n'y avait qu'un pas, que nous avons vite franchi. Ce fut le début de l'aventure Sexion d'Assaut. D'autres se sont bientôt joints à nous.

Alors que c'est lui qui est à l'origine du nom du groupe, L.I.O., Lionel de son prénom, est le moins connu des membres de Sexion d'Assaut. À l'époque où le groupe s'est vraiment structuré et a pris son envol, où nous avons signé des contrats, lancé les premiers singles, connu les premiers succès, il était parti s'installer aux États-Unis. C'est ce qui lui a valu son surnom de « Pétrdollars ». À son retour, en 2008, prendre le train en marche a été difficile pour lui. Mais j'anticipe... Pour l'instant, il n'était encore qu'un collégien, comme nous. Il fréquentait le lycée Edgar-Quinet, rue des Martyrs. Son cousin, qui était à Paul-Gauguin avec Adama, les avait présentés. Il faisait partie d'Assonance. Nous ne sommes pas devenus amis tout de suite. J'ai commencé à marcher avec lui plus tard, vers mes quinze ans, à l'époque des premières boîtes de nuit. L.I.O. est un danseur, un ambienceur, un fêtard. Nous sortions le week-end. Nous étions de toutes les soirées, de toutes les fêtes, aux quatre coins de Paris.

La première fois que j'ai vu Fall (que je n'avais pas encore rebaptisé Lefa), c'était à Châtelet-Les-Halles, au cours de l'une de mes nuits

blanches d'errance. Je m'étais posé au bord de la fontaine des Innocents, qui, à son ordinaire, grouillait de monde. Ça buvait, ça fumait, ça rappait. Ainsi se produisaient les rencontres. Adama et Maskar m'avaient parlé de Karim Fall, le quatrième larron de leur groupe Assonance, mais celui-ci avait changé de quartier et un peu pris ses distances. Hors contexte, je n'ai pas fait le lien tout de suite. Il a rappé un morceau, on a discuté. Quelque temps plus tard, quand il est revenu traîner dans le IX^e arrondissement, les autres me l'ont présenté officiellement. Demandez à n'importe lequel d'entre nous qui est le plus grand charrieur, la réponse fusera, unanime : Lefa, s'il n'avait pas fait de musique, serait au Jamel Comedy Club. Doué pour cerner le tempérament des gens, il porte sur le monde un regard affûté. Ça l'intéresse. Il aime raconter, échanger, partager, se confier. Que ce soit le breakdance, le rap ou la religion, il s'investit corps et âme dans ses passions. Si, à première vue, il semble extraverti et archi-sociable, multipliant les : « Tu es où ? Je te rejoins ! », dans le fond, il est plus solitaire, plus secret qu'il n'en a l'air. C'est d'ailleurs ce qui nous a rapprochés. Plusieurs fois, il a eu besoin de s'éloigner du groupe pour se ressourcer, se retrouver.

Pendant que se formait cette première nébuleuse Sexion d'Assaut, ma situation personnelle ne s'améliorait pas. Un jour, ce qui devait arriver arriva : j'ai été expulsé, avec Christine et sa famille, de la rue des Petites-Écuries. L'opération a eu lieu dans la journée. Comme d'habitude, les huissiers et la police ont débarqué avec leurs camions pour emporter les affaires et nous ont conduits dans un hôtel de transit. Une bruine d'hiver lugubre donnait à l'ensemble une tonalité de fin du monde qui résumait bien mon désarroi. J'ai alors appelé à la rescousse la fidèle, l'efficace Laura Briem, avec qui j'avais repris contact. À l'époque, sa mère vivait dans une maison incroyable, avec un jardin en plein Paris, place de Clichy. Le temps que j'y voie clair, c'est elle qui m'a accueilli. Mais c'était une solution d'urgence.

Après, je me suis vraiment mis à rôder. Pendant de longs mois, je n'ai vraiment pas eu de toit. Souvent, j'étais hébergé chez le Blanc, dans sa chambre. Quand pour une raison ou pour une autre ce n'était pas possible, je tâchais de trouver une solution de repli chez un autre ami. En dernier ressort, j'avais rencontré dans le quartier un compagnon d'infortune, qui m'accompagnait dans mes nuits blanches en cages d'escalier. Nous choisissons un immeuble et nous installions dans l'endroit le plus reculé, pour éviter tout passage, sur un palier élevé ou au fond d'un couloir. Nous fumions, dormions dans un coin et décampions au petit matin. Je filais chez Adama ou Maskar prendre un petit-déjeuner. La nuit suivante, rebelote.

Moi qui ai longtemps évité de me confier, j'ai résisté tant que j'ai pu, mais j'ai fini par admettre que j'avais besoin d'aide. C'était invivable. J'étais en troisième et j'avais épuisé mes dernières forces. Laura m'a orienté vers un éducateur, François, qui a tenté de me trouver une situation. Ce fut l'échec sur toute la ligne. Il était très gentil, mais je le trouvais inefficace. Et puis, un éducateur... que pouvais-je faire d'un éducateur ? Je cherchais seulement un endroit où dormir tranquillement, où me poser. Il faisait son métier, mais je l'ai fui plus qu'autre chose.

C'est Sylvie, l'infirmière du collège, qui a débloqué la situation. Cette dame, tout le monde l'aimait à Jacques-Decour. Au cri de ralliement de : « Je vais à l'infirmerie ! », hop, l'un ou l'autre allait se poser avec elle et prendre un thé. Elle avait gagné notre confiance. Je lui ai donc tout débarrassé : comment je ne savais pas ce que j'allais devenir après la troisième, où j'allais atterrir si je ne résolvais pas mon problème de logement, et ainsi de suite. Elle m'a décidé à faire de nouveau appel à l'Aide sociale à l'enfance. C'est ainsi que j'ai débarqué dans une famille d'accueil, chez des gens qui avaient l'habitude d'héberger des enfants. On m'a donné le choix entre une famille de Blancs ou de Noirs. J'ai choisi cette famille originaire du Togo, qui habitait porte de Pantin. Ils avaient déjà trois enfants (deux de mon âge à peu près et une petite fille), ainsi qu'un autre gamin placé, un tout petit de quatre ou cinq ans. Avec les enfants, j'avais des atomes crochus et nous nous sommes très vite bien entendus. Mais j'étais gêné de débarquer dans la vie déjà établie de cette famille, avec son histoire, ses habitudes et ses codes que je ne maîtrisais pas. J'avais oublié ce qu'était un univers avec des règles comme : « Rentre à telle heure. » Je me suis efforcé, de fait, de perdre mon habitude de vagabonder, en rentrant tout de suite après l'école. Forcément, je voyais de moins en moins mes amis. Je ne sortais que le week-end, que j'attendais avec l'impatience que l'on imagine. Dès le vendredi soir, je filais dans le IX^e arrondissement, pour rapper. Des amis m'hébergeaient jusqu'au dimanche. Mon séjour dans cette famille a duré deux ans, jusqu'à mes dix-huit ans. J'y ai mis un terme parce que je ne m'entendais plus avec la mère. Ils étaient accueillants, et pourtant, je n'ai jamais réussi à me sentir chez moi. Par exemple, en deux ans, je n'ai jamais osé ouvrir le réfrigérateur... Je vivais cloîtré dans ma chambre, passais dans le salon en rasant les murs pour me faire oublier et décampais dès que le week-end arrivait.

À la même époque, après ma troisième, j'ai passé le concours d'entrée au lycée des arts graphiques Corvisart. On y enseigne la communication graphique et tout ce qui touche à la pub. Dessinateur,

c'était ma première vocation. J'ai été accepté avec deux amis, Naïm et Julien, avec qui je partageais cet amour de la bande dessinée. Là-bas, j'ai retrouvé une forme de stabilité. J'ai beaucoup aimé ce lycée. Les cours, bizarres, techniques, passionnants, portaient sur des matières que l'on n'enseigne pas dans un établissement classique : typographie, photographie, dessin, etc. J'y ai appris énormément. Quand j'ai quitté ma famille d'accueil, il ne me restait pas totalement un an à y étudier. J'ai tenu jusqu'à la fin de l'année scolaire. Après, j'ai décroché. J'étais très bon en dessin, mais d'autres matières me réussissaient moins, et il fallait avoir la moyenne en tout. Il y avait la Sexion d'Assaut qui prenait de l'ampleur à côté, mais j'étais quand même triste de partir.

Ma mère est très croyante. Pourtant, malgré l'importance que la foi revêtait pour elle, elle ne nous a pas transmis une éducation spirituelle solide et structurée. Elle nous répétait que Jésus nous sauverait, mais ce n'était pas argumenté. Mes frères et sœurs et moi n'avons reçu ni baptême ni catéchisme. Quand nous étions petits, nous l'accompagnions parfois à la messe le week-end. J'en garde plutôt de bons souvenirs. L'église évangéliste, que fréquentent la plupart des Congolais, n'a rien à voir avec France 3 le dimanche. Le pasteur est un showman, qui ambience la cérémonie en ponctuant ses sermons de : « Amen ! Amen ! » La congrégation chante et danse, presque en transe. Quant à mon père, la religion n'était pas vraiment son truc. Il était moins impliqué.

Vers l'adolescence, j'ai commencé à me poser un nombre croissant de questions existentielles. Je méditais sur le monde qui m'entourait, sur la vie, la mort, l'univers, le pourquoi du comment. À notre échelle, nous voyons bien qu'un immeuble ou une machine ne se construisent pas tout seuls. Ils nécessitent des calculs minutieux, et surtout, quelqu'un pour faire ces calculs, architecte ou ingénieur. Comment en irait-il différemment du monde où nous vivons ? La marche des étoiles, l'alternance des saisons, la gestation d'un enfant, comme tant d'autres rouages de l'univers, fonctionnent avec la même précision depuis des millénaires. Qui en est l'architecte ? Qui en est l'ingénieur ? Je ne pouvais pas me convaincre qu'il ne s'agissait que de coïncidences heureuses ou des cahots d'une évolution hasardeuse. L'astronomie, par exemple, me passionnait. Mais plus les physiciens m'en détaillaient les théories, plus je ruais dans les brancards : « Non, il faut qu'on sache qui contrôle ça ! Ce n'est pas possible, tout est trop bien calculé : ça ne peut pas être un hasard. » Toutes les tentatives d'explication me paraissaient incomplètes et bancales.

Au bout du compte, il y aura toujours des gens, des scientifiques, qui s'acharneront à bâtir de nouvelles réponses, plus complexes, plus complètes, qui incorporent enfin toutes les pièces du puzzle, et d'autres qui ont accepté, comme moi, que la seule réponse à ce mystère, c'est que nous avons été créés, tout simplement. Seul Dieu peut être l'auteur d'une harmonie si totale, d'un tout si cohérent.

J'eus de longues discussions avec des pasteurs et des frères. Mais les réponses qu'ils offraient me laissaient insatisfait. La religion que je connaissais, le christianisme, tourne autour de la notion de Sainte-Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit participent tous trois de la même essence divine, bien qu'étant distincts les uns des autres. Selon ce dogme, Jésus est à la fois homme et divinité, fils de Dieu et Dieu

lui-même. Or justement, j'ai toujours eu un problème avec ce Jésus Dieu. Comment un homme comme nous, avec des besoins et des faiblesses, qui connaît la colère, la tristesse, la faim, le sommeil, pourrait-il échapper à sa condition de mortel ? Je n'ai jamais réussi à croire en son caractère divin.

La vie est faite de rencontres. Petit à petit, mes réflexions m'ont acheminé jusqu'à des personnes qui m'ont parlé avec une ferveur brûlante de leur foi musulmane. Là où la religion chrétienne sonnait faux à mes oreilles, l'islam parlait à mon cœur. Même sur des questions pointues et techniques, comme, par exemple, ce que signifie le caractère divin. Dieu, personne ne l'a vu. Dès lors, comment pourrait-on savoir à quoi il ressemble ? Je ne comprenais pas d'où sortait ce vieil homme à barbe blanche de l'art chrétien. L'islam répond qu'Allah ne ressemble à aucune de ses créatures physiques, palpables ou impalpables : ni homme, ni animal, ni vent, ni feu... Dieu est inconnaissable. L'islam dit aussi cette phrase énigmatique : Dieu est le premier sans début et le dernier sans fin. Ce concept, pourtant difficile à appréhender, résonnait en moi. Nous, humains, on a un début ! Mais Dieu, créateur de toutes choses, ne peut exister qu'en dehors de Sa création, en dehors du temps. Et ainsi de suite. Toutes les réponses que l'islam me laissait entreapercevoir, même mystérieuses, s'emboîtaient avec les questions qui m'avaient toujours taraudé. Il allait falloir étudier pour progresser. De fil en aiguille, j'ai décidé de me convertir.

En 2004, j'ai prononcé la *chahada*, la profession de foi musulmane. Je suis devenu Bilel.

À cette nouvelle, la première réaction de ma mère a été la peur – peur de l'extrémisme, du fanatisme, du terrorisme. Ces derniers temps, avec tout ce qu'il se passe, pour beaucoup de gens, c'est encore pire. La barbarie qui usurpe le nom d'islam ne fait qu'alimenter cette peur ambiante. Mais ma mère a observé, ensuite, mon comportement. Elle a constaté que, bien loin d'être devenu fou, j'étais tranquille, serein, apaisé même. Elle a accepté le chemin spirituel de son fils, différent du sien.

La plupart de mes amis de la Sexion d'Assaut venaient de familles musulmanes, plus ou moins pratiquantes, mais tous, par un effort d'étude personnel, ont fait leur propre chemin dans la religion. Maska, comme moi, s'est converti. Que ce soit avec Adama, Lefa, Maska ou d'autres, je passais des nuits et des nuits à parler d'islam, à approfondir mes réflexions. Nous étions dans cet islam de méditation. Nous parlions de la Création, de la vie après la mort... Nous nous enrichissions mutuellement.

Au fil de nos rencontres, nous avons quelque temps rejoint les frères

du tabligh. Ce mouvement pacifique, très populaire dans les banlieues, repose sur un prosélytisme organisé. Le message est certes assez moralisant et rigoriste, mais il ne véhicule rien de violent. Le rappeur Abd al Malik, qui en a lui aussi fait partie avant de s'en dissocier, le résume très bien dans son livre *Qu'Allah bénisse la France* : « Lorsqu'on sort sur le sentier de Dieu, on essaie d'acquérir quelques *sifat* (qualités) qu'ont manifestées les compagnons du Prophète, paix sur lui. Ces qualités sont les suivantes. Un, la bonne parole : "Pas de divinité sinon Dieu, Muhammad est son envoyé." Deux, la prière avec concentration et dévotion. Trois, la science religieuse et le rappel du nom de Dieu (*dhikr*). Quatre, la générosité à l'égard des musulmans. Cinq, la sincérité de l'intention. Et enfin, six, prêcher la religion d'Allah et sortir sur Son chemin¹. » Il ne s'agit en aucun cas de prendre les armes ou d'aller combattre le jihad. Les frères du tabligh partent simplement sur les routes propager l'islam, comme le faisaient les compagnons du Prophète. L'objectif est de ramener sur la bonne voie les brebis égarées en leur parlant de la religion.

À notre tour, nous sommes devenus prédicateurs ambulants. Nous avons fait des voyages à pied, nous avons sillonné les routes jusqu'en Italie, « sur le chemin de Dieu ». De mosquée en mosquée, de quartier en quartier, nous allions prêcher le message de l'islam. Nous faisons tous ensemble ces voyages de prosélytisme, que nous appelions nos « retraites spirituelles ». Nous pouvions rester plusieurs semaines dans une mosquée amie. La musique étant contraire à ce que nous prêchions, nous l'avons pendant quelque temps mise de côté, pour nous consacrer plus complètement à notre quête de spiritualité.

D'autres amis nous mettaient parfois en garde : « Votre bulle, là, est-ce que ce n'est pas une secte, en fait ? Il n'y aurait pas un gourou derrière tout ça ? » Mais nous nous bouchions les oreilles. Cependant, petit à petit, certains ont commencé à se poser des questions et à faire des recherches. Nos amis avaient raison, mais nous ne nous sommes pas réveillés tout de suite. La secte prend racine en Inde. Là-bas, les fidèles adorent les dépouilles de soi-disant saints, qui ont sacrifié leur vie pour le mouvement. Ils se lamentent auprès des tombes, leur demandent des faveurs. Adorer des tombes, c'est purement et simplement de l'idolâtrie, presque du polythéisme. Cela va à l'encontre du plus grand principe de l'islam : il n'y a qu'un Dieu, le seul qui mérite d'être adoré, et il n'a pas d'associé. Jusqu'à ce que, de source sûre, un ami aille sur place et voie de ses propres yeux, nous avons eu du mal à croire à cette hérésie. Au début, les uns sont restés, tandis que les autres leur martelaient : « Hé ho ! Vous vous êtes fait endoctriner ! »

Quand nous avons ouvert les yeux, loin d'être entraînés à un rejet de l'islam, nous avons pensé : « Ce n'était pas le vrai islam, il nous faut

trouver le chemin. » Nous avons arrêté de fréquenter nos anciens compagnons. Quand tu sors d'une secte, les gens changent de visage et se détournent : « Tu n'es plus avec nous, tu as changé. »

Moi, au début, j'ai eu peur. Tout s'écroulait autour de moi. Et si c'était ça, l'islam ? Que me restait-il ? Il m'a fallu un peu de temps pour comprendre que l'existence d'une secte ne remettait pas en cause la vraie foi. Jeune converti ignorant, j'avais fait confiance aveuglément au premier venu. La vérité était à portée de main. Il me fallait lire, étudier, comprendre par moi-même, apprendre vraiment la religion à la source. Dans les textes.

1. Abd al Malik, *Qu'Allah bénisse la France*, Albin Michel, 2004, 2014.

Dans notre quartier gravitaient des dizaines de rappeurs et de petits groupes. Adama avait eu le premier l'idée de monter un grand collectif pour les réunir, vers 2001. L.I.O., en somnolant un jour devant la télévision, avait flashé sur un gang baptisé la « Section d'Assaut » et avait gardé le nom en tête. La rue et le rap sont des milieux compétitifs : cette sonorité guerrière nous a tout de suite plu. Un commando à l'assaut du rap français ? Ça ne pouvait être que nous ! Dernier twist, le x remplaça le ct. Aucun de nous n'avait conscience de la référence possible aux SA nazies. Le jour où l'on nous a alertés, nous avons été horrifiés, mais il était déjà trop tard pour changer de nom.

Cette première Sexion comptait pas loin de trente membres. Le recrutement se faisait au talent. Ni bizutage, ni test extravagant, nous demandions seulement à entendre un couplet. Pendant une séance en studio, j'ai ainsi présenté mon vieil acolyte JR à mes potes du IX^e. JR a rappé un texte et fait bonne impression. Séduits, les autres lui ont proposé d'intégrer le collectif.

Il nous est quand même arrivé de nous faire berner. Un jour, un type arrive et nous en met plein la vue avec un texte de dingue, dance-hall-ragga, technique, très bien fait. Nous hallucinons : « Wow, c'est de la folie ! Comment il a fait un truc pareil ? » Pas besoin de délibérer, nous l'intégrons illico. Il est si fier de ce texte qu'il continue à le rapper en toute occasion. Or quelque temps plus tard, voilà que Maska, éberlué, entend passer le morceau à la radio. Le même ! Après une réunion au sommet, nous l'appelons, très embêtés : « Que se passe-t-il ? On a entendu ton couplet à la radio ! » Le mec s'exclame du tac au tac : « On m'a volé ! » C'était un pote, mais il a compris qu'il était viré. Le plagiat, c'était une ligne qu'on ne franchissait pas.

En général, nous nous réunissions chez le Blanc. Il vivait avec ses parents et son grand frère, avant que celui-ci ne quitte Paris pour s'installer à la campagne. L'appartement nous semblait immense. C'était l'endroit idéal pour se poser et écrire. Dans son salon, on pouvait mettre le son sur la chaîne hi-fi. Pendant ce temps, son père lisait des livres dans sa chambre. Il ne nous donnait jamais l'impression d'être dérangé. Il appréciait notre musique et nous lui faisions écouter les nouveaux morceaux.

Nous ne donnions pas encore de concerts, mais les premiers enregistrements datent de cette époque. Il y avait un studio dans le quartier. L'heure coûtait une trentaine d'euros : nous nous cotisions et nous y déboulions en masse. À quinze ou vingt dans le studio, c'était

un souk ingérable : chacun posait son couplet, les titres duraient plus de dix minutes, l'instru changeait parfois à mi-morceau... Mais que de bons souvenirs ! Quand il nous voyait arriver, l'ingénieur du son se décomposait à vue d'œil : « Et merde, encore eux... » Pour un fan de jazz et de rock anglais comme lui, le débarquement d'une tribu d'hurluberlus surexcités n'avait rien de réjouissant. Mais il était pro et gardait ses commentaires.

Concrètement, comment se passe une session au studio ? Tu arrives avec ton instru (au début, avant de composer les nôtres, nous reprenions des prods existantes), l'ingé son la rentre dans son logiciel et tu chantes dessus. C'est aussi simple que ça. « C'est quand vous voulez ! » Hop, il appuie sur *play* et il faut se lancer. Dans le casque, chacun n'entend que la musique et sa propre voix, pas les passages des autres – et aussi, bien sûr, l'ingénieur qui donne ses instructions. Quand quelqu'un cafouille : « Je la refais ! Je la refais ! – OK... – Remets-la un peu avant. Non, non, efface-moi juste ce mot-là ! » Et ainsi de suite pour vingt personnes. À 30 euros l'heure, il n'y avait pas intérêt à se reprendre dix-huit fois sur un mot, d'autant que les sessions étaient vraiment minutées : « Bon, désolé, les mecs, là, faut arrêter. » Le gars, c'était prends-ton-son-et-tire-toi. Le morceau que nous récupérions était brut. Nous ne connaissions pas encore le mixage.

L'ingé son du studio n'est pas le seul à avoir souffert de nos invasions. Comme je le disais, au début, nous rappings sur des instrus déjà connues. Nos premiers essais de composition ne s'étaient pas révélés concluants. Nous n'avions pas le niveau et nous ne connaissions pas encore de beatmaker.

Jusqu'à la rencontre d'Alan, dit Lanlan.

Bien qu'il n'ait jamais fait officiellement partie du groupe, c'est à Lanlan que l'on doit les toutes premières prods originales de la Sexion. C'était un puriste, un amoureux de la musique urbaine, que nous avons connu par des amis communs. Un jour, nous avons atterri chez lui, et son confort nous a sidérés : un canapé dans sa chambre, une télé, une console, un mur entier de DVD, et surtout, le Graal, un ordinateur avec Internet. Tant de luxe ! Lanlan était dans le futur. Dès le lendemain, nous avons installé notre QG chez lui. Arrivés au pied de l'immeuble, nous le sifflions. Les premières fois, il jetait un œil depuis sa fenêtre du sixième étage pour vérifier : « Allez, ouaaais, montez... » Après, il ne s'en donnait même plus la peine. Nous venions presque tous les jours. Nous montions, nous nous posions, jouions à la console, regardions des films, fumions – Lanlan avait toujours de quoi rouler. Il aimait ce que nous faisions. Sur son ordinateur, il avait les logiciels pour composer de petites instrus. Il nous les faisait écouter et nous rappings dessus.

Lanlan était un garçon blond au tempérament light, très, très light, les yeux toujours un peu endormis : « Salut ! Ça va, Lanlan ? – Ouaaaais, ça vaaaa... » C'est peut-être ce qui lui a permis de nous supporter. Si en le charriant, on obtenait un sourire en coin, c'était une victoire, on l'avait vraiment fait marrer. Son enthousiasme le plus délirant se manifestait par un simple : « J'aime bien, c'est coool... » Même par la fenêtre, il ne criait pas. Nous déchiffrions ses lèvres pour savoir si nous avions le droit de monter ou non.

Lanlan a subi notre squat permanent un certain nombre d'années avant de péter les plombs. Un jour, sans prévenir, il nous a balancé : « C'est booon, oh, ce n'est pas le paradis, chez moi... » Nous étions consternés : « C'est fichu, il réalise ! » Et en effet, ça a mis un frein. Ensuite, il n'a plus accepté que les deux premiers arrivés ; les suivants trouvaient porte close. Après l'instauration de ces quotas, il a fallu ruser. Certains tapaient des petits coups de vice, claironnant : « Je rentre chez moi ! », alors qu'ils filaient chez lui. L'idéal était d'attendre qu'il sorte sa chienne. Il y avait des horaires, des rituels : le soir, à telle heure, promenade de Maligne, toujours la même. Et là, paf, on interceptait Lanlan. Deux types du quartier, Marwan et Erwan, avaient réussi, je ne sais pas comment, l'exploit de passer VIP. Quoi qu'il arrive, ils avaient le droit de monter, ils avaient obtenu le passe, la Légion d'honneur de chez Lanlan. L'autre solution était donc d'arriver avec eux : c'était un petit lobby.

Pauvre Lanlan. Il a souffert... Et ne parlons même pas de ses parents, qui voyaient tout le quartier défilier chez eux. Je n'ai jamais vu leur visage, et je ne sais même pas s'ils avaient d'autres enfants. La chambre de Lanlan jouxtait l'entrée, nous nous y engouffrions directement, entrapercevant à peine le salon au passage. Heureusement pour nous, c'était le genre de parents qui ne mettent jamais les pieds dans la tanière de leur fils.

Le home studio de Macka d'aM fut un autre de nos repaires. Nous avons enregistré chez lui un nombre incalculable de morceaux, et en particulier ceux qui ont composé notre première mixtape officielle, *La Terre du Milieu*, en 2005. Matthieu, de son vrai nom, également surnommé Tieums en verlan, était un Français, un peu métissé, qui revendiquait avec véhémence des origines antillaises. Son univers en était le reflet : tignasse en nattes collées, passion pour le dance-hall underground, cartes des îles et drapeau rasta au mur et, surtout, herbe à foison. Il fumait tant que nous lui prédisions une métamorphose en joint humain ! Sa chambre était un croisement entre une caverne d'Ali Baba technologique et un aquarium. De tempérament accueillant, il était tout aussi placide que Lanlan, quoique un peu plus

mauvais garçon. Il habitait dans le IX^e, vers le métro Poissonnière. Un jour, en discutant dans la rue, nous avons appris que lui aussi faisait un peu de musique. Il nous a fait monter chez lui, et en avant ! Très vite, nous avons délaissé le studio du quartier pour nous installer dans son antre. C'est chez Macka d'aM qu'a été inventé le « micro-chaussette ». Le principe était simple : pour imiter l'insonorisation d'un vrai studio, nous enregistrions en embobinant une de ses vieilles chaussettes autour de la tête du micro. Rapidement, notre invasion en masse a posé le même problème que chez Lanlan : Tieums aussi, nous l'avons beaucoup fatigué. Certains jours, nous sonnions, sonnions, mais rien à faire, il refusait de nous répondre. Il fallait trouver l'astuce.

Quand nous avons emmagasiné assez de morceaux, nous avons sorti *La Terre du Milieu*. La mixtape est signée du 3^e Prototype, c'est-à-dire JR (devenu JR O Crom), Lefa, Adama (qui commençait à se faire appeler Barack Adama), Maska et moi. Pour la pochette, je nous avais dessinés tous les cinq devant les montagnes du Mordor – l'un de nos surnoms pour le IX^e arrondissement. On y trouvait aussi des featurings d'autres membres de la galaxie Sexion d'Assaut, dont Anraye, Balistik, R-Mak, Doomams ou Black Mesrimes. Bien sûr, la compil n'était pas dans les bacs. Nous l'avons vendue de la main à la main. Après une expédition dans les boutiques d'informatique discount de la rue Montgallet, pour faire des stocks de piles de CD Verbatim, nous avons colonisé les ordinateurs de tous nos potes équipés pour un marathon de duplication. Ce traitement de choc a mis K.-O. un certain nombre de leurs graveurs... Ensuite, nous sommes allés dans la rue, près de chez nous ou à Châtelet, pour les vendre en direct. Nous en confiions aussi aux petits du quartier contre une commission sur les ventes ou à nos potes d'autres zones pour qu'ils nous fassent connaître chez eux. C'était un vrai réseau. Les bons jours, nous en vendions six, sept chacun, à 5 euros pièce. Nous réinvestissions une partie des recettes dans une nouvelle fournée de CD vierges. Ce n'était pas encore la fortune, mais pour la première fois, j'avais un peu d'argent en poche – ou sous mon matelas, qui me servait de banque. En tout, nous avons dû en écouler un petit millier d'exemplaires. Le jour où nous avons vu un de nos titres apparaître en téléchargement illégal, sur eMule, nous avons sauté de joie. Pour nous, qui recherchions la reconnaissance de la rue bien plus que la gloire ou l'argent, c'était une consécration.

C'est vers cette époque que nous avons rencontré Black Mesrimes, sur le campus de l'université d'Antony. Dans une résidence, un étudiant avait monté, lui aussi, une sorte de home studio, où nous nous retrouvions parfois. Il arrivait que d'autres rappeurs viennent

poser des couplets. Black, ce jour-là, était avec des amis. S'en est suivi un freestyle. Et quel freestyle ! Son talent nous a scotchés sur place. C'est comme ça qu'il a intégré la Sexion, alors qu'il n'était pas du tout du quartier.

Doomams, plus âgé que nous, vivait dans un deux-pièces rue des Martyrs et avait déjà une certaine stabilité personnelle et professionnelle. Il a lui aussi rejoint notre bande grâce à son talent, mais il ne comptait pas autant que nous sur une hypothétique carrière musicale pour s'en sortir. Contrairement à nous tous, il a vécu assez longtemps en Afrique avant d'arriver en France. Son tempérament en porte la trace : il me fait souvent penser à un daron africain, plus distant, plus réservé. Il n'est guère étonnant qu'il se soit toujours très bien entendu avec le discret JR.

Sexion d'Assaut a longtemps fonctionné comme une grosse maison de disques avec ses petits labels. Dans le giron du collectif gravitaient à la fois des sous-groupes et des électrons libres. Le 3^e Prototype, par exemple, réunissait plus ou moins les anciens d'Assonance et de Double Sabre, c'est-à-dire Adama, Maska, Lefa, JR et moi. Doomams et Black M, eux, marchaient plutôt en solo. Même des gens qui n'étaient pas officiellement de la Sexion s'en revendiquaient : c'était la fierté du quartier. Nous avons compris plus tard la nécessité de simplifier pour poursuivre sérieusement dans le milieu. Il fallait choisir un seul nom et oublier les autres petites entités. Sexion d'Assaut est devenu le groupe que l'on connaît en 2009, pour la sortie de *L'Écrasement de tête*. Savoir qui allait le constituer s'est décidé tout seul. Certains s'étaient mariés, avaient déménagé ou cherchaient une stabilité loin des incertitudes artistiques. Le noyau dur est resté : ce fut Adama, Black M, Doomams, JR, Lefa, Maska et moi, ainsi que L.I.O., depuis les États-Unis.

La Terre du Milieu a assuré notre notoriété dans le quartier. Si nous n'avions jamais douté de notre talent – nous étions les meilleurs, ça ne faisait pas un pli –, il nous restait encore à le faire savoir au reste du monde. Dans nos premiers textes, cet esprit de compétition, totalement dénué de modestie, est bien palpable. Sans doute avons-nous besoin d'une ou deux petites piqûres de réalité...

La première nous a été administrée en juin 2005. Quelque temps après la sortie de la mixtape, nous recevons un coup de téléphone d'animateurs de notre connaissance : « Une scène ouverte est organisée à Bercy. Avec la mairie, on s'est dit que ce serait bien que votre groupe participe. » Bercy ! Nous triomphons : même la mairie s'incline devant notre suprématie ! Aussi sec, nous convoquons le ban et l'arrière-ban du quartier : amis, amis d'amis, famille, rappeurs, tous seront de la partie. Nous répétons comme des fous pour faire honneur à l'opportunité et à notre public. Le jour J, à la descente du métro, les abords de Bercy sont parsemés de petits concerts auxquels nous ne prêtons guère attention. Nous slalomons entre les groupes pour arriver directement à l'entrée des artistes du Palais Omnisports. Notre acolyte DJ HcuE, chargé comme une mule, nous suit en trimballant ses platines. À l'intérieur, chose curieuse, la salle n'est pas prête pour notre concert. Au lieu de la scène attendue, des skateurs zigzaguent et sautent à rollers ou en BMX dans un skatepark géant. Ce n'est pas du tout notre univers, mais sans doute vont-ils s'en aller, maintenant que nous sommes arrivés. Nous allons trouver un responsable : « Bonjour, on est la Sexion d'Assaut, du IX^e arrondissement. On est ici pour notre concert de ce soir. – La section quoi ? – D'Assaut. On doit chanter, normalement, dans Bercy. – Dans Bercy ? Dans la salle ? Aaaaah non, je vois ! La salle, c'est le skate, le sport. Vous, vous êtes à l'extérieur. »

Un peu déçus mais toujours déterminés à briller pour nos fans, nous repartons à la recherche de notre scène. Dehors, la place ressemble à une fin de marché, jonchée de petits podiums faits de vieux cartons et de palettes en bois. Nous nous dirigeons sans hésiter vers le plus grand des petits podiums : « C'est forcément là ! C'est une scène rap, on a besoin de place, on est un groupe nombreux, ils vont nous respecter. » Il y a déjà un type en train de chanter, avec une guitare. Nous attendons donc notre tour, quand un organisateur nous accoste : « Ah non, les gars, vous, ce n'est pas cette scène-là. C'est l'autre, là-bas, vers le feu rouge. » La « scène » en question n'est qu'un microscopique empilement de cartons de tomates – c'est tout juste s'il ne reste pas une grappe pourrie dans le fond – avec deux ou trois micros à long fil aussi énormes que des manettes de Playstation 1.

Le cauchemar ! « Purée, c'était trop beau pour être vrai... » Mais tout le quartier, que nous baladons de spot en spot par téléphone depuis notre arrivée, est là à nous attendre. Nous ne pouvons pas le décevoir. Nous ravalons notre amertume, nous installons, balançons le son et commençons enfin à rapper. Il doit être 19 h 47. Au bout d'à peine un morceau et demi, une fille de l'organisation, la justicière absolue, débarque : « 20 heures, extinction des feux ! – Oh non, madame, vous ne pouvez pas nous faire ça, on vient juste de commencer ! – Je ne veux pas de problème avec la mairie. » Et comme ça, tac, elle débranche les micros ! Là, forcément, ça part en vrille. Elle commence à crier. Notre public, surexcité par la chaleur et les péripéties successives, flambe et se met à la bombarder de projectiles. Si une bouteille, trop bien visée, ne l'avait pas fait tomber à terre, l'émeute aurait été incontrôlable.

Trahis et déçus, nous avons mis du temps à nous remettre de cet épisode pour en tirer les leçons. Comment avons-nous été assez naïfs pour croire qu'un groupe de rappeurs inconnus, dont la seule expérience de scène se résumait à une ou deux fêtes de quartier, sans album dans les bacs, sans single à la radio, sans manager, sans maison de disques, sans tourneur, pourrait remplir un Bercy ? Nous avons tout à apprendre. À force d'en parler et reparler entre nous, cet horrible « Petit Bercy », comme nous l'avons baptisé, a cependant fini par nous galvaniser. Un jour, nous l'aurions, notre revanche ! Et ce jour-là, ils allaient bien voir ce qu'ils allaient voir.

Notre deuxième piqûre de réalité eut lieu au Batofar, plus ou moins à la même période. Cette péniche salle de concert, amarrée à l'est de Paris, commençait à être célèbre pour ses soirées rap à scène ouverte, comme le 12 Inch All Star ou le End of the Weak. Ce type de joutes verbales venait tout droit des États-Unis. En général, l'événement était centré autour d'un tournoi officiel, en plusieurs manches, auquel il fallait s'inscrire à l'avance. Cela durait toute la journée, jusque tard dans la nuit. Au cours de la soirée, il y avait des interludes « open mic », c'est-à-dire que n'importe qui dans la foule pouvait demander le micro et monter sur scène pour un freestyle.

Nous vivions encore dans notre petite bulle, comme s'il n'y avait rien ailleurs : « Paris, c'est nous, c'est évident. Ça ne bouge pas, personne n'est à la hauteur. Il faut partir à la conquête de la France, il faut leur montrer ! » La première fois que nous avons entendu parler des battles du Batofar, nous étions comme fous : « Il y a des clachs en mode 8 Mile ! Ça kicke ! Les mecs viennent de partout ! Là, c'est sûr, c'est notre tremplin ! » Dans notre tête, il était évident que nous allions leur en mettre plein la vue. Nous étions persuadés qu'il nous

suffisait de remporter une battle pour percer. Allez, tac, notoriété immédiate dans toute la France !

La première fois, mal renseignés, nous n'étions pas officiellement inscrits au concours. Nous y allions en spectateurs. Devant l'entrée du Batofar se tenait le jeune Sadek. Surnommé « le petit Fat Joe », du nom d'une pointure du rap latino-américain, il était déjà connu sur la scène hip-hop, mais ses quinze ans ne lui permettaient pas d'entrer. Il rappait donc dehors, avec toute sa rage. Nous l'avons écouté quelques instants avant d'entrer dans l'arène.

Là, une déflagration de bruit et de lumière nous fait immédiatement tourner la tête. L'ambiance est hallucinante. La foule survoltée crie, les basses résonnent, le présentateur est à fond : « Et il nous vient du 91 ! Il a un style fou ! DJ, balance l'instruuuuuuuuuuu ! » Et ça part ! C'est pour nous du jamais vu. Nos adversaires, venus notamment des Ulis, ont un niveau prodigieux : Scar Logan, Grödash, Savant des Rimes, très technique, qui débite des rimes à la seconde, Djon du Dza, habillé en braconnier, avec un bob à filet... Incrédules, nous les écoutons et nous prenons claque sur claque : « Mais qu'est-ce que c'est que cette folie ? Mais que se passe-t-il ? ! » Leur prestation nous donne une leçon à laquelle nous n'étions clairement pas préparés. Adama est atterré : « On est à chier ! » Il sort de la salle, va aux toilettes et se met à appeler tout le monde : « Laissez tomber, les mecs nous ont tués sur place, on ne vaut rien, on arrête tout ! »

Au moment de l'open mic, je lève quand même la main et je monte, en solo. Un open mic ne se fait pas en groupe : tu es seul sur scène, on te balance n'importe quelle instru et tu te démerdes. Tout sauf confiant, je pose mon couplet. À mon grand soulagement, le public ne me bombarde pas de tomates. L'honneur est sauf.

Cet épisode est resté pour nous une gifle internationale, légendaire. Une fois revenus au quartier, nous avons déchiré nos textes. Nous étions à deux doigts de tout plaquer. Heureusement, abandonner n'était pas notre genre et le découragement a été de courte durée. Nous avons identifié le problème et tout mis en œuvre pour le résoudre. Nous nous étions affichés : il fallait coûte que coûte participer de nouveau et gagner. Nous n'étions pas, comme nous l'avions naïvement cru jusqu'ici, en terrain conquis. Nous étions entourés de rappeurs meilleurs que nous ? Nous n'avions plus qu'à travailler pour *devenir* meilleurs qu'eux ! Après notre déconfiture, nous nous sommes donc entraînés avec la ténacité d'un commando. Nous avons fait du studio et des freestyles à tout rompre. Nous n'en dormions plus la nuit. Quand nous avons enfin atteint le niveau voulu, nous avons formé notre équipe et nous sommes inscrits, officiellement, cette fois : Lefa, Black M et moi. Adama, encore trop dégoûté, ne voulait pas participer.

Le soir venu, une impression de déjà-vu nous arrête un instant. À l'entrée, le petit Sadek est toujours coincé dehors, toujours hargneux, toujours en train de rapper ; à l'intérieur, la même ambiance, les mêmes adversaires, qui venaient tous les mois. Puis c'est parti. En tournoi officiel, on sait d'avance qui affronte qui. Les concurrents sont départagés au bruit : celui pour qui le public crie le plus fort l'emporte. Je brave mon premier adversaire. Il pose son couplet sur l'instru, comme un clash : la foule hurle. C'est à mon tour : ça hurle plus fort, la manche est pour moi. Lefa et Black M gagnent chacun la leur. Je me retrouve face à Black M. C'est un tournoi, il n'y a qu'un seul gagnant. Face à Black M, le combat est serré, mais je finis par l'emporter. Lefa gagne sa partie contre quelqu'un d'autre. La tension monte. C'est de nouveau à moi. Je dois affronter Savant des Rimes. Le défi est de taille, car c'est un grand favori, très aimé du public qui le connaît de longue date. L'un après l'autre, nous posons notre couplet. Le bateau résonne des vociférations de la foule déchaînée. Impossible de nous départager ! Round après round, couplet après couplet, nous ferraillons de plus belle sans que l'un ou l'autre l'emporte. Quand je finis par avoir l'avantage, c'est à un cheveu ! La finale m'oppose à Lefa. Nous donnons le meilleur de nous-mêmes, mais mes supporters sont plus bruyants. Je triomphe !

À part la gloire d'un soir, cette victoire offrait une petite exposition médiatique. Il y avait une mixtape à la clé, *Baby Killaz*, sur laquelle j'ai posé. La pochette rouge représentait deux enfants-soldats africains, portant une AK-47. Il faut bien l'avouer, au début, ce succès nous est de nouveau monté à la tête : « On l'a fait ! On a vaincu les mecs du 9-1 ! » Mais nous avons vite compris que rien n'avait changé, que nous n'avions pas décollé. Il allait encore falloir sacrément charbonner pour y arriver.

Nous avions peu de rapports avec la police. Certes, le délit de sale gueule était fréquent, mais il allait rarement bien loin. Nous rappions tranquillement dans notre square, quand les flics surgissaient pour un contrôle. Au cœur du chic IX^e, ils ne voulaient « pas de ça ici », sous-entendu pas de bandes de petits Noirs qui traînent et traficotent on ne sait quoi. C'était pénible, à force, mais vite réglé. Ils savaient bien que nous n'étions que des gamins de quinze ou seize ans. Ils nous contrôlaient, nous avions nos papiers, ils nous foutaient la paix. Parfois, ils en embarquaient un, s'il avait fait le malin.

Quand on ne nous provoquait pas, nous étions un groupe d'artistes pacifiques, perchés sur leur petit nuage musical. Nos conneries étaient plutôt dérisoires. Certains dealaient à la petite semaine. Il n'y avait ni grossiste ni vaste réseau dans nos rangs : la pire punition pour celui qui se faisait attraper était de passer quatre heures au poste tandis que les flics confisquaient son morceau de shit. Moi, j'étais toujours voleur de Twix à mes heures, ou au pire, d'un jeu vidéo par-ci, par-là. J'ai grandi dans cette culture du jeu. L'antenne de la télé, chez moi, était peut-être une fourchette, mais elle était toujours reliée à une bonne console, Playstation, Super Nintendo ou autre. Sauf que les jeux coûtaient vraiment cher.

En dehors de la Sexion, il est vrai que je marchais avec des gens qui faisaient de plus grosses conneries que moi. J'assistais parfois à certaines scènes, aux préparatifs – couper le shit en barres, les mettre dans de la cellophane – ou aux tournées. Je ne voulais pas y participer, mais je ne jugeais pas. En revanche, le racket a toujours été quelque chose qui me mettait particulièrement mal à l'aise. « Donne ton téléphone ! », avec une gifle au passage, je ne le supportais pas. J'ai très vite désavoué ceux de mon entourage qui le pratiquaient. Agresser un innocent, pour un portable ou l'argent de son goûter, me paraissait indigne. Quand j'étais témoin d'une telle scène, je m'interposais très souvent. Ce qui, parfois, dégénérait...

Le IX^e n'était pas la zone, et la Sexion n'était pas un gang. La violence pour la violence ne nous attirait guère. Pourtant, vers nos quinze, seize ans, les bagarres n'étaient pas rares. Notre coin de Paris, plutôt tranquille, attirait les convoitises. Nous le défendions comme nous le pouvions des velléités conquérantes de ceux qui y voyaient une manne inexploitée. Les bandes des quartiers voisins où des banlieues montaient des expéditions pour venir dealer ou racketter aux sorties de nos écoles. Entourés de ces Romains hostiles, nous étions, c'était clair, le petit village qui résiste encore et toujours à l'envahisseur ! « La Gaule » était l'un de nos surnoms préférés pour

notre bastion.

Je me souviens d'une histoire, comme ça. Des petits de notre quartier, beaucoup plus jeunes que nous, avaient subi une injustice. Nous ne pouvions pas laisser passer cela. Il fallait réparer l'honneur de la Gaule ! Nous avons donc décidé d'intervenir. Maska et moi sautons dans un métro en direction de la cité des coupables. Arrivés là, nous expliquons la situation, très calmes : « Bonjour, on est à la recherche de Truc et Machin. On voudrait un combat singulier. » Nos interlocuteurs ne cachent pas leur stupeur : « Mais vous êtes malades ou quoi ? Vous savez où vous êtes, ici ? » L'odeur de l'embrouille se répand comme une traînée de poudre : les rangs se resserrent, la foule s'agglutine, les fenêtres s'ouvrent, les véhicules s'amassent. Ça chauffe, mais nous gardons notre sang-froid. En fait, notre attitude est celle de deux hommes armés. Maska obtient son combat singulier, qu'il gagne. C'est à ce moment-là que tout aurait pu flamber. À deux contre une cité, nous n'avions aucune chance. Ils auraient pu nous dépouiller, nous tabasser, nous tuer. Nous n'avons jamais bien compris ce qui nous a sauvés – peut-être ont-ils effectivement cru que nous étions fous, armés, ou les deux –, mais contre toute attente, ils nous ont laissés repartir indemnes. Nous n'en revenions pas.

Une autre fois, j'ai eu moins de chance. La mère de notre ami Jiba Jiba, l'un des premiers managers de Sexion d'Assaut, habitait dans une cité des Ulis, dans l'Essonne. Jiba Jiba traînait plus souvent à Paris que là-bas, mais de temps en temps, quand sa mère s'absentait et qu'il avait l'appartement pour lui, nous allions y passer des après-midi, posés, à regarder des films. Ce jour-là, nous étions trois, Jiba Jiba, Lefa et moi. Sur le chemin du retour vers Paris, nous rigolions fort, ce qui n'a pas plu aux mecs du coin. Pour des gens qui passaient leur journée à galérer en tenant les murs, voir trois personnes marcher l'air heureux et rire au grand jour, ce n'était pas normal. Être heureux ici, dans la cité ? Et puis quoi encore ! Ils nous ont interpellés : « Venez voir, venez voir. » Nous avons senti d'instinct qu'on allait nous chercher la petite bête pour rien. Comme on dit, ça sentait la patate. Il fallait montrer que nous n'avions pas peur. Nous nous sommes approchés négligemment : « Ouais ? Qu'est-ce qu'il y a ? » La première question est toujours géographique. C'est l'appartenance féodale : « D'où vous venez ? » Jiba Jiba a répondu la vérité : « De la cité. » Moi, je les dévisageais en pensant : « Pfff, mais c'est des oufs, ces mecs ! » Ça devait clignoter sur mon front, parce que d'un coup, l'un d'entre eux a braqué les projecteurs dans ma direction : « Toi, là ! Pourquoi tu me regardes ? » Moi, innocemment : « Je te regarde ? Comment ça ? Il y a un problème ? » Quelqu'un s'est approché de moi par-derrière et m'a assené un coup monumental sur la nuque. J'ai vu un grand flash blanc ! Je savais que je devais réagir. À demi assommé,

je m'en suis pris, gratuitement, au premier venu, en face de moi. Ça tombait bien, c'était celui qui m'avait demandé pourquoi je le regardais. Tout est allé très vite : je me prends cette latte, j'attrape l'autre, je lui mets deux, trois coups sur le visage, il tombe, on me tient, je me débats un peu, j'arrive à me libérer, je me fraye un chemin et je cours, je cours, je cours, à la recherche du RER, avec toute la cité à mes trousses.

Peine perdue : une cité inconnue est pire qu'un labyrinthe. Je n'ai jamais retrouvé le RER. Essoufflé, je m'enfonçais dans le dédale, tandis que mes poursuivants, sur mes talons, me hurlaient des menaces : « T'es mort ! Tu ne sortiras jamais d'ici ! On aura ta peau !! » Inévitablement, j'ai atterri dans un cul-de-sac, un jardinet de cité à une seule entrée, encerclé par sept ou huit personnes. J'étais fait. Ils m'ont jeté à terre et s'en sont donné à cœur joie. Le temps que Jiba Jiba (qu'ils n'avaient pas touché, puisqu'il était de la cité) débarque et mette un terme au massacre, j'avais déjà pris cher. Très, très cher. Heureusement, de son côté, Lefa s'en était tiré à peu près sans dommage.

La plupart des altercations partent d'une brouille : une fille, un regard, rien du tout. C'est le phénomène des quartiers. « Il y a des gens, là-bas, qui nous ont manqué de respect. On est obligé d'aller chez eux ! » Tu t'embarques dans une embrouille parce qu'elle touche un mec du quartier. Le mec, tu ne le connais pas forcément, tu sais à peine ce qui lui est arrivé, mais le quartier est avec lui, alors toi aussi. C'est une solidarité aveugle, à la corse. Une armée qui entre en guerre. Régulièrement, ça finit mal. Personne n'est jamais mort sous mes yeux, mais des tabassés, des comateux, des poignardés qui atterrissent en réanimation parce que le foie est touché, j'en ai vu des tas.

Ainsi, un soir, une petite soirée organisée dans un restaurant-café de Montparnasse, improvisé en boîte de nuit, a viré au *West Side Story* parisien. C'était le milieu de la nuit, la fête battait son plein, quand par hasard s'y sont retrouvés trois clans rivaux. Le premier (le nôtre) et le deuxième avaient, indépendamment, des bisbilles à régler avec le troisième. Très vite, les uns et les autres ont commencé à se reconnaître : « Mais ce ne serait pas Untel ? » Le temps que tout le monde sorte de la boîte, une baston générale a éclaté en pleine rue. Nous avions beaucoup bu. Maskar, à mes côtés, était complètement frac'. Bien qu'en minorité, nous avons réussi à mettre en déroute le clan adverse. Malheureusement, ils étaient quasiment dans leur quartier. Nous nous apprêtions à nous congratuler mutuellement, quand nous les avons vus réapparaître. Armés. Il n'y avait pas à hésiter : nous avons pris la tangente.

Les grosses bagarres de ce genre peuvent être très dangereuses. Un jour, j'ai vu l'un de mes amis, qui vit aujourd'hui au Sénégal, être

percé de tant de coups de couteau que ses boyaux ressortaient. Hormis les lames, les armes qui tournaient étaient surtout des gazeuses et des extinct'. Contrairement à d'autres quartiers plus sensibles comme le XVIII^e, le XIX^e ou le XX^e, à l'époque, il fallait se donner un peu de mal pour obtenir un flingue dans le IX^e arrondissement. Même pour défendre notre Gaule, nous n'en avons jamais utilisé de vrai. Au pire, les armes que nous avons entre les mains déchargeaient des balles à blanc ou des grenailles. Je n'ai jamais vu quelqu'un tirer pour de bon. Alors qu'aujourd'hui, par Internet, il est pratiquement plus facile d'avoir une vraie qu'une fausse kalachnikov.

Pendant ce temps-là, j'avais donc quitté ma famille d'accueil, vers le printemps 2005, et posé mes valises chez les Fall. Contrairement à l'ère des squats et des nuits dans la rue, tout mon entourage était désormais au courant de la situation. Les parents de Lefa possédaient une maison dans le XX^e arrondissement, où ils m'ont hébergé quelque temps. Bien que propriétaires, ils étaient très loin d'être riches. Ils avaient la sécurité d'un toit au-dessus de leur tête, c'était important, mais certainement pas de quoi donner à leurs deux fils 20 balles par jour.

Le père de Lefa louait en parallèle un studio dans le quartier de Glacière. Il a accepté de nous le prêter à condition qu'on se débrouille pour le loyer. La vente des CD de *La Terre du Milieu* nous assurait un petit pécule. Je me vois encore ranger l'argent entre le matelas et le sol ! Une partie servait à payer le loyer. Avec le reste, nous nous offrions un resto ou un chicken par-ci, par-là. Quand nous le pouvions, nous nous procurions aussi un peu d'herbe. L'état second où j'étais plongé me permettait de m'évader et facilitait l'écriture. Mais c'était un piège. Dès lors que j'ai eu besoin d'être pragmatique, de trouver du travail et de l'argent, le shit, loin d'être une aide, est devenu mon ennemi.

L'appartement à Glacière avait pour principal mérite d'exister ; pour le confort, c'était une tout autre histoire. Il ne comportait qu'une seule pièce, avec une petite salle de douche. Les parois étaient nues, la décoration inexistante. La télé ne marchait pas. Hors des stocks de coquillettes, le frigo et les placards restaient toujours vides. Entre l'absence de chauffage et une brèche monumentale dans la fenêtre, il régnait généralement un froid abominable. Nous dormions sur un canapé-lit et un matelas par terre. Et surtout, les murs, fins comme du papier, nous permettaient de profiter de l'intégralité de la vie de nos voisins. Les pleurs d'agonie de leur enfant nous ont tous les deux traumatisés – il nous arrive encore d'en reparler. Nous l'entendions rire et gazouiller, puis d'un coup, se mettre à hurler comme si on lui coupait tous les doigts. Choqués, nous nous perdions en hypothèses : « Mais il est fou, ce gamin ! Ou il se fait battre, ce n'est pas possible ! » Les cris de possédé de ce petit étaient insoutenables. Nous nous sentions désemparés et impuissants : « Qu'est-ce que tu crois qu'on peut faire ? » Nous n'avons jamais osé aller les voir.

Les autres de la Sexion avaient leurs difficultés aussi, mais Lefa et moi étions nettement les plus pauvres du groupe. Nous avions tous les deux quitté le système scolaire. Il nous fallait bosser. La vente sauvage

de la mixtape n'a pas suffi longtemps à payer le loyer, encore moins à nous faire vivre pour de bon. Nous avons donc contacté les agences d'intérim : Crit Intérim, Manpower, Selpro, Batipro... Ce n'étaient jamais des boulots réguliers. Dès qu'il y avait deux places sur la même mission, nous sautions sur l'occasion.

Selpro nous a envoyés plusieurs fois au parc Disneyland, à Marne-la-Vallée. Nous avons découvert l'empire Disney en backstage. Mickey Mouse sous le masque. Eh bien, l'envers du décor, c'était tout simplement l'usine. À l'entrée des employés s'alignaient des kilomètres de comptoirs, où l'un après l'autre nous donnions notre ticket. En échange, chacun selon son rôle recevait qui la tête de Donald, qui la robe de Cendrillon, qui un pantalon à rayures et ainsi de suite. Dans des vestiaires immenses, couverts d'interminables rangées de casiers, les employés, comme autant de fourmis, endossaient leur costume et entraient dans la peau de leur personnage. Il fallait en permanence garder le sourire. L'avantage des masques, c'est qu'ils dispensaient de feindre une mine joviale. Un jour, durant une pause, j'ai vu une fille enlever sa tête de Mickey (les Mickeys sont presque tous des femmes) : elle avait l'air excédée, presque démoniaque. Des cernes de zombie lui mangeaient le visage. Tac, elle a pété sa clope en regardant dans le vide. « C'est ça, Mickey ?! » La vérité, c'est que les soldats Disney n'en pouvaient plus.

Tous les jours, la parade des héros Disney se réunissait à l'entrée du parc. Dingo faisait un petit show de breakdance. Les Dingos étaient en général choisis parmi les mecs de la rue, des cailleras. Bon, ça, pour nous, c'était hors de question ! D'abord, il aurait fallu passer un casting. On me l'a raconté. Le candidat n'a rien, pas de masque, pas d'accessoire, et il doit improviser le chien. « Faites Dingo. » Le jury brode : « Bon, vous nous faites Dingo qui a soif. Dingo qui boit ! Dingo qui cherche son os ! Dingo qui fait le beau ! Allez, c'est parti ! » Ils dévisagent le malheureux. « Waouf ! Waouf ! – Non, là, je ne sens pas le chien. Je suis un gamin, j'arrive à Disneyland, mais là, je ne vois pas Dingo ! Désolé. »

Lors de notre première mission, Lefa et moi étions bagagistes au Disneyland Hôtel, l'immense cinq-étoiles rose qui jouxte l'entrée du parc. À notre arrivée, on nous a distribué un uniforme qui comportait un béret beige (facultatif), un pantalon rose et une paire de longues chaussettes blanches. Dans le monde de Disney, quoi qu'il arrive, tout le monde est déguisé. Si tu n'es pas Mickey ou Donald, pas d'inquiétude, c'est que l'on t'a trouvé autre chose. La première fois, pas méfiant, j'enfile donc l'uniforme comme des vêtements normaux, chaussettes, pantalon, chaussures. Là, la chef, une Mary Poppins qui avait vraiment la tête de l'emploi, m'apostrophe : « Ah non, non, non ! Par-dessus, la chaussette ! Il faut biiiiiiien la remonter ! Pas comme ça.

C'est cooomme ça, la chaussette, coooooooooomme ça ! » Et elle joint le geste à la parole. Ah, ce look ! Même Spirou ne se paye pas les chaussettes jusqu'aux genoux... J'ai fait disparaître l'unique photo de nous en circulation.

La bagagerie reposait sur un mécanisme digne de *Merlin l'Enchanteur*. Des montagnes de valises, empilées sur un interminable entrelacs de tapis roulants, semblaient se déplacer toutes seules d'un bout à l'autre de l'hôtel. Nous attendions près de l'accueil que l'on nous attribue un chariot. Nous le montions dans les étages. Le luxe des chambres où nous déposions religieusement notre chargement nous fascinait : « Merde ! C'est quoi, cette dinguerie ? » Nous n'avions pas le droit de nous y attarder.

Une guerre de longue date faisait rage autour des pourboires. Chacun avait son territoire. Les anciens disposaient des spots privilégiés aux abords de l'hôtel. Les clients sur le départ donnaient les meilleurs pourboires, au moment de remonter en voiture. Gare au nouveau qui avait l'outrecuidance de se poster à l'extérieur ! Une embrouille l'attendait en coulisses : « Qu'est-ce que tu foutais dehors ? C'est notre terrain ! Il est où, le pourboire ? » Bim, bam ! Les CDI étaient invirables. Ils travaillaient bien, mais ils n'hésitaient pas à défendre leurs prérogatives à coups de claques. Le tout en gardant le sourire, avec leurs chaussettes blanches.

Une autre mission nous a menés dans les cuisines des restaurants du parc : balayage, plonge, pizzas... Nous n'étions pas en contact avec les clients, mais en arrière-salle, aux fourneaux. Là aussi, tout était très *Temps modernes*. Postés devant des tapis roulants, nous y déposions à la chaîne des pizzas crues, prédécoupées en forme de Mickey. La pizza roulait, roulait, roulait, le long d'un couloir fournaise qui débouchait côté caisses. Le temps d'arriver à la sortie, la pizza était cuite. Au bout du tunnel, un employé n'avait plus qu'à soulever une petite trappe pour récupérer le chef-d'œuvre, prêt à déguster.

Bien plus tard, j'ai voulu passer quelques nuits dans cet hôtel qui m'avait tant fasciné : « Il faut que je voie cette chambre de près, que je dorme dedans, que je comprenne le truc. » J'y suis allé. Eh bien, j'aime toujours mieux Disney quand je n'y suis pas. C'est pourtant un tout autre monde quand tu y vas en client : « Tiens, je ferais bien une virée à Disneyland avec les enfants ! » Mais une fois sur place, les queues, les manèges, la foule me donnent le tournis, et je suis très vite pris d'envies de fuite. Pourtant, quelques semaines, quelques mois plus tard, rebelote : « J'y retournerais bien ! » Bref, c'est mon délire. J'y suis allé trois fois, de cette façon, par nostalgie. Certains anciens collègues étaient encore là, mais ils ne m'ont pas reconnu. Je n'avais plus les chaussettes... Réserver des chambres dans l'hôtel où j'avais trimé, c'était ma revanche.

Cela dit, par rapport à d'autres missions, Disneyland reste plutôt un bon souvenir. J'étais avec Fall. Nous avons pas mal rigolé. Une fois libérés, nous avons le droit, petit plaisir de la journée, d'entrer dans le parc pour profiter des attractions gratuitement.

Ensuite, j'ai travaillé quelque temps au tri postal de nuit. Le boulot que tout le monde cherchait, c'était dans les bureaux de poste eux-mêmes. Commencer le matin et finir à l'heure du déjeuner, ça, c'était LA planque. Celui qui décrochait ce job-là devenait une star : « Félicitations ! Franchement, respect ! » Mais ne rêvons pas, les CDI étaient aussi rares là qu'ailleurs. En revanche, la Poste recrutait pour le tri de nuit, dans un gigantesque hangar porte de Saint-Ouen. Tout le courrier pour Paris passait par là, réparti dans des blocs par arrondissement. Chaque agent ne s'occupait que d'un seul arrondissement. J'arrivais vers 10 heures du soir, et repartais au petit matin, quand le jour n'était pas encore levé. Je triais ainsi des kilos de lettres pendant six, sept heures d'affilée, avec une pause de trente minutes. À la pause, tout le monde sortait discuter autour d'une clope. Dès la sonnerie, c'était reparti. Nous étions surveillés par Jean, un terrifiant Gargamel antillais, qui passait entre les rangs comme un contremaître : « Alors ? Vous accélérez ! Alors ? On va plus vite ! Alors ? Vous êtes en train de bavarder ! Où vous vous croyez ? Alors ? Alors ?! » Il était doué pour nous mettre la pression. Il nous épiait pour savoir qui bossait, qui ne bossait pas : « Qu'est-ce que vous me faites ? Les bacs gris dans les bacs verts ! Verts !! »

J'avais un ami avec qui j'aimais bien discuter. Un jour, il a commis l'erreur de traîner un peu à la pause. Pris dans sa conversation, il est revenu à son poste avec quelques minutes de retard. Le lendemain, je l'ai cherché du regard. Je ne le voyais nulle part et me demandais ce qui avait bien pu lui arriver. Jean s'est glissé derrière moi, triomphant : « Tu cherches ton ami d'hier soir ? AH ! Tu n'es pas près de le revoir... » Sa moustache en tremblait : « J'ai demandé à ce qu'on le VIRE ! » Comme ça. Jean avait ce pouvoir-là.

Je suis resté plusieurs mois là-bas. Le travail de nuit est bien payé. Mais c'était d'autant plus dur de tenir que pendant tout ce temps, avec la Sexion, nous continuions la musique. Le week-end, la semaine, dès que nous pouvions. Nous cascadions. J'enchaînais les petits boulots, avec ou sans Lefa. J'ai travaillé au Monoprix de Saint-Augustin, où, à cause d'une invasion de rongeurs, il fallait trier les cacas de souris. J'ai fait du porte-à-porte pour Noos. J'ai été manutentionnaire et pizzaiolo. Certaines missions étaient plus galères que d'autres : bâtiment, déménagement... Nous dépendions des agences d'intérim : il arrivait que rien ne tombe pendant deux à trois semaines. Mais à

chaque mission, les virements – 400, 500 euros – allaient alimenter mon premier compte en banque, que je venais d'ouvrir à la Poste. Ces sommes représentaient des fortunes à mes yeux.

Bien sûr, tout ceci était temporaire. Nous cherchions à assurer notre stabilité par un CDI quelque part. Voire, encore mieux, par une formation, parmi celles qui ne nécessitaient aucun diplôme préalable. Mais rien ne nous faisait envie. Tout semblait un choix par défaut.

Entre-temps, je m'étais marié. Ma femme m'encourageait et me soutenait dans ce dédale apparemment sans espoir. Elle voulait que je m'en sorte. L'année du lancement de Vélib', nous en avons discuté tous les deux : « C'est tout nouveau. Il y a du taf, c'est sûr ! » Elle m'a poussé à les contacter directement. Je suis donc devenu réparateur ambulant. L'atelier était situé derrière le lycée Le Rebours, rue des Reculettes, dans le XIII^e arrondissement. Monté sur un Vélib', je partais à la recherche des vélos malades, qui avaient déraillé ou à qui il manquait une pièce. Je regonflais les pneus crevés. Je réparais les petites bornes en panne. Et ainsi de suite. Je m'occupais du secteur de la gare de Lyon. La tournée commençait tôt, dans le froid du petit matin. Je savais réparer un vélo, mais en réalité, il n'y a pas besoin d'être un grand bricoleur pour s'occuper des Vélib', qui disposent d'un système spécial pour regonfler la chambre à air sans déposer la roue.

Je n'y suis pas resté longtemps. Je n'étais pas motivé. Je me suis laissé entraîner dans les missions McMorning d'une bande d'anciens, déjà en CDI. Le matin, les mecs partaient de l'atelier, mais au lieu d'aller travailler, ils glandaient au McDo. Pour faire bonne mesure, ils réparaient deux, trois vélos avant de rentrer. J'ai suivi leur délire, sauf que moi, j'étais un nouveau et je n'avais pas le droit à l'erreur. Nous étions souvent surveillés. Quelqu'un nous suivait de loin pour évaluer notre travail. Pour moi, c'était cuit.

Je commençais sincèrement à croire qu'il n'y aurait pas d'avenir pour moi. Vendre de la drogue, je l'ai envisagé ! J'étais à deux doigts d'aller trouver un cousin dealer pour lui proposer d'entrer dans son réseau. À défaut d'avoir un plan de carrière, j'aurais résolu la question de l'argent. Les dealers ont toujours un peu de cash sur eux. J'étais las d'être perpétuellement à sec. Ce qui m'a préservé de suivre cette voie, c'était encore la peur de ne pas être à la hauteur. Il faut une certaine mentalité pour dealer, un esprit des affaires, une connaissance de la marchandise. Je n'avais rien de tout cela, mais aux portes du désespoir, j'étais presque prêt à apprendre.

Mes souvenirs de cette période sont très ambivalents. J'y ai vécu beaucoup de bonheur, que ce soit avec la Sexion, ma conversion ou

mon mariage. Mais se débattre pour s'en sortir, pour exister, sans jamais voir le bout du tunnel, tenait du cauchemar. Je ne la revivrais pour rien au monde.

C'est en 2005 que j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme. Par le biais d'amis communs, nous nous étions croisés plusieurs fois sans nous adresser la parole. Un soir, la Sexion donnait un petit concert dans le stade de foot de Marcadet-Poissonniers, à l'occasion d'une fête de quartier comme il y en avait tant à l'époque. Il n'y avait pas grand monde, mais je l'ai vue, elle, dans le public. Après le concert, nous avons discuté, essentiellement de musique. C'était une puriste du rap, aux antipodes des sons commerciaux. Souvent, elle enregistrait sur des cassettes « La Nocturne » de Skyrock ou les émissions de Générations où passait le rap trop pointu pour être diffusé à la radio en journée. Nos morceaux, qui tournaient dans le quartier, lui avaient plu. Plus tard, elle a assisté à la conception de nombreux titres, à des enregistrements chez Macka d'aM, aux premiers tournages de clips, au End of the Weak sur le Batofar. Elle a suivi, écouté, conseillé.

Elle aussi s'était convertie à l'islam. Nous sommes tombés amoureux. Même s'il n'était pas question d'emménager ensemble (je cascadais à Glacière avec Lefa, tandis qu'elle, encore lycéenne, habitait chez sa mère), nous avons su très vite que nous voulions passer notre vie aux côtés l'un de l'autre et fonder une famille. Nous nous sommes mariés devant Dieu.

Notre quotidien de jeunes époux était précaire. Nous nous voyions surtout le week-end. Tantôt mon frère Saty nous prêtait les clés de son studio un peu délabré, rue Myrha, dans le quartier de la Goutte-d'Or. Tantôt c'était Afi, tout juste sorti de prison, qui nous invitait chez lui. Il vivait en grande banlieue, à Sevran, dans un squat très propre, bien tenu par sa femme. Certes, c'était loin de Paris, mais là-bas nous attendait une chambre rien que pour nous, un havre tranquille, un interstice de quelques heures où nous pouvions vivre notre couple au grand jour.

Je n'ai pas rencontré tout de suite ma belle-famille, qui ignorait notre mariage. De temps en temps, ma femme me faisait monter chez elle en cachette, dans leur grand appartement du IX^e arrondissement. Je repartais en pleine nuit. Notre stratagème a fonctionné jusqu'au matin où j'ai oublié de me réveiller. Le bureau de ma belle-mère donnait sur la porte d'entrée. Faire diversion ? Mission impossible ! Ma présence avait été remarquée, je ne sais plus comment, et j'étais attendu par la maîtresse des lieux. J'ai dû me présenter, en même temps que mes excuses. Elle n'était même pas furieuse, mais moi, j'étais mortifié au dernier degré. Néanmoins, cet épisode a clarifié nos rapports et débloqué pas mal de choses. Ensuite, j'ai pu être invité

officiellement.

Une belle-famille, au début, ça fait peur. J'étais marié, et ces personnes, qui venaient d'un monde si différent du mien, allaient entrer dans ma vie pour toujours. Qu'allaient-elles penser de moi ? Je redoutais les dîners de famille, où je m'imaginais déjà, tête baissée, essayer hébété un feu nourri de questions : « D'où viens-tu ? Que fais-tu ? Où vis-tu ? Où vas-tu ? » Alors que je ne suis pas d'un naturel stressé, ces premières invitations me mettaient dans tous mes états : « Il va forcément y avoir un problème. Je n'ai rien, pas de bagage, pas de travail. Je ne vais pas être accepté comme ça. Ça va être trop dur, impossible à gérer. C'est chaud ! Oh là là, j'arrive vraiment en mode fardeau... »

Je faisais très attention, à chaque fois, à bien choisir mes mots. À table, ma femme me faisait des signes quand je m'emmêlais avec ma fourchette ou mon couteau. C'était une éducation : il y avait tout à refaire. Ah, ces débuts ! Ce que je pouvais être figé, ce que je pouvais être raide ! Heureusement qu'avec le temps j'ai appris à me détendre. Ce n'étaient que des détails, après tout.

Peu à peu, ma belle-mère et moi nous sommes découvert des sujets de discussion inattendus, comme l'art, la musique, la spiritualité. C'était une femme très intelligente et ouverte, avec laquelle j'avais plaisir à échanger. Je lui ai montré mes dessins, et elle les toiles qu'elle avait peintes. Elle croyait en mes capacités artistiques. D'après elle, j'avais vraiment quelque chose à proposer. Nous parlions aussi religion. Ses croyances étaient différentes des miennes, mais elle cherchait à comprendre. Elle avait fait, je me le rappelle, une retraite spirituelle dans un monastère, où tous les pensionnaires étaient tenus au silence.

Je m'ouvrais à une autre culture que celle dans laquelle j'avais grandi. Mon amour pour les macarons remonte à cette époque. Jusque-là, j'avais toujours cru que c'était dégueu, mais Ladurée a fait tomber mes préjugés. J'ai franchi les portes de l'Opéra Bastille pour la première fois. Alors que le ballet m'a laissé plutôt froid, la technique des chanteurs d'opéra, dont la voix emplait une salle immense sans le moindre micro, m'a sidéré. J'ai gardé en tête les scènes colorées des *Contes d'Hoffmann* et de *L'Amour des trois oranges*.

En 2006, ma belle-mère m'a proposé d'emménager dans l'appartement familial, le temps que je me stabilise, que je me prenne en main et que je trouve un métier. Cette opportunité de vivre avec ma femme me mettait à la gêne autant qu'elle me rendait heureux. Comme dans la famille d'accueil quelques années plus tôt, bien que reconnaissant de cette hospitalité et de ce soutien, j'étais hanté par la

peur lancinante de déranger, d'être un poids mort. Selon les périodes, j'essayais plus ou moins de rester invisible, vivant comme un reclus dans notre chambre.

En emménageant, j'ai fait connaissance avec mes deux belles-sœurs. J'ai été frappé par la ressemblance du trio : même haute taille, même couleur de cheveux, même type, avec pourtant trois caractères très différents.

Ma femme était la deuxième de la fratrie. Avec sa petite sœur, en quelque sorte sa protégée, le contact a d'emblée été très facile. Elle aussi était de culture urbaine, amatrice de rap et de hip-hop. Nous avions des connaissances communes dans le IX^e arrondissement. On m'avait vaguement parlé de sa voix. Un jour, l'entendant chanter dans sa chambre, j'ai tendu l'oreille : « Ah ouais ! Ça ne rigole pas !! » C'était une aria d'opéra en italien. Je lui ai plus tard proposé une collaboration sur un morceau, mais le projet n'a jamais vu le jour. Nous avions une bonne complicité. Nos discussions étaient motivantes, parce que, toujours à la page, elle connaissait tout sur tout de la Sexion, les vieux sons du 3^e Prototype comme les nouveautés, et donnait des avis sur les maquettes que je lui faisais écouter. Surtout, elle était vraiment très marrante.

Ma deuxième belle-sœur, en revanche, me paraissait vivre sur une autre planète. Même si les trois sœurs s'entendaient bien, il y avait vraiment un écart avec l'aînée. Elle n'écoutait pas le même style de musique, ne s'intéressait pas aux mêmes sujets, ne fréquentait pas le même type de gens... En règle générale, nous ne savions pas vraiment quoi nous dire, elle et moi. Ses amis avaient des têtes d'acteurs. Je me souviens encore du jour où, en poussant la porte d'entrée, je suis tombé nez à nez avec un échappé de Poudlard ! Mèche châtain, long manteau noir, écharpe rayée, pas de doute, c'était Harry Potter sans les lunettes.

Connaissant mon parcours et ma situation, ma belle-mère a cherché à m'aider par tous les moyens. Elle m'a coaché pour décrocher une formation dans le graphisme, en complément du CAP interrompu au lycée Corvisart. Elle m'a dégoté des petits boulots ça et là, pour que je gagne un peu d'argent. Une fois, j'avais accueilli les invités au vernissage de l'exposition d'un de ses amis, où le prix des toiles m'avait choqué. Une autre fois, ayant appris la possibilité, pour les plus motivés, de devenir infirmier, même sans diplôme, par le biais d'équivalences et de cours du soir, elle m'a pistonné auprès d'un chirurgien qu'elle connaissait pour un poste de brancardier au bloc opératoire.

J'avais déjà mis les pieds dans un hôpital, comme tout le monde, en

tant que malade, mais les coulisses d'une salle d'opération, c'était une grande première. Arrivé dans les vestiaires, je me présente au chirurgien, un colosse souriant. « C'est quoi, ce type ? Un chirurgien ? Un basketteur ? » Sans s'interrompre dans l'enfilage de sa tenue de bloc, il m'accueille d'un tonitruant : « C'est donc toi, Gandhi ! Alors, comme ça, c'est toi qu'on pistonne ? » Et il enchaîne sur une blague, qui achève de me déstabiliser. La panoplie stérile m'attend, moi aussi : pyjama en papier, sabots, charlotte sur la tête, la totale. Nous voilà partis. Je le suis avec ma civière, accompagné d'un autre brancardier qui doit me montrer les rouages : où récupérer les patients qui attendent, tout nus, leur intervention, comment effectuer les transferts de brancard, comment manœuvrer les fragiles ou les obèses, comment nettoyer le bloc à fond dès la fin de l'opération, etc. Il y a une salle de détente, mais il n'est pas question de traîner. Au bloc, il faut en permanence être speed.

La première opération à laquelle j'assiste est si révolutionnaire que des journalistes sont présents. C'est de la chirurgie digestive, avec une caméra contrôlée par un robot, Aesop. Lors d'une intervention par coelioscopie, le chirurgien n'ouvre pas le patient, mais gonfle son ventre d'air comme un énorme ballon pour avoir la place de manœuvrer, par trois ou quatre minuscules incisions, les outils et la caméra. Il s'adresse, en anglais, au robot : « *Aesop, go left – go up – stop – go back...* » Très à l'aise, le professeur blague avec les journalistes, tandis qu'à l'écran on le voit trancher la graisse, se frayer un chemin dans le ventre du patient, pincer, couper, coudre, cautériser. Moi, je suis planté dans un coin avec mon brancard, médusé, à côté du patient endormi sous son lacs de tuyaux. Plus tard, en passant devant un autre bloc, j'entends des bruits d'immeuble en travaux : « Mais qu'est-ce qu'il se passe, ici ? » C'est l'orthopédie. Par le hublot, j'aperçois un mec écartelé sur son fauteuil, la peau ouverte, le bassin aussi clairement visible que sur une planche d'anatomie. Merde ! Armés de scies, de vis et de plaques, le chirurgien et son interne bricolent des morceaux de squelette. Au bloc cardio, les chirurgiens ont fendu la cage thoracique d'une petite grand-mère. Ils versent un produit sur le cœur qu'ils s'apprêtent à charcuter. Avant que j'aie le temps de m'éclipser, ils m'interpellent : « Hep ! Vous ! Ramenez-moi tel outil ! – Euuuh, moi, vraiment ? – Évidemment !! » À l'heure du déjeuner, toute l'équipe s'enfile des platées de spaghettis, comme si de rien n'était. Les plaisanteries fusent, bon enfant. Moi qui ai plutôt le cœur bien accroché, d'ordinaire, l'image de cette mamie ouverte comme une boîte de sardines flotte sous mes yeux – impossible d'avaler une miette.

Cette expérience hospitalière a duré quelques mois. Ce n'était pas un CDI. Bien que l'incursion dans ce monde m'ait passionné, je n'étais

pas vraiment fait pour ce métier.

En 2007, ma femme et moi nous sommes mariés à la mairie. Cette formalité revêtait pour nous une importance toute relative, puisque notre union était déjà bénie devant Dieu. Nous ne ressentions aucun besoin de marquer le coup. À part nos témoins, nous n'avons donc invité personne. Ce fut une erreur. Aux yeux de mes beaux-parents, je n'étais encore que l'amoureux, le fiancé. Être délibérément tenus à l'écart d'une étape aussi décisive dans la vie de leur fille les a meurtris. Nos rapports ont souffert de ce qu'ils ont vécu, au début, comme une trahison.

Le plus hostile fut mon beau-père, que je connaissais à peine. Il a appelé sa fille, fou de colère, et eu des mots très durs à mon égard. Atterré d'en être arrivé là, je n'arrêtais pas de me dire que ce n'était pas ainsi que tout aurait dû se passer. Il a fallu que j'aille chez lui m'expliquer de vive voix. Psychologiquement, quelle torture ! Heureusement que ma femme m'accompagnait. Je revois encore cette marche du condamné : prendre le métro jusqu'à République, appuyer sur le bouton de l'ascenseur, espérer qu'il soit en panne, traverser la coursière à reculons, attendre tétanisé devant la porte, avant d'entrer dans la tanière du lion, avec mon statut de mec sans diplôme, sans situation, sans rien, même pas français ! Dans le rouge, j'étais dans le rouge ! Mort !

Il m'a fait asseoir sur le canapé et s'est mis à parler. Il n'en avait presque pas besoin. Je pouvais lire ses pensées comme avec des sous-titres. J'aurais pu faire son discours à sa place. Je le comprenais si bien... Sa fille ramenait ce type, un vagabond sans feu ni lieu, qui vivait de petits jobs sans avenir, musulman de surcroît, et maintenant, c'était quelqu'un de la famille ? Quel parent serait rassuré ? J'aurais sans doute réagi comme lui : « C'est qui, ce mec ? D'où il sort ? » C'est pour ça que je ne lui en ai jamais voulu. Je n'avais pas à lui en vouloir.

Plus tard, quand il a constaté que je n'étais pas un musulman fou, un terroriste ou un illuminé, nous avons fini par avoir vraiment de bons rapports. Vu nos débuts, ce n'était pourtant pas gagné.

Peu après, ma femme est tombée enceinte. Quand enfin nous avons emménagé dans un vrai appartement, pour lequel mes beaux-parents s'étaient portés caution, il restait trois semaines avant la naissance de notre premier enfant.

Un peu après *La Terre du Milieu*, j'ai enregistré un CD en solo. Le projet est né de ma rencontre avec Fredy K, membre d'ATK, un groupe célèbre de l'underground. Un ami du XIX^e arrondissement nous a présentés. Fredy était un Camerounais, toujours très souriant et positif, infatigable blagueur. Apprenant que je faisais du rap, il a voulu, par curiosité, écouter un morceau. Il a eu un tel coup de cœur qu'il a sur-le-champ décidé de me prendre en main et m'a ouvert les portes de son studio. Il est devenu mon producteur. En dehors de mes proches qui m'encourageaient, il a été la première personne à miser vraiment sur moi. Le projet consistait en un maxi d'une dizaine de titres, intitulé *Pour ceux qui dorment les yeux ouverts*. Nous avons mis en place un vrai planning de travail, avec rendez-vous dans son studio plusieurs fois par semaine, dans le quartier de Stalingrad. Je lui dévoilais mes idées de titres. Il me guidait et m'épaulait, tout en me laissant une totale liberté artistique. Ses conseils se cantonnaient à : « Ça, c'est ton single. Ça va être lourd ! C'est ce clip-là qu'il faut faire », ou : « Alors, avec qui aimerais-tu faire une collaboration ? » C'était lui qui m'enregistrait, qui jouait les ingés son, qui mixait. Il faisait tout. Il en rebattait les oreilles de ses amis à longueur de temps : « Je suis tombé sur un petit qui va vraiment faire mal ! Il a un de ces potentiels ! » Il y croyait à cent pour cent et voulait que ça explose.

L'aspect financier du projet était assuré par Steve Noko, un émigré congolais du réseau de mes parents, un peu plus âgé que moi. Noko signifie « Tonton ». Bien que nous n'ayons pas de liens de sang, nous étions si proches que je le présentais partout comme mon cousin de cœur. Sa fortune venait du deal, qu'il réinvestissait, en quelque sorte, dans le mécénat artistique. Je le voyais tous les jours. Il était ambitieux, mais posé, très à l'écoute. Il venait chez Fredy superviser et suivre l'avancée des enregistrements. Le projet terminé, il fallait le dupliquer : c'est là que Noko est entré en jeu. Il a mis l'argent pour faire presser les CD, essayer de me placer dans les bacs et rencontrer les maisons d'édition. Le jour où les cartons sont arrivés, ce fut l'extase. Je me voyais déjà au sommet, signé et reconnu, sur Skyrock, sur Booska-P ! J'ai déchanté très vite. J'avais un CD entre les mains, mais le monde de l'industrie musicale, des maisons de production, des réseaux de distribution, de la Fnac, Carrefour ou Auchan, m'était encore totalement inconnu et fermé.

Démarcher des maisons de disques est une école de l'humilité. Sur place, entre des murs placardés d'affiches des rappeurs qui cartonnent, toute la fourmilière est bien trop occupée à préparer les têtes de

gondole de tel ou tel artiste pour faire attention à toi. Tu n'es rien, et on te le fait sentir.

Notre premier rendez-vous eut lieu chez Musicast, une maison qui distribue pas mal d'indépendants. Leur réponse a été sans appel : « Nous n'aimons pas, il n'y a rien de spécial. Nous n'allons pas risquer de fonds sur vous, nous préférons nous concentrer sur des artistes plus confirmés. » La rencontre s'était si mal passée que, quand le patron de la boîte a rejeté mon projet, je me suis presque excusé : « Aucun souci, ce n'est pas grave du tout... » Chez Bombattak Recordz, un autre label de rap indépendant, on nous a fait courir à droite à gauche pour des rendez-vous toujours annulés au dernier moment : « Rejoignez-nous à tel resto, on est en train de déjeuner. » Nous arrivions dare-dare. « Oh, on a fini de bouffer, on reporte, désolés. » La fois suivante : « En fait, envoyez-nous votre machin par e-mail. Ah, je n'ai pas encore écouté, je suis en vacances. Mais quand je rentre, j'écoute ! OK ? On se voit mardi prochain ! » Et ainsi de suite. Il n'y avait évidemment jamais de mardi prochain. Au bout du compte, nous avons dû déposer le CD dans une sandwicherie grecque pour que Ben, le directeur artistique, vienne le récupérer et l'écoute. Faut-il préciser qu'il n'y a jamais eu de suite ? Enfin, d'autres, comme Negative Music, nous ont purement et simplement claqué la porte au nez.

Fredy K, infatigable, poussait toutes les portes, mais son influence n'a pas suffi. Au bout du compte, *Pour ceux qui dorment les yeux ouverts* n'a lui non plus jamais vu les bacs. Comme *La Terre du Milieu*, nous l'avons vendu dans la rue, pour faire monter le buzz par le bouche-à-oreille. Bien que confidentiel, il a connu un succès d'estime. Aujourd'hui, les CD d'origine sont devenus des collectors introuvables. Derrière une pochette très sobre, en blanc et rouge, le livret contenait des dessins et quelques photos. Artistiquement, c'était un projet sombre qui reflétait ma vie d'alors, un ensemble cohérent conçu comme plus qu'une simple juxtaposition de morceaux. J'ai gardé une affection particulière pour cet album, de son niveau d'écriture très pointu au charme du mixage amateur, mais je ne pourrais plus chanter ces sons aujourd'hui. Ils sont trop liés à cette période invivable où je cascadais de-ci de-là, aussi perdu qu'une bille de mercure.

Fredy, au bout d'un moment, a continué sa route. Il ne pouvait pas éternellement vivre pour moi. Entre nous, il n'y avait rien de contractuel, et nous nous sommes un peu perdus de vue. Sa mort deux ans plus tard, percuté à moto par un camion, m'a profondément choqué. J'ai eu du mal à l'accepter. Comme toujours dans ces moments-là, les gens te rappellent à quel point la personne a cru en toi, a espéré ton succès, t'a aimé comme un frère.

Côté Sexion, tout restait à conquérir. Nous avons franchi les limites du quartier grâce à *La Terre du Milieu*, mais le monde, la galaxie, l'univers devaient être notre nouvelle frontière ! Mille CD n'avaient pas suffi, enflammer le Batofar non plus. Il nous fallait une stratégie neuve.

La reconnaissance de la rue était toujours notre but. Nous avons redoublé d'efforts, sillonnant Paris et la banlieue à la rencontre d'autres rappeurs, pour des freestyles improvisés. Peu à peu, nous nous faisons connaître, mais cela nous semblait lent, si lent... L'avènement d'Internet et des premiers réseaux sociaux changea la donne. Le potentiel de ce vivier surconnecté était évident. Nous avons ouvert des comptes sur tous les sites. Chaque semaine, nous postions des vidéos de nos freestyles sur le tout jeune Dailymotion et nous les relayions sur Skyblog, Générations, Myspace, MSN, etc. Dès qu'un nouveau réseau apparaissait, nous le colonisions. L'afflux croissant des commentaires nous servait de baromètre.

Nous commençons aussi à apparaître sur de petits sites de rap pour initiés, mais les plus gros demeuraient hors d'atteinte. Le numéro 1, l'incontournable, c'était déjà, sans conteste, Booska-P. Apparaître sur Booska-P permettait de se faire connaître de toute la scène rap. C'était un Eldorado inaccessible. Son fondateur, Fif Tobossi, un jeune homme du 91, proche du rappeur Ol' Kainry, était un puriste et un connaisseur incorruptible. Ses choix ont toujours reflété ses seuls goûts et convictions. Jamais il n'aurait mis en ligne un son ou un artiste auquel il ne croyait pas.

Notre manager Jiba Jiba, qui prenait souvent le même RER que lui, vers les Ulis, l'assaillait dès qu'il le voyait et profitait du trajet pour lui vanter en long, en large et en travers les mérites de la Sexion d'Assaut. Il lui confiait nos CD. Fif allait-il les écouter ou jouer au frisbee avec ? Nous ne le savions pas trop. Quand Jiba Jiba a fini par déclarer forfait, Adama a pris le relais comme porte-parole, poursuivant Fif à coups d'e-mails, d'appels et d'embuscades où il lui mettait d'autorité nos MP3 dans les oreilles ! Pendant des années, nous lui avons ainsi couru derrière sans succès.

Fif n'accrochait pas à notre groupe et à notre musique.

En attendant, nous poursuivions notre odyssée sur le Web. Avant Internet, la musique était seule messagère : personne n'avait besoin de voir les artistes. Ce nouvel outil rendait au contraire nécessaire le travail d'une image, d'un personnage. Le casque de Black M, la casquette de Lefa, le chapeau d'Adama, mes lunettes, n'étaient pas à l'origine des choix délibérés, mais des éléments épars de notre style. Quand nous avons vu que cela pouvait sculpter des personnages sur

mesure, nous avons optimisé et joué dessus.

On m'a souvent demandé : « Pourquoi les lunettes ? » En réalité, avant mes paires de solaires, j'arborais même, quelquefois, de fausses lunettes de vue, qui me donnaient un air d'intello ! Il nous arrivait à tous, comme tout le monde, de porter des lunettes de soleil, mais sans en faire un principe. Or, il s'est trouvé que, sur plusieurs vidéos d'affilée, j'étais le seul à en avoir. Un commentateur sur Dailymotion, qui ne connaissait pas mon nom de rappeur, s'est référé à moi comme « l'homme aux lunettes noires ». La suite est partie de là, tout bêtement. Ça m'a plu. Je me suis vu dans la peau de « l'homme aux lunettes ». Ensuite, je me suis efforcé d'en avoir toujours une paire sur moi. Ce n'étaient pas des Ray-Ban, mais des lunettes de marché, de la camelote vendue au Sacré-Cœur... des lunettes d'assassin ! On me complimentait : « Ah ouais, c'est vrai que ça te va bien ! Ça pourrait être un style ! »

En quête de mon look, j'ai aussi traversé pas mal de styles capillaires. Je n'ai jamais eu d'afro, mais les cheveux longs, les cheveux rasés, les cheveux jaunes... La dernière phase, assortie d'une paire de diams aux oreilles, a duré longtemps. J'en étais assez fier. Les premières couleurs furent l'œuvre d'un salon de coiffure, mais ensuite, j'achetais les pots et faisais les teintures moi-même, à la maison. Quand je m'en suis lassé, le produit était tellement tenace qu'il a fallu attendre que les poils tombent.

L'évolution de mon style musical remonte aussi à cette époque. Pris entre deux influences depuis mon enfance, entre les mélodies de la rumba à la maison et les rythmes du rap pur et dur, j'avais clairement choisi ma voie, depuis la fondation de Double Sabre avec JR. La conscience que ma force de rappeur pouvait aussi provenir du chant est arrivée tard.

En mimant Pavarotti au spectacle du centre de loisirs, je m'étais découvert un petit talent, comme ça, en passant. Quand les gens me disaient : « Mais tu as une voix ! », j'étais flatté, bien sûr. Mais ce n'était rien, tout juste une imitation. Je rejetais ce don, qui n'était à mes yeux que de la comédie. Dans la foulée, j'ai découvert le rap, avec l'association du III^e. Chanter Pavarotti ? Triplement hors de question ! Il y avait un flow à travailler, des rimes à ciseler et des rythmes à peaufiner. Pourtant, on m'a souvent conseillé : « Va prendre des cours de chant ! Il faut vraiment que tu en fasses quelque chose. » Mais je me bouchais les oreilles. Tout au long de mon parcours, j'ai refusé de chanter. Un rappeur, ça rappe. Point final. Quand j'ai rencontré mes acolytes de la Sexion, j'en étais là. Les petites mélodies qu'il m'arrivait de composer pour les refrains étaient appréciées, mais je n'osais

surtout pas pousser l'expérience : « Non, non, je ne peux pas ! Ce n'est pas moi, ça ne me ressemble pas ! »

Lefa et Adama ont joué un rôle décisif dans le tournant. Je crois que, sans eux, je n'aurais jamais réussi à me libérer. Ils aimaient ma voix et, malgré ma rengaine : « Je ne suis pas un chanteur, je ne suis pas un chanteur... », ils me poussaient à explorer cette piste. On ne trouve encore rien de tel sur *La Terre du Milieu*, mais dès *Le Renouveau*, je me suis lancé. J'ai commencé à prendre confiance sur *L'Écrasement de tête*, et pour *L'École des points vitaux*, je me suis, enfin, vraiment lâché. À tel point qu'aujourd'hui, je suis presque plus connu comme chanteur – un chanteur urbain – que comme rappeur !

Un jour, H Magnum, un ami rappeur qui nous a toujours soutenus et conseillés, a débarqué porteur d'une grande nouvelle : il allait partager une session de studio avec Intouchable, l'un des groupes de la mythique Mafia K'1 Fry. Il nous invitait à nous joindre à lui : « Ça va être intéressant, venez ! » Une session avec la Mafia K'1 Fry ? Quelle question ! Nous n'avons fait ni une ni deux : bien sûr que nous en serions !

Le studio était aménagé dans une cave, à Châtelet-Les-Halles. Sur place, au lieu du groupe annoncé, il n'y avait qu'un seul membre, mais l'un des plus connus, Demon One. Un dénommé Dawala, son manager, l'accompagnait. Wati B existait déjà : Demon One et Dry (le deuxième membre, absent, d'Intouchable), c'étaient eux, les artistes du WA de l'époque. De notre côté, il y avait ce jour-là, je crois, Black, Lefa, Maska, Adama et moi. Arrivés au studio, la conversation s'est engagée tranquillement entre tout ce petit monde, jusqu'à ce que H Magnum apostrophe Dawala : « Tu sais qu'ils sont rappeurs et qu'ils sont super forts ? Il faut que tu les écoutes absolument. » Et sans crier gare, il nous a balancé une instru. Nous n'avons pas fait les timides... Demon One, attentif, a tant apprécié notre prestation qu'il s'est mis à rapper avec nous. Son manager était bluffé. Comment aurions-nous pu prévoir le rôle que cet inconnu allait jouer dans notre carrière ?

Dawala avait du flair. Il s'est immédiatement dit : « Il y a quelque chose à faire avec ces petits ! » En quelques minutes, il avait élaboré une stratégie. Il produisait, nous a-t-il expliqué, le troisième volet d'une mixtape intitulée *Pur Son Ghetto (PSG)*, sur laquelle il aurait bien aimé nous voir poser un morceau. Nous sommes donc restés en contact après la session à Châtelet. Mais, comme souvent, les mois passaient et la mixtape restait dans les limbes. Dawala, qui ne nous avait pas oubliés, nous a donc placés sur une autre compilation Wati B, *Street Couleur*. Il avait réuni de vraies têtes d'affiche, comme La Fouine, 113 et Singuila. Nous retrouver, nous, jeunes inconnus, au milieu de ce beau linge, nous a mis au comble du bonheur ! Pour son projet, nous avons préparé un morceau de dingues, devenu aujourd'hui l'un des titres d'anthologie de la Sexion, *9e Zone* (rebaptisé plus tard *L'Ogive nucléaire*) :

*« Pour nous la concurrence dans le rap, c'est pas du tout un obstacle
Disons qu'on la voit ap', on est passé à un autre stade
Le 7-5 demeure aux aguets
On avance comme New York, Tokyo ou Osaka ! »*

Les compils marchaient plutôt bien, à l'époque, mais la personne

chargée de la communication sur la nôtre n'était pas solide. Malgré les VIP sur la tracklist, *Street Couleur* n'a pas cartonné du tout. Après ce premier échec relatif, nos relations avec Dawala se sont distendues, dans un premier temps. Il avait pensé dénicher des pépites à produire sur Wati B, mais finalement, gérer et coordonner autant de monde n'était pas si facile (c'était encore l'époque de l'énorme Sexion à vingt personnes, du 3^e Pro, d'Assonance, etc.). À part quelques sessions de studio, il n'y a rien eu de concret. Nous avons eu de moins en moins de nouvelles, mais nous poursuivions notre route de notre côté.

C'est alors qu'on a fait le son *Anti-tecktonik*.

2007, c'était la pleine époque de la tecktonik. Ce phénomène de mode, né dans une boîte de nuit de Rungis, s'était répandu comme une épidémie dans tous les quartiers de France. Il a eu la trajectoire d'un papillon, aussi flashy qu'éphémère. Qui s'en souvient aujourd'hui ? Mais à l'époque, ces essais de « fluo kids » à coupe mulet et slim à carreaux, qui se déhanchaient sur leur électro, nous paraissaient ridicules au dernier degré. Nous n'en faisons pas une affaire personnelle : ils agaçaient tout le monde !

Un jour, en pleine composition d'un son, nous avions un trou sur un refrain. Nous fredonnions la mélodie en boucle, à court d'inspiration, quand l'un d'entre nous a chanté, pour plaisanter : « C'est parce qu'on nique la teck-to-nik ! » Fou rire général ! Le morceau est né comme ça, d'un délire entre potes.

Pour le clip, nous avons fait appel à un personnage qui avait déjà contribué à l'histoire de Sexion d'Assaut, le réalisateur Clément Sellin. Vers 2005-2006, il avait conçu et produit une série de DVD intitulés *Sans concession : retour au vrai hip-hop*, dont le parti pris était de filmer les artistes rap et hip-hop chez eux, dans la rue. Ça avait bien marché. Le passage qu'il avait tourné sur Sexion d'Assaut avait permis d'étendre notre réputation dans le milieu urbain. Aujourd'hui, ces vidéos où l'on nous voit freestyler dans de petites cours d'immeubles, entourés de poubelles, font partie du mythe ! On reconnaît ces mini-documentaires à leurs bordures en forme de négatif photo. Pour nos premiers véritables clips, c'est donc Clément Sellin que nous avons recontacté. *Histoire pire que vraie*, qui déplorait le racisme entre Noirs et Arabes, a eu son petit succès, mais rien de comparable avec le carton d'*Anti-tecktonik* ! Quand nous avons posté la vidéo sur Dailymotion, nous étions à mille lieues d'imaginer le buzz qu'elle allait déclencher.

Très vite, on a commencé à nous reconnaître dans la rue : « C'est vous qui faites *Anti-tecktonik* ? Je peux prendre une photo ? » Nous hallucinions. Bien sûr, personne ne connaissait nos noms de rappeurs. Nous étions les « mecs d'*Anti-tecktonik* ». Imaginez ma tête le jour où

l'on m'a réclamé une dédicace ! Je n'avais même pas de signature officielle. Je suis resté planté là, incrédule. Dans ces cas-là, tu improvises et tu fais un gribouillis qui est censé être ton autographe. Dédicaces, selfies : le premier contact avec le public a commencé ainsi. C'était fort.

Au début, nous courions raconter chaque nouvelle aventure aux autres : « J'étais vers Opéra, il y a un mec qui voulait un autographe. Vous y croyez, vous ? » Maska enchaînait : « Moi aussi ! Tout à l'heure, deux personnes m'ont pris en photo ! » Pendant des mois, ça a été le même refrain : « On m'a reconnu ! On m'a reconnu ! » Nous étions tellement contents de rencontrer des fans et d'être enfin appréciés pour notre musique. Je marchais dans la rue en pensant : « Alors, pour qu'on me reconnaisse, peut-être que je garde les lunettes ? »

Pendant ce temps, le clip poursuivait son ascension sur Dailymotion. Je me rappelle encore le moment où il a atteint les cent mille vues. C'était en pleine nuit, à l'époque où je taffais au tri postal. Quand j'ai reçu le message : « 100 000 ! », j'ai pété les plombs !

Voyant l'engouement, Dawala est immédiatement revenu pour nous épauler. Nous avions besoin de quelqu'un de solide. Grâce à lui, nous avons fait imprimer des t-shirts *Anti-tecktonik*, avec une crête barrée. Nous les vendions, mais surtout, nous en étions si fiers que nous vivions, mangions et dormions dedans. Nous avons décroché un rendez-vous avec les pontes de Dailymotion. Ils avaient un concept de vidéo star en première page, dont nous voulions absolument profiter pour *Anti-tecktonik*.

Ensuite, Wati B a produit *Le Renouveau*, un street album qui incluait *Histoire pire que vraie* et *Anti-tecktonik*. J'en avais encore dessiné la pochette. Ce CD n'a pas vraiment connu les bacs non plus : il était distribué par Just Like Hip-Hop, une structure qui permettait de vendre du son via Internet. Ils prêchaient les CD par lots de cinquante ou cent, en attendant de voir si la sauce prenait. Malgré le succès d'*Anti-tecktonik*, *Le Renouveau* est resté encore relativement confidentiel.

Notre plus grande peur, c'était d'être un feu de paille qui meurt après un unique buzz, comme tant d'autres rappeurs sans lendemain. Pour fidéliser notre ancien comme notre nouveau public, nous avons capitalisé sur notre expertise Internet. En exclusivité avec le site Rap2k, nous avons instauré, de juillet à décembre 2008, les « Chroniques du mois », qui devaient montrer à tous ce que nous valions vraiment. Chaque premier du mois, nous sélectionnions deux freestyles, que nous rendions disponibles gratuitement au téléchargement. Il fallait être réactif, car le mois suivant, ils quittaient

le site, remplacés par deux nouveaux morceaux. Le public, que nous chauffions comme une cocotte-minute, était invité à écouter, télécharger, partager sans limites. Quand, peu de temps après, nous avons réuni tous ces freestyles sur une net-tape, elle aussi disponible librement sur Internet, *Les Chroniques du 75, vol. 1* ont été téléchargées plus de trente mille fois.

Le bouche-à-oreille avait commencé.

Dans la foulée, nous avons été signés en édition par notre toute première maison de disques, EMI (aujourd'hui rachetée par Universal). À l'inverse d'un contrat d'artiste, où le musicien « appartient » à sa maison, un contrat d'édition signifie juste que la maison prend un certain nombre de titres et s'occupe de les placer. Les concerts ou les tournées restent du ressort de l'artiste et de son producteur. De toute façon, nous en étions encore loin. Nous étions trop occupés à fêter cette signature si longtemps espérée, et notre premier chèque en tant que musiciens ! Nous tombions à la renverse. Enfin un vrai album, dans les bacs ! Ce serait *L'Écrasement de tête*.

EMI n'était pas producteur. Cela restait le rôle de Dawala, qui, à cette occasion, s'est associé avec Because Music, un gros label indépendant, pour un deal d'un seul album. C'est là que nous avons rencontré notre futur manager. Le jeune Axel Malka, encore stagiaire, a immédiatement flairé notre potentiel. Il s'est battu pour nous. Il saoulait tout le monde chez Because, du directeur artistique au boss, Emmanuel de Buretel, en leur martelant : « Sexion d'Assaut, ça va cartonner ! Il faut les signer *maintenant* ! » On ne lui prêtait pas vraiment attention, mais il n'en démordait pas. Le jour où la Sexion a décollé, il s'est soudain vu proposer les meilleurs postes. Aujourd'hui, Axel est une star dans le milieu, LE manager que tous s'arrachent.

Il restait cependant un caillou dans notre chaussure : « OK, on a conquis Internet, on a fait tous les petits sites, on va bientôt sortir un album, mais tant qu'on n'est pas sur Booska-P, on n'est rien. » Adama a alors joué son va-tout. Il a envoyé à Fif un ultime son, un solo que j'avais fait : « Écoute À 30 %. Si tu n'aimes pas ce morceau, c'est que tu n'aimeras jamais la Sexion et j'arrêterai de te poursuivre, je te le jure. » Il a gagné son pari. En écoutant À 30 %, Fif a enfin oublié ses réticences à notre égard. Il était scotché. Il l'a partagé avec son acolyte Amadou, et nous avons fait, de haute lutte, notre entrée sur Booska-P ! Comme prévu, cette mise en avant a considérablement aidé à faire démarrer la machine. Le clip d'À 30 % a cartonné sur Booska-P. Grâce à Fif, il a ensuite été programmé dans « La Nocturne » de Skyrock. J'étais comme fou ! Les soirs où je ne pouvais pas brancher la radio, j'étais très malheureux.

Voyant le buzz du clip solo, Adama et Booska-P ont organisé le tournage d'un freestyle, destiné cette fois à faire connaître au grand public le talent de la Sexion au grand complet. Début janvier 2009, rendez-vous fut donné à la bande de Fif dans le XVIII^e arrondissement, vers Barbès. Pour l'occasion, mon frère Saty nous avait prêté son studio de la rue Myrha, toujours aussi délabré. N'étant pas encore des habitués de Booska-P, nous étions très loin de nous sentir en confiance. Voyant que leur équipe avait plus d'une heure et demie de retard, nous avons rapidement conclu que Fif nous avait posé un lapin. Nous avions les nerfs : « Encore négligés ! Non, mais est-ce qu'un jour on sera respectés ? On ne va jamais nous prendre au sérieux ? » Pour nous, c'était vraiment la goutte d'eau de trop. En réalité, Fif et son équipe, venus de leur 91, étaient coincés dans des bouchons. Mais quand ils ont fini par débarquer, l'ambiance est restée tendue. Nous étions tellement énervés que nous avons rappé avec haine, avec rage ! En une demi-heure, le tournage était plié. Et au bout du compte, c'est sans doute cette rage qui a donné son énergie si brûlante au freestyle et fait son succès. Dès sa publication sur le site, ce fut une traînée de poudre. *Booska-Pétage 2 câble* nous a définitivement validés dans le milieu urbain.

Nous venions d'entrer dans le game.

Pour signer des contrats, il fallait clarifier l'équipe et mettre un terme à la grande nébuleuse de quartier à géométrie variable. Adieu, Assonance, adieu, 3^e Pro... Sexion d'Assaut, désormais, n'était plus un collectif mais un groupe fixe, composé d'Adama, Black M, Doomams, JR, Lefa, Maska et moi (plus L.I.O. qui était toujours aux États-Unis).

L'Écrasement de tête est encore aujourd'hui considéré par certains comme le plus pur de tous nos albums. Ce n'était pas notre premier gros projet, mais le plus carré, le premier que nous étions sûrs de voir arriver à la Fnac, même s'il s'agissait encore d'un street album. La différence entre un album et un street album, c'est que l'un a une ligne directrice, tandis que dans l'autre, même si tous les morceaux sont bien travaillés, il n'y a pas forcément de cohérence globale. *L'Écrasement de tête*, c'était de la performance. Nous voulions montrer que nous savions tout faire ! Nous l'avons conçu, en quelque sorte, comme notre bande démo. C'était une période où nous avions faim : nous avions tant de choses à dire. Comme le résumait Maska dans une interview à l'époque de la sortie : « Il y en a de toutes les couleurs. T'es n'importe qui, tu vas kiffer *L'Écrasement de tête* ! Il y a des sons rue, des sons golri, des sons sérieux, des sons sensés, des sons mélancoliques, des sons pour les darons de quarante pages... » L'album contient une kyrielle de classiques de la Sexion d'Assaut : *T'es bête ou*

quoi, À 30 %, La Routine, L'Œil de verre, Wati bon son... En moins d'une semaine, nous avons vendu mille six cents CD. C'était un vrai petit succès, dont tout le monde se réjouissait.

Pour la sortie du street album, Dawala a organisé un concert sauvage à Beaubourg. Il a tiré de son chapeau l'une de ces idées marketing de génie dont il a le secret : pour chaque CD acheté (il en avait apporté des caisses, au cas où), il offrait un t-shirt Wati B. Nous avons freestylé face à un public si nombreux au rendez-vous que la police a même tenté d'intervenir ! Le show a fini éparpillé en petits cercles, où chacun d'entre nous rappait avec des fans. À la fin de la journée, tous les cartons de Dawala, disques comme t-shirts, étaient vides. Nous étions comme des dingues, au paradis !

Dans la foulée, nous avons fait notre premier concert sur une vraie scène, en première partie d'Intouchable, le duo de la Mafia K'1 Fry dont Dawala s'occupait toujours. Le rêve devenait réalité ! Et puis, comme souvent, la réalité a un peu émoussé le rêve. Faire l'ouverture d'un concert de rap n'est pas toujours une partie de plaisir. Oui, c'est très joli, tu es rentré à mille six cents CD en première semaine, tu fais de la scène, mais n'oublie pas que tu n'es qu'un débutant, personne ne te connaît encore et ce n'est pas toi qu'on veut, pas toi qu'on attend... Dans les MJC, les fêtes de quartier, les banlieues, le public, qui voit défiler groupe après groupe, perd vite patience pour les prestations qu'il n'a pas choisies. Je me souviens d'un festival au Canal 93, à Bobigny, où étaient annoncées plusieurs grosses têtes d'affiche comme Alibi Montana et Sefyu. Notre première partie a viré au cauchemar. Nous avons été littéralement hués : « Caaaaaasssse-toi ! » Sur scène, micro en main, nous devions pourtant garder la tête haute et finir notre set. « Dégageeeeeez ! Oh ! C'est pas fini, là ? » Ils attendaient Sefyu.

Il fallait encaisser. Évidemment, ces rejets nous énervaient et nous attristaient, mais pas assez pour nous donner envie d'arrêter. Nous nous exhortions mutuellement à rester tranquilles, à patienter, à faire nos preuves. Heureusement (et c'était le but de la manœuvre), ces shows éprouvants étaient aussi l'occasion de séduire de nouveaux fans. Quoi de plus réconfortant que d'entendre : « Mon frère, la première partie, c'était du loooooourd ! »

Ce qui nous démoralisait vraiment, en revanche, c'étaient nos finances toujours en berne. Signer en maison de disques avait été, il est vrai, un bond en avant pour notre carrière, mais n'avait donné lieu à aucune rentrée d'argent régulière. Comment faire vivre nos familles ? Je n'étais pas le seul à m'être marié et à avoir un enfant. Un unique chèque, partagé en six, sept, huit, était-il censé nous durer toute la vie ? Nous n'étions évidemment pas payés pour les premières parties, qui servaient de promo. Paradoxalement, cette instabilité nous

décourageait presque plus qu'avant. Au pied de la montagne, on a conscience que la route va être longue. On s'arme de courage et de patience et on grimpe. Mais quand, après des jours et des jours d'ascension, le sommet, qui semblait si proche, se dérobe une nouvelle fois, on est à deux doigts de se jeter dans l'abîme !

Comme avant, nous tentions de nous en sortir comme nous le pouvions. Nous vendions des t-shirts jusque dans les cités. Dawala, qui avait bien conscience de nos difficultés, nous glissait parfois un petit billet de 50 balles par-ci, par-là. Un jour, nous avons eu une vraie réunion avec lui, à Danube, dans le XIX^e arrondissement. Nous étions près de tout abandonner : « Soit on arrête la musique et on part travailler pour de bon, soit il faut qu'on trouve une solution pour se stabiliser. » Il ne pouvait pas nous faire de fausses promesses, mais il y croyait toujours et nous a, une fois de plus, encouragés à tenir bon.

Peu à peu, nos premières parties se sont faites plus prestigieuses : le 13 mai, Orelsan au Bataclan, le 13 juin, Kennedy au Nouveau Casino, le 17 juin, Médine à la Cigale. Orelsan avait contacté Black Mesrimes par e-mail : il nous a avoué plus tard qu'il avait lancé l'hameçon en s'attendant à un refus de notre part. Refuser un tel honneur ? Plutôt mourir ! Nous, tout ce que nous voyions, c'étaient de grands noms du rap et des salles énormes, devant lesquelles nous étions passés mille fois, qui nous ouvraient enfin leurs portes en grand.

À l'époque, nos prestations se déroulaient dans un capharnaüm inimaginable. Nous déboulions tous à la fois sur scène. Certains restaient dans un coin à encombrer l'espace sans rapper pendant de longues minutes. Quand nous avons vu les vidéos, nous avons été effarés : « Les gars, c'est pourri ! Ça fait vraiment ghetto : il faut qu'on s'organise ! » Malgré ce côté brouillon, nous communiquions la même énergie que dans nos freestyles, et le public appréciait. Mais nous, nous apprenions qu'un show pro ne s'improvise pas, surtout avec un groupe aussi nombreux que la Sexion. Nous étions perfectionnistes. Pour nos concerts suivants, Lefa, qui aime les choses carrées, est devenu un as de la chorégraphie scénique. Tout doit être millimétré : pendant que l'un pose son couplet, tac, tel autre quitte la scène et un troisième fait son entrée, vêtu de tel t-shirt et de telle casquette, tac, un quatrième se lance dans un petit pas de break, etc.

Dawala a estimé que nous étions prêts pour notre premier concert solo. Il a réservé la Scène Bastille le 17 juillet 2009. La nouvelle idée géniale du Watiboss était de remplacer les billets d'entrée par un t-shirt « T'es bête ou quoi ? », orange vif. Ainsi, la salle entière vibrerait à nos couleurs. Nous avons battu le rappel sur tous les réseaux. Un concert en juillet, à nos yeux, représentait un défi inquiétant. Et si tout Paris était déjà parti en vacances ? C'était tout de même une salle de cinq cents places ! Mais la date s'est remplie plus vite que prévu. Nos

fans, sur MSN, nous bombardaient de messages : « Ouaaais, c'est nul, moi je veux venir, mais il n'y a plus de places ! » Au tout dernier moment, Dawala a négocié une deuxième date avec les responsables des lieux. Le second concert était encore plus rempli que le premier.

Le trac, tu y goûtes forcément à un moment. Tu te mets à cogiter : « Imagine que je me trompe... Si je perds mon texte en plein milieu, qu'est-ce que je vais faire ? », et ton cœur bat, bat, bat. Tu essayes de le cacher du mieux que tu peux en priant pour ne pas rester muet, paralysé, idiot ! Cette Scène Bastille n'était pas mon coup d'essai sur scène, loin de là. Eh bien pourtant, je dois avouer que ce soir-là, j'ai été frappé d'un vrai trac, pour la première fois.

Ce baptême du feu réussi a donné lieu à notre première petite tournée, laquelle nous a menés, avec Dry d'Intouchable, aux quatre coins de la France, pour une dizaine de dates. Je me souviens encore de l'arrivée dans la station de ski de Megève, tout début octobre. Je ne voyais que des familles en train de dévaler les pistes. Nous devions nous produire le soir même au Palais des Sports. J'ai regardé Dawala, dubitatif : « Mais tu comptes le sortir d'où, ton public ? » Il a rigolé. Le soir, la salle était remplie.

Ce Wati Tour premier du nom n'était pas centralisé par un tourneur. Un peu à l'arrache, nous allions partout où Dawala avait réussi à nous caler, partout où un programmeur de salle nous avait réclamés. Il y avait souvent plusieurs jours d'écart entre deux dates, sauf, pour pimenter les choses, entre celle de Marseille, le 30 octobre, et celle de Quimper, le lendemain ! À peine le premier show fini, sur le coup de 2 ou 3 heures du matin, notre van a quitté la Méditerranée pour une odyssée de mille deux cents kilomètres jusqu'à la Bretagne...

Alors que nous n'étions qu'un groupe de Parisiens, en promotion d'un petit street album, sans titre en radio, nous étions accueillis partout par des publics bouillonnants et des salles comblées. Et heureusement, car leur énergie nous requinquait mieux que toutes les drogues du monde ! Nous rigolions tellement sur la route que nous oubliions souvent de dormir. Après les concerts, nous n'aimions rien tant que descendre dans la salle, à la rencontre de nos fans.

Après cette tournée à guichets fermés, Dawala s'est mis à voir les choses en grand. L'étape suivante, nous a-t-il annoncé, serait l'Élysée-Montmartre, le 11 décembre. Nous n'en croyions pas nos oreilles. Monter sur cette scène mythique, en plein cœur de notre IX^e arrondissement, c'était un rêve de toujours, mais en étions-nous capables ? Nous étions loin de nos naïves certitudes de l'époque du « Petit Bercy ». Presque toute l'équipe doutait : « T'es sûr ? Impossible, on ne va jamais remplir ! Mille deux cents personnes ? » Dawala n'a

pas lâché. Il fallait donc être à la hauteur. Pendant un mois, nous avons répété et ciselé notre prestation.

Le jour J, une foule inimaginable noircit les abords de l'Élysée-Montmartre. Nombreux sont ceux qui sillonnent en vain les trottoirs en quête d'une place de dernière minute. Moi, depuis ma loge, en backstage, je ne me suis pas vraiment aperçu de l'ampleur du rassemblement. Au lever de rideau, Dry fait son show et fout le feu. Pour la partie Sexion d'Assaut, c'est moi qui ouvre le bal. À mon arrivée sur scène, la lumière balaye le public. Le choc ! Rien ne m'avait préparé à une telle multitude ! Les organisateurs nous ont confirmé plus tard qu'ils avaient rarement vu leur salle aussi blindée. Oubliant toutes les normes de sécurité, plus de quatre cents personnes étaient entrées en loucedé, en plus des mille deux cents prévues !

Une entrée réussie dans le show-business suscite l'envie. L'attitude des gens du milieu change du jour au lendemain : « Eux, c'est le futur, il y a de l'argent à faire ! » Les jeunes poulains, soudain vus comme des billets de banque sur pattes, ne se rendent compte de rien. Ils sortent de la rue, n'ont pas un sou en poche, ont toujours été négligés : comment pourraient-ils imaginer qu'ils sont sur le point de vendre un million de CD ? Il n'y a pas de garantie.

Dawala lui-même connaissait mal les rouages des grosses maisons. Nous atteignions ensemble un niveau inédit, que tout le monde découvrait sur le tas. Jusque-là, pour lui comme pour nous, discuter en direct avec des producteurs avait toujours relevé de la mission impossible. Pendant des années, le scénario avait été le même : on toquait, on insistait, on allait sur place et le rendez-vous sautait à la dernière minute. Ou alors, quand nous étions reçus, nos interlocuteurs s'envoyaient leur Quick devant nous : « Oui, oui, on va écouter votre CD », disaient-ils en le tartinant copieusement de mayonnaise... Bref, tout était à l'avenant. Les gens d'EMI étaient nos premiers contacts sérieux. Nous n'avions pas d'avocat, nous ne connaissions rien à rien, mais nous aurions signé n'importe quoi. Être payés à faire ce que nous aimions, de la musique ? Quels que soient la somme, l'engagement, le nombre de projets, nous aurions eu l'impression d'avoir fait une affaire de oufs. Dans ces moments-là, tu ne penses pas négociation ou peur de l'arnaque : « Je vais signer ! Je m'en fous ! Donnez-moi un stylo, que j'aille dire "on a signé chez EMI" ! »

Très vite, les contrats se sont multipliés. Nous étions les artistes de Dawala, c'est-à-dire que nous avions un contrat d'enregistrement exclusif avec Wati B. EMI était en charge des éditions pour *L'Écrasement de tête* et *L'École des points vitaux* : ils ne s'occupaient pas de la fabrication ou de la promotion du CD mais agissaient comme un

agent des œuvres. Leur mission était de les placer partout où ils le pouvaient, à l'étranger, à la télé, au cinéma, en compil, etc. Sur chaque nouvelle exploitation, ils touchaient un pourcentage. Because Music était coproducteur de *L'Écrasement de tête*. Ensuite, Wati B a signé un contrat de licence avec Sony, pour trois albums, à partir de *L'École des points vitaux*. C'est encore un autre pôle de l'industrie du disque. Cela signifiait que Wati B produisait le master et Sony prenait en charge la fabrication, la promotion et la distribution du CD. Sony touchait un pourcentage sur le bénéfice et reversait le reste à Wati B, qui à son tour nous rémunérait. Le cauchemar était toujours le même : il y avait un billet, il semblait gros, mais après avoir servi tout le monde, il fallait encore le diviser en sept...

Bien sûr, nous nous sommes rendu compte plus tard que tous ces deals n'étaient pas aussi parfaits que nous l'avions rêvé. La donne change quand les affaires marchent. Dawala, qui est pourtant quelqu'un de généreux et gentil, amateur de simplicité, de tranquillité, a fini par devenir très méfiant. Aujourd'hui, il n'est pas facile de gagner sa confiance. Si nous avions été mieux renseignés dès le départ, nous aurions sans doute signé de meilleurs contrats. Mais cet apprentissage fait partie de l'histoire du succès de la Sexion. Au bout du compte, est-ce une arnaque ? Ne soyons pas ingrats. Si les majors n'avaient pas été dans la boucle, nous n'aurions jamais vendu autant d'albums. Pour arriver à destination, soit tu prends l'autoroute, soit tu prends les petites départementales. Et l'autoroute est payante.

Début 2010, en parallèle de l'enregistrement de l'album suivant, le Wati Tour de *L'Écrasement de tête* s'est prolongé jusqu'en Belgique et en Suisse. Là aussi, les publics étaient souvent si enthousiastes que nous ne nous entendions pas chanter ! Après plusieurs mois de boue de neige, notre street album parti de mille six cents CD en première semaine a fini disque d'or, c'est-à-dire plus de cinquante mille exemplaires. Eh bien, à mes yeux, ce succès arraché de haute lutte en fait notre plus gros, notre plus précieux, notre vrai disque d'or.

Quand la Sexion a commencé à décoller sérieusement, notre ami Jiba Jiba s'est détaché du poste de manager. Axel, l'ancien stagiaire de chez Because, a alors intégré le Wati B pour prendre sa relève. Au fil du temps, lui aussi est devenu un vrai ami. Avec Axel, il y a tout de suite eu une synergie incroyable. Toujours à l'écoute, c'est quelqu'un qui anticipe et pense à tout. Il est devenu une pièce maîtresse de notre vie et de notre carrière. D'ailleurs, il a continué d'être mon manager quand j'ai lancé ma carrière solo, et celui de Maska et de Black M pour la leur. Aujourd'hui, il me connaît tellement bien qu'il est souvent capable de prédire ce que je vais dire en entrant dans une

pièce. Je ne sais même pas si j'aurais fait *Mon cœur avait raison* s'il n'était pas là. Je n'ai envie de travailler avec personne d'autre, et je le lui ai dit.

Axel est jeune, plus jeune que moi, mais les soucis lui ont donné des cheveux blancs. Le show-business n'est pas tendre, et pour quelqu'un d'aussi dévoué et gentil que lui, qui veut le bien de tout le monde, les inévitables tensions ont été difficiles à encaisser. Alors que c'est une référence dans son domaine, il a parfois voulu tout quitter.

Dès novembre 2009, nous étions entrés en studio pour préparer notre premier album officiel. Notre professionnalisme allait grandissant. Contrairement à l'époque où nos invasions en masse rendaient chèvre le pauvre ingé son du quartier, nous avons perfectionné l'organisation. Personne au studio en spectateur : seuls seraient présents à l'enregistrement ceux qui avaient une raison d'être là. En plus de l'écriture des textes, nous avons rodé les rôles de chacun selon ses affinités – c'est l'avantage d'une grande équipe. La création musicale est tombée naturellement dans mon escarcelle ; Adama et Lefa, perfectionnistes, pouvaient passer des heures enfermés avec les techniciens du mixage ; Maska, Black M et Lefa étaient très à cheval sur la composition de l'album et débattaient à l'infini de l'ordre idéal de la tracklist. Il était loin, le temps des micro-chaussettes chez Macka d'aM !

Comment se créent nos sons ? Fait plutôt rare dans le rap, ils naissent le plus souvent d'une mélodie. Que ce soit pour les textes ou la musique, l'inspiration est quelque chose qui nous tombe dessus. Selon mon expérience, se dire, à froid : « Allez, je vais essayer d'inventer un air, tac », donne des résultats moins puissants que lorsque le jaillissement est spontané.

Le premier élément, c'est en général la musique d'instru, la ligne mélodique qui composera l'arrière-plan du morceau. J'imagine un violon, une guitare, un synthé dans ma tête. Ensuite, je pose une mélodie vocale dessus. Plus rarement, il arrive que la mélodie vocale naisse d'abord et que l'instru s'y adapte. Quand un air me vient, je le chante sur le dictaphone du téléphone. Ces fredonnements bruts, c'est ce que le jargon appelle le « yaourt » ou le « chewing-gum ». Je donne un titre à chaque yaourt, sans quoi je m'y perdrais rapidement. De cette accumulation un peu informe, on tire un album, en vérité ! D'ailleurs, j'ai égaré pas mal de téléphones pleins de ces mélodies inédites... Tous nos albums ont commencé leur vie ainsi : une suite de yaourts, sans paroles, sans direction, sans réelle structure.

Pour matérialiser tout cela, j'appelle notre compositeur et beatmaker attitré. Ce fut longtemps le rôle de notre pote Wisla. Plus tard, il a voulu prendre un peu l'air et nous a présenté Renaud, avec qui je compose aujourd'hui la plupart de mes sons. Wisla et Renaud sont ingénieurs du son. Guitaristes, pianistes, ils jouent un peu de tout avec leurs machines. J'ai moi-même interprété ça et là de petits passages assez simples au piano, en cherchant les notes sur le clavier, en autodidacte. J'aurais bien aimé apprendre un instrument, le piano

ou la guitare, mais je n'ai jamais vraiment eu l'occasion.

Puis vient la phase de rédaction des textes. Nous ne travaillons pas tous selon la même méthode. Certains écrivent sans avoir de rythme en tête. Ensuite, ils rappent une ou deux lignes et cherchent, en fonction de ces lignes, à caler leur flow sur l'instru. Moi, c'est l'inverse. J'écris en fonction du flow. Quand j'entends le yaourt, je visualise déjà une structure : par exemple, je sais qu'il me faudra six syllabes, puis quatre, puis de nouveau six, avec la tonique là, là et là. Mon travail, comme pour la poésie classique, va consister à chercher les mots qui correspondent à ces syllabes.

Avec la Sexion, nous organisons souvent des séances d'écriture commune. Nous choisissons un thème qui nous tient à cœur et qui nous paraît correspondre à la tonalité musicale du morceau. Chacun rédige son couplet dans son coin, puis nous lançons l'instru et nous rapons ces textes à peine sortis de l'œuf pour avoir l'avis du groupe : « Là, tu es sûr que ça fonctionne ? Moi, je dirais plutôt ça comme ci ou comme ça. »

Après l'enregistrement au studio, qui ressemble, avec du bien meilleur matériel, à ceux que nous avons connus au quartier, vient le mix. C'est une partie essentielle, mais je n'y ai jamais rien compris. Les sessions sont longues, techniques. Ce n'est pas du tout mon truc. Je préfère venir après, quand les morceaux sont prêts. Comme je le disais, Adama, au contraire, adore assister au mix, souvent accompagné de Lefa. Il est toujours là pour vérifier que le résultat ressemble à ce que nous avons en tête.

Enfin, une fois que tous les morceaux sont dans la boîte, décider de leur ordre dans l'album nécessite une réunion exprès. En général, Maska est le plus catégorique sur l'enchaînement des titres. Dans ces moments-là, il apporte énormément d'idées, très argumentées. Lefa et Black M ne sont pas en reste. Moi, je dois avouer que la question me préoccupe un peu moins.

L'artiste Charly Bell, qui venait de rejoindre le Wati B, devait faire un duo avec moi sur notre album à venir. Dans cette optique, j'étais en train de travailler *Qui t'a dit* avec mon comparse Wisla. Je pose dessus, j'écris un peu de texte. En parallèle, sans idée préconçue, nous nous lançons sur une tout autre mélodie, très dépouillée, à laquelle nous ajoutons un simple beat. Le résultat nous prend au dépourvu : « C'est vide, c'est bizarre ! » Nous sommes sceptiques. Je prends néanmoins un micro et me mets à improviser directement :

« J'ai préféré partir et m'isoler... »

Dans la même veine, un refrain voit le jour. Dans ma tête, il était évident que ce ne seraient pas les lyrics définitifs du morceau. Jamais de la vie, c'était trop léger ! Malgré nos hésitations, nous conservons ce premier enregistrement. J'appelle Charly Bell, qui était dans la pièce d'à côté, pour lui faire écouter les deux sons : « Tiens, essaye de me dire celui que tu préfères. Tu veux poser sur lequel des deux ? » Sans hésiter, elle choisit *Qui t'a dit* :

« *Qui a dit que les blondes étaient toutes des connes, toutes des connes, toutes des connes ?* »

Le second ne lui plaît pas du tout.

Malgré ce rejet catégorique, Wisla et moi avons continué à bloquer dessus : « C'est bizarre, j'ai vraiment l'impression qu'il y a quelque chose à tirer de ce son. » De mon côté, j'avais envie de le pousser dans un délire très mixtape, très rap, en ajoutant carrément des bruits de fusil. C'était le moment de sortir le joker, l'appel à un ami. J'ai demandé son avis à Black M, en lui faisant écouter notre mouton à cinq pattes tel quel, par téléphone. Il a déboulé immédiatement : « Des doutes ? Mais quels doutes ? T'es malade ! C'est de la dynamite, c'est de la folie ! » Dawala, Adama, tous étaient unanimes : « On ne peut pas passer à côté. » C'est là que Black M a eu l'idée du siècle : « En fait, ce qui serait bien, c'est qu'on pose tous dessus, mais en gardant ta mélodie à toi, la même exactement, et toi, tu fais aussi le refrain. Ça va tuer. Fais-moi confiance, ça va tuer ! Ce sera un ovni, ce morceau ! » Ainsi est né *Désolé*, sauvé de la poubelle grâce à Black M. Sans lui, cette petite impro étrange aurait fini dans les limbes d'une future mixtape – autant dire nulle part. Chez Sony, tout le monde fut d'accord pour en faire notre single bélier.

Après tout ce travail, le 29 mars 2010, *L'École des points vitaux* était dans les bacs.

L'École des points vitaux était un titre dont nous avions longtemps rêvé pour notre premier album. Mon amour des mangas est né avec le « Club Dorothée », avant d'approfondir vers des œuvres plus pointues. Même mes dessins s'inspiraient de cet univers, et je rêvais d'aller à Tokyo. À part *Dragonball Z* que tout le monde connaît, on ne peut pourtant pas dire que ce soit le cœur de la culture de la rue. À l'origine, j'étais le seul de la Sexion à me passionner pour la culture asiatique, mais à la longue, je la leur ai fait partager. Dans le « Club Dorothée », justement, il y avait un manga si violent que des associations de parents l'avaient fait censurer : *Ken le Survivant*. Le héros, Kenshirô, fait – littéralement – implorer ses opposants en combat singulier. Il n'utilise pas la force brute mais une sorte d'acupuncture martiale à coups de poing. « Tu es déjà mort, mais tu

ne le sais pas encore », annonce-t-il quelques minutes avant de terrasser l'adversaire en touchant un par un, avec une précision chirurgicale, ses « points vitaux ». La symbolique de notre *École des points vitaux*, comme pour *L'Écrasement de tête*, était limpide : selon l'expression consacrée, nous allions « frapper là où ça fait mal », assassiner nos concurrents tant par la puissance de nos textes que par notre virtuosité technique.

Pour autant, nous ne nous étions pas limités à des prouesses techniques comme dans *L'Écrasement de tête*. Nous avons approfondi les thèmes comme jamais auparavant. Nous avons des messages à transmettre qui allaient au-delà de l'esprit de compétition habituel : les dangers de la drogue (*La drogue te donne des ailes*), le gâchis d'une soirée qui dérape (*Changement d'ambiance*), le rapport aux biens matériels (*Rien n't'appartient*), notre dégoût du politiquement correct (*Ils appellent ça*), la galère pour s'en sortir quand on vient d'un milieu défavorisé (*Itinéraire d'un chômeur* ou *J'ai pas les loves*), les pères qui abandonnent leur famille et les enfants qui oublient les leurs en maison de retraite (*Tel père tel fils*), etc. *Casquette à l'envers*, notre premier single, a profité *a posteriori* d'une petite phrase de Nadine Morano : « Je ne fais pas le procès du jeune musulman. Sa situation, moi, je la respecte. Ce que je veux, c'est qu'il se sente français lorsqu'il est français. Ce que je veux, c'est qu'il aime la France lorsqu'il vit dans ce pays, c'est qu'il trouve un travail, c'est qu'il ne parle pas le verlan, c'est qu'il ne mette pas sa casquette à l'envers ! » Eh bien nous, si, et nous en étions fiers.

« Planète Rap » est l'émission mythique de Skyrock. Pendant cinq jours d'affilée, de 20 heures à 21 heures, un même artiste passe à l'antenne, en direct. Sous la houlette de Fred, l'animateur historique, l'invité a carte blanche pour faire découvrir son univers : interviews, coulisses, freestyles, morceaux en live, etc. Pour la promo d'un album, il n'y a pas mieux, mais c'est un format qui demande une implication colossale. Forcément, on ne peut pas se permettre d'arriver les mains dans les poches pour une semaine de direct !

Notre premier « Planète Rap » a eu lieu quelques jours avant la sortie de *L'École des points vitaux*. Je vous laisse imaginer notre émotion ! Je pense, sans mentir, que ça a été l'un des plus gros « Planète Rap » de l'histoire. Nous avons tout donné ! Nous étions tellement déterminés à prouver notre valeur que nous avons fait un freestyle pendant au moins deux jours d'affilée. Sans parler, sans interview, ça chantait ! Nous nous arrêtons pour la publicité. C'était énorme. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'album a fait un gros buzz. Sexion d'Assaut, c'était l'ovni.

L'album a décollé immédiatement. En une semaine, nous étions à vingt mille ventes. Le 2 avril, le single *Désolé* nous a propulsés vers le disque d'or. Nos sons tournaient même dans les cours de récré des beaux quartiers ! Les parodies se sont multipliées, y compris aux « Guignols de l'info ». Nous n'en revenions pas.

Nous avons découvert ce que signifie : « On ne prête qu'aux riches. » Alors que nous avions lorgné des vitrines inaccessibles toute notre jeunesse, les propositions de partenariat se sont mises à pleuvoir au moment où nous aurions enfin pu y entrer sans aide. Les marques de streetwear peu connues, qui voulaient monter, ont été les premières à s'intéresser à nous, mais comme nous représentions déjà Wati B, nous en avons refusé la plupart. Notre premier deal, ce fut Adidas. Avoir le droit de faire notre marché gratos à la boutique des Champs-Élysées ? Nous étions comme des gosses ! Pour les tournées, les boissons Tropicote nous ont fourni des caisses entières de jus.

La tournée, malgré l'éloignement et même si c'est épuisant au bout d'un moment, c'est sans conteste ce que je préfère dans la vie d'artiste. C'est là que l'ambiance est la plus dingue ! Pour *L'École des points vitaux*, nous avons fait connaissance avec la vraie tournée, la machine de guerre organisée par un tourneur (Yuma Productions, en l'occurrence). Leur travail commence très en amont. Même si nous n'étions pas encore à ce niveau de salles, un Zénith, par exemple, se bloque au moins sept mois à l'avance. De notre côté, la mission débute dès que les dates sont connues. La billetterie est lancée, et nous, pour que le public sache où nous voir, nous devons faire un maximum de boucan, à la radio, sur les réseaux sociaux, en interview, partout où on peut en parler, tout le temps.

Le jour J, les cars, habillés Sexion d'Assaut, avec nos visages sur trois mètres de haut, nous attendent porte de Pantin (« P2P » pour les intimes). Il y a celui des artistes et celui de la technique. Quand les portes se referment, nous savons que nous sommes partis pour au moins dix jours avant la première escale parisienne. Là, à peine le temps d'embrasser la famille, de souffler un ou deux jours, et rebelote, de nouveau dix jours, quinze jours sur les routes.

Rien ne vaut l'atmosphère du car de tournée. Les différents espaces permettent à chacun d'être plus ou moins studieux, de s'isoler ou de déconner en groupe, selon l'humeur du moment. Tandis que certains bossent sur des instrus pour de futurs morceaux, d'autres regardent des films sur la télé géante, jouent à la console ou vont se chercher un petit Coca. À l'étage du dessus, il y a une autre télé, une autre ambiance.

Sur scène, nous avons appris à improviser pour masquer nos erreurs. Oublier des paroles, se perdre dans un couplet, ça nous est tous arrivé une fois ou l'autre. Pour moi, le pire ennemi, ce n'est pas le trac ou la fatigue, mais quand je me mets à penser à autre chose en même temps que je chante. Dans ces cas-là, c'est redoutable : passé sans m'en rendre compte en mode pilote automatique, je suis capable de me perdre au beau milieu de *Désolé* !

Parfois, c'est le DJ qui se plante et n'envoie pas la bonne instru. Ou alors ça coupe en plein milieu. Ou il y a une boucle bizarre. Bref, elle est longue et créative, la liste des problèmes capables de nous mettre en galère sous le feu des projecteurs... Par définition, il y a toujours une grosse part d'imprévisible dans le live. Comme Madonna il y a peu de temps, j'ai déjà failli me casser la figure en plein concert. À force, nous nous sommes habitués. Nous savons rattraper.

Mon pire souvenir de galère a eu lieu durant notre premier Zénith, à Paris, en clôture de la tournée de *L'École des points vitaux*. En plein cœur de notre lynchage médiatique (j'y reviendrai), la pression était à son comble, tout comme notre trac. Black M fait son entrée sur *Casquette à l'envers*, ça crie, le Zénith tremble, et là, sans prévenir, la nuit s'abat sur scène : coupure de courant. Coupure de courant en début de show ! Les projecteurs sont aveugles, les micros sont muets, et nous, nous paniquons franchement. Que se passe-t-il ? Le backstage est en ébullition, pendant que la technique court dans tous les sens pour comprendre l'origine de la panne. J'ai l'impression que je vais m'évanouir. Une balle dans la tête ! « Mais qu'est-ce que c'est que ce cauchemar ? Il a fallu que ça tombe sur nous ! » Après un ou deux ratés, l'électricité finit par être rétablie. Pourtant, quand j'en parle aujourd'hui à des gens qui étaient dans la salle, personne ne s'en souvient. Comme quoi... Le concert était tellement dingue que la coupure de courant a disparu des mémoires.

Double disque de platine en quelques semaines, *L'École des points vitaux*, tout comme nous, poursuivait son ascension vers le firmament. Nous étions devenus LE groupe de rap du moment. Même les States s'intéressaient à nous ! *Changement d'ambiance* fut ainsi choisi pour la B. O. française du blockbuster hollywoodien *L'Agence tous risques*. Puis, consécration suprême, on nous a appelés pour la première partie de Jay-Z à Bercy, le 6 juin. Un lever de rideau pour le roi du rap mondial, et à Bercy pour ne rien gâcher ? Enfin, nous tenions notre revanche sur le « Petit Bercy » !

C'est ce que nous croyions... La vérité, c'est que le chemin était encore semé d'embûches. Le jour J, nous faisons donc notre entrée triomphale par la porte des artistes du Palais Omnisports –

bienheureusement dépourvu de skatepark cette fois – pour nous heurter à un nouveau problème. Bercy, décidément, ne nous aime pas ! Les techniciens de Jay-Z refusent catégoriquement de nous laisser répéter. Nous usons de toute notre force de persuasion pour expliquer aux Américains que c'est notre première salle de cette ampleur, que nous ne pouvons pas improviser une telle acoustique, que notre public attend un concert de qualité... Rien n'y fait. Hors de question de toucher aux réglages du maître, nous répond-on, et tant pis pour nos balances. Nous sommes priés de retourner dans notre loge. Et avec le sourire.

Nous sommes catastrophés. Que faire ? Est-ce une malédiction ? Après un conciliabule amer et désabusé, nous prenons la lourde décision d'annuler plutôt que de risquer de nous ridiculiser et de décevoir vingt mille personnes par un show pourri. Nous prévenons nos fans par Internet. Nous qui rêvions d'enflammer le Palais Omnisports, nous renonçons, la mort dans l'âme, à la fois à Jay-Z et à Bercy. Dès le lendemain, le Web s'est affolé. On nous a beaucoup reproché d'avoir pris la grosse tête. Alors que nous, nous étions en deçà du trente-sixième dessous.

Heureusement, quelques semaines après, il y avait la première partie du légendaire duo NTM, au Parc des Princes. La rencontre s'était faite par les managers. Nous ne nous connaissions pas directement, mais nous étions la coqueluche du moment, eux, on ne les présentait même plus : ça collait bien. Tout ne s'est pas déroulé sans anicroche, cependant. Avant nous, ils avaient programmé des petits à eux, du 9-3, qui ont gratté beaucoup de temps sur la première partie. Plus ils s'éternisaient sur scène, plus notre prestation diminuait. À la fin de notre set, alors qu'il nous restait deux morceaux, dont *Désolé*, le clou du show, la technique nous a fait signe de nous arrêter : « On n'a plus de temps, il faut couper ! » Nous avons dû sacrifier un son. Dawala était fou de rage. Tout le backstage a fini en embrouille, ce que JoeyStarr a moyennement apprécié. Pour lui, nous avons manqué de respect à son équipe. Depuis ce jour-là, JoeyStarr ne nous a plus lâchés, et s'est mis à nous insulter un peu partout. Là aussi, pourtant, le concert était si réussi que personne ne s'est rendu compte des frictions à l'arrière-plan.

La rencontre avec Stromae a elle aussi pâti de quelques rigidités. À l'époque, son tube *Alors on danse* cartonnait depuis l'automne, tandis que nous voguions sur le succès de *L'École des points vitaux*. J'aimais ce qu'il faisait, et réciproquement. Nous avons donc décidé de produire un morceau ensemble. Nous l'avons même enregistré, et pourtant, il n'a jamais vu le jour.

Il faut dire qu'il y avait déjà un historique entre la Sexion et lui. Des mois auparavant, nous avions eu un petit accrochage. À l'époque, nous

enregistrions *L'Écrasement de tête*. Lui rappait encore et composait des instrus. Nous avions repéré l'une d'elles que nous voulions utiliser dans notre album. Nous étions emballés ! Avec sa maison de disques, il nous a appelés : « OK, vous pouvez utiliser le son, mais on vous le facture à tant. » La somme demandée n'était pas faramineuse, mais à l'époque c'était cher pour nous. Le membre de la Sexion d'Assaut qui leur avait répondu s'est énervé : « Non mais pour qui il se prend ? ! » La conversation a fini en pugilat téléphonique. Je ne sais plus s'il y a eu insultes ou raccrochage au nez, mais en tout cas, on peut dire que ça s'est mal terminé. Nous n'avons pas utilisé l'instru.

Et donc, quand, en 2010, Stromae m'a demandé pour un featurig, j'étais très enthousiaste, mais Dawala, qui leur avait gardé un chien de sa chienne, ne l'entendait pas de cette oreille : « Rappelle-toi, rappelle-toi... Rappelle-toi l'instru ! » Je suis quand même allé enregistrer le morceau. C'est là que Dawala a sorti son joker : « OK pour le featurig, mais ce sera 50 000 euros. » Un prix délirant ! À cette époque-là, Stromae ne pouvait pas se le permettre. Son manager est venu me voir : « Dawala est dur avec nous... » J'ai essayé de fléchir le Watiboss : nous avions déjà posé le son, nous kiffions... Rien à faire. Ce morceau, collector, n'est jamais sorti.

Mais Stromae et moi sommes restés amis depuis ce jour. Quel personnage ! Le buzz qu'il a créé pour *Formidable*, faussement bourré dans les rues de Bruxelles, c'était un coup de génie absolu. Nous avons enfin pu collaborer sur son album *Racine carrée*.

Tous les acteurs, tous les chanteurs le disent : la promo, c'est le revers de la médaille du succès. Un entretien, un plateau, une séance photo, étaient pour nous, en soi, des challenges excitants. Le problème naît de la répétition. Enchaîner les interviews pendant des heures et des heures, rabâcher cent fois les mêmes réponses aux mêmes questions (« Comment s'est formé Sexion d'Assaut ? », « Vous écrivez vos propres textes ? », etc.), cela devient usant, à la longue. À la fin de ce genre de marathon, nous terminions totalement en roue libre, déconcentrés et surexcités par la fatigue. C'est d'ailleurs dans un tel contexte que s'est déroulée l'interview qui a failli nous coûter notre carrière. La polémique a pris racine à partir d'un entretien pour le magazine *International Hip-Hop* dans les locaux de Sony, en mars 2010, au moment de la sortie de *L'École des points vitaux*.

Quand le numéro du magazine est paru, avant l'été, tout le monde chez Sony a avalé sa cravate. On nous a convoqués immédiatement pour tirer les choses au clair. Durant cette réunion de crise avant la crise, nous avons expliqué que pour nous, il y avait malentendu. Nous ne prônions en aucun cas les violences contre les homosexuels, comme l'interview en donnait l'impression. Après nous avoir entendus (et un peu engueulés), notre maison de disques a cru à notre bonne foi et a conclu que la seule stratégie possible était de prier pour que l'interview maudite passe inaperçue. Les mois se sont écoulés. Nous reprenions espoir. La Sexion, en pleine ascension, semblait une fusée sur le point de quitter l'orbite de la Terre. Mais c'était trop beau pour durer. En septembre, l'article, soudain relayé par quelqu'un, est sorti au grand jour.

Explosion en plein vol.

L'effondrement fut brutal. Nous avions eu l'impression de monter, monter, monter, nous allions atteindre le soleil, et d'un coup, plus de bruit de moteur, réacteurs au point mort, silence dans la cabine, rien, tout s'arrête. Après quelques instants en suspens, le ventre noué, la chute libre, en attendant le crash – une chute au ralenti, étalée sur des mois et des mois et des mois...

La maison de disques avait prévu un plan pour cette éventualité, mais la réaction en chaîne a dépassé nos craintes les plus folles. NRJ, avec qui nous avions un partenariat, nous a éjectés de son antenne sans autre forme de procès : « On ne veut même pas en entendre parler ! C'est intolérable. On déprogramme Sexion d'Assaut. Fini pour toujours ! » Les MTV Music Awards ont supprimé notre candidature au prix du « Meilleur artiste français 2010 ». Les salles municipales où devait se dérouler notre tournée triomphale annulaient les concerts les

unes après les autres. Les dates maintenues par des salles privées étaient prises d'assaut par des manifestants qui nous insultaient. Tous les médias se sont lancés à nos trousses. Il y avait ceux qui étaient authentiquement choqués par la violence que l'on nous prêtait, mais aussi quelques jalousies revanchardes, ravies de nous voir nous prendre les pieds dans le tapis à l'aube de notre gloire. Dans nos familles, c'était la consternation. Tous étaient persuadés que nous avions signé notre arrêt de mort.

Heureusement, comme notre maison de disques, certains ont voulu notre version des faits avant de nous condamner. Laurent Bouneau, le directeur historique de la programmation de Skyrock, le papa du rap, le King, qui à lui seul a fait des carrières, ne connaissait pas Sexion d'Assaut depuis très longtemps – *Casquette à l'envers* était le premier son à avoir vraiment intégré la playlist officielle de la radio. Quand il a eu l'interview entre les mains, il a été horrifié, mais sa première réaction a été de venir nous trouver pour en savoir davantage. À la lumière de nos explications, il a conclu : « Bon, les gars, vous avez merdé. Maintenant il va falloir faire ce qu'il y a à faire, présenter des excuses. » Et face au reste du monde, il nous a défendus : « Tout le monde a droit à l'erreur. Je ne déprogrammerai pas Sexion d'Assaut. Je continuerai à les jouer parce que je diffuse de la musique. » Ce que lui et Pierre Bellanger, le président, ont fait dans cette tourmente, c'était énorme. Je n'oublierai jamais Skyrock.

Face au lynchage tous azimuts, Sony a engagé des spécialistes de la gestion de crise, des gens qui ne débarquent que dans ce genre de situations pour essayer de sauver les meubles : « Alors voilà, vous allez dire strictement ci, répondre ça. Et surtout, surtout, ne dites pas ci, ne faites pas ça. » Ils te briefent au mot près, et toi, tu te tais et tu obéis. Nous sommes entrés dans une phase d'explications, d'excuses, de justifications sans fin. C'était cauchemardesque. Nous avions beau nous défendre de toute intention haineuse, nous n'arrivions tout simplement pas à nous faire entendre. Nous avons carrément envisagé de diffuser les bandes d'enregistrement de l'interview sur Youtube, pour que les gens se fassent leur propre opinion en entendant la conversation comme elle s'était réellement déroulée, peut-être maladroite dans ses formulations mais en aucun cas un appel aux agressions, mais les spécialistes de la communication s'y sont opposés.

Chaque média ou presque y allait de son jet de pierre, y compris ceux qui nous avaient adulés quelques semaines plus tôt. Tout se passait comme si notre nom même avait été oublié : nous n'étions plus désignés autrement que comme « les chanteurs homophobes », des monstres qui auraient appelé au massacre général. Où que nous

allions, c'était le même anathème. Nous avons eu l'impression, parfois, d'entendre une voix unique, un jappement jailli à l'unisson de dizaines de gorges.

Chat échaudé craint l'eau froide. L'expérience nous a endurcis. Nous sommes devenus plus prudents, plus distants. Aujourd'hui encore, en interview, j'ai du mal à accorder ma confiance. Alors que je suis censé me livrer, il m'est plus facile de m'abriter derrière un rôle, le rôle de Maître Gims. C'est aussi pour cela que j'ai voulu publier ce livre en forme de confession, mais selon mes règles du jeu.

Au cœur de la tempête, des gens très proches, avec qui nous avons parfois des projets en cours, se sont volatilisés dans la nature. Du jour au lendemain, messagerie ! Je ne leur en veux pas. Nous avons la scoumoune, ils ont eu peur pour leur peau – pas forcément à tort. « S'associer avec ce groupe-là ? Tu as perdu la raison ? » Notre morceau *Rien n't'appartient* semblait plus que prémonitoire... Au fond, tant mieux qu'une telle épreuve nous ait frappés à cette étape-là de notre carrière. Alors que nous étions en passe de nous sentir invulnérables, le show-business nous a montré son vrai visage : un instant au pinacle, le suivant au pilori. Professionnellement, à part Skyrock qui continuait à nous jouer et Sony qui nous soutenait, toutes les portes s'étaient fermées.

Mais si nous nous en sommes tirés, c'est surtout grâce à la confiance de notre public. Par bien des aspects, il est le meilleur dont on puisse rêver. Nos fans, eux, sont restés à nos côtés du début à la fin. Bien sûr, certains ont été ébranlés et ont cherché à comprendre. Mais ils nous connaissent et nous comprennent. Ils savent que dans nos vidéos, nous faisons les cons, nous disons parfois n'importe quoi, mais que nous ne sommes pas des méchants. Quand nous avons publié notre communiqué, ils ont vu qu'il n'y avait aucune haine dans nos paroles ou quoi que ce soit. À la fin, eux non plus n'en pouvaient plus de voir tous les médias se faire du buzz en nous faisant passer pour les nazis de service.

Voyant que le message passait mieux en face à face, Dawala et Lefa se sont lancés dans un tour de France à la rencontre des associations de militants, que nous avons baptisé « opération de la Table ronde ». Partout où un concert avait été annulé, Lefa se rendait sur place pour s'expliquer avec les militants et clarifier le fait qu'à aucun moment nous n'avions encouragé les agressions contre les homosexuels.

Psychologiquement, ce fut une des périodes les plus éprouvantes de notre vie, mais nous l'avons traversée en restant soudés. Lefa, qui encaissait chaque coup en pleine figure, a réussi à tenir sans antidépresseurs. Notre maison de disques aussi traversait des eaux

houleuses. Les réunions étaient parfois violentes. Certains sont tombés malades. Le responsable de la tournée, qui la voyait, impuissant, s'effondrer comme un château de cartes, devenait fou. Que pouvait-il faire face à cette alerte rouge générale ? Quand une date est déprogrammée, les spectateurs sont remboursés, mais pas les investissements du producteur. Les salles ne nous versent rien à l'avance. Annulé, c'est annulé.

En nous donnant cette seconde chance, Sony risquait gros. Je pense notamment à un artiste star que cette affaire a failli leur coûter. Mécontent que sa maison de disques ne nous ait pas désavoués immédiatement, Nicola Sirkis, le leader du groupe Indochine, a publié sur Twitter un doigt d'honneur rageur devant notre disque de platine, accompagné du message : « La Fouine + Sexion d'Assaut = bye bye Sony ». En fin de compte, il est resté chez Sony, mais a réussi à changer de label pour ne plus le partager avec Sexion d'Assaut, ce « groupe d'homophobes ».

Au bout d'un moment, constatant que nos explications publiques ne suffisaient pas à desserrer l'étau, nous avons changé de stratégie. Tandis que Lefa et Dawala continuaient le tour de France des tables rondes, nous nous sommes concentrés sur ce que nous savions le mieux faire : « Bon. Puisque ça ne sert à rien de parler, on va faire de la musique, c'est tout. Nous répondrons par la musique. »

Malgré l'incroyable marque de confiance que Sony nous avait démontrée, y compris face aux critiques internes, nous savions que nous ne disposions pas de cartouches illimitées. Il ne fallait pas nous tromper. Nous avons donc décidé de retarder notre second album et d'opérer un retour aux sources en choisissant le format de la mixtape. Ce seraient *Les Chroniques du 75*, vol. 2. En plus des morceaux inédits du groupe, chacun de nous y a eu carte blanche pour un solo : *Traqué* (Maska), *Ra-Fall* (Lefa), *A.D.* (Adama), *Black Shady part. 2* (Black Mesrimes), *Flow d'killer* (JR), *Mamadou* (Doomams), *HLM Life* (L.I.O.), *Noir* pour moi. *Noir*, comme son titre l'indique, était un morceau très sombre, presque un slam, enchaînant punchline sur punchline. Ce projet assez street était assorti d'un DVD, contenant exceptionnellement un clip pour chacun des morceaux et un documentaire sur notre histoire, notre univers, nos personnalités. Nous y revenions bien évidemment sur la polémique.

Les Chroniques sont entrées en radio sur Skyrock en avril 2011. La première semaine, par rapport à notre succès passé, fut décevante. Là, nous avons vraiment commencé à nous inquiéter : « Ça y est, c'est cuit... » N'ayant pas vraiment de salle en France, nous avons fait une tournée en Allemagne, assez difficile. Là-bas aussi, on nous parlait

encore et toujours de la fameuse interview. Nous savions que si le projet ne décollait pas, Sony, cette fois, nous rendrait notre contrat. Plusieurs pensaient déjà à tout abandonner et à investir leur argent dans un appartement, en mode : « Puisque c'est fini, qu'est-ce qu'on fait ? » Mais nous nous sommes accrochés. En parallèle, nous préparions *L'Apogée*.

Heureusement, *Les Chroniques* ont fini par cartonner, grâce à des titres comme *Paris va bien*, *Qui t'a dit*, *À bout de souffle*. Elles n'ont pas atteint le triple disque de platine de *L'École des points vitaux*, mais le disque d'or qui a les couronnées a prouvé à Sony qu'ils avaient eu raison de nous faire confiance.

En octobre 2011, plus d'un an après le début de la polémique, la Fédération LGBT a publié un message d'amnistie, qui enterrait définitivement la hache de guerre. Ils appelaient leurs militants à cesser toute manifestation contre nous. C'était la délivrance.

La Sexion pouvait enfin renaître de ses cendres.

Dès lors, Dawala, repris par sa folie des grandeurs, est venu nous annoncer, avant même de connaître le sort de *L'Apogée*, non pas un, mais deux Bercy, à quelques mois d'intervalle. Bercy, synonyme pour nous de honte et d'échec ? L'annulation de Jay-Z, ajoutée au souvenir du lointain « Petit Bercy », nous mortifiait encore. Il a une fois de plus fallu toute la force de persuasion du Watiboss pour nous convaincre du bien-fondé d'une telle entreprise. La suite des événements a amplement prouvé à quel point il avait été visionnaire !

Le choix des singles est stratégique pour le succès d'un album. *L'Apogée* était annoncée pour mars 2012. En décembre, nous avons décidé de mettre en avant une pépite de pure virtuosité. Dans *Mets pas celle-là*, au lieu d'avoir chacun notre couplet, comme le veut la règle, nous y posions du tac au tac, chacun se renvoyant la balle en milieu de mesure. C'était un son technique, avec une vraie grosse instru, qui donnait le tournis. Eh bien, il n'a pas pris du tout ! Nous l'avons mis en radio et il ne s'est strictement rien passé. Nada. Walou. Nous étions déstabilisés. Si *Disque d'or*, trois semaines plus tard, a un peu remonté la pente, l'explosion attendue était loin. « Cet album est foutu », commençons-nous à penser.

Il y avait bien un titre, d'un tout autre registre, auquel nous croyions beaucoup, mais notre maison de disques ne l'aimait pas. « Un morceau sur les mamans, c'est du déjà-vu et revu, il y en a mille qui l'ont fait avant vous. On n'a pas besoin de ça. Les gens veulent du Sexion d'Assaut comme ci, comme ça. » C'était *Avant qu'elle parte*, le

morceau que nous avait inspiré la mort des mères de L.I.O. et de JR. À nos yeux, ce morceau montrait au contraire une autre de nos facettes, plus sensible, plus délicate, mais face à une opposition aussi catégorique, nous étions un peu perdus dans nos choix.

Tout s'est joué pendant notre « Planète Rap » de janvier. Nous étions dans les studios de Skyrock, comme des fous, en train d'annoncer notre premier Bercy, pour le mois de mai, quand, presque sur un coup de tête, nous avons décidé de suivre notre intuition, en dépit des mises en garde de Sony : « Aujourd'hui, on va vous présenter, en totale exclusivité sur Skyrock, le son... *Avant qu'elle parte !* » Derrière la vitre, nos producteurs de Sony nous faisaient de grands signes : « Qu'est-ce que vous faites ? C'est n'importe quoi ! Ce titre, c'est une erreur, arrêtez tout !!! » Trop tard. C'était du direct, et le morceau était lancé.

Pendant les « Planète Rap », les commentaires des auditeurs défilent en direct. Nous étions donc vissés à l'écran, sur des charbons ardents. Nous n'avons pas été déçus. Ce fut une avalanche ininterrompue et unanime : c'est bien simple, il n'y avait que des compliments ! Même Laurent Bouneau, le directeur de la programmation, qui était venu assister à l'enregistrement, n'avait jamais vu ça. En quarante-huit heures, le morceau, sans même un clip, a dépassé le million de vues sur Youtube. À ce moment, nous avons su que cet album serait vraiment l'apogée : « S'ils ont aimé ce son-là, sur les autres, *Ma direction* et tout, ils vont carrément péter les plombs ! » Et de fait, même NRJ, qui avait juré de ne plus jamais diffuser Sexion d'Assaut, n'a pu éviter la déferlante : *Avant qu'elle parte, Ma direction, Wati House, Africain, J'reste debout* et j'en passe.

L'Apogée, c'est *L'École des points vitaux* passée à la vitesse supersonique. Là aussi, pour peaufiner les thèmes, nous avons puisé plus profondément que jamais dans nos histoires personnelles. L'essentiel de l'album a été composé cloîtrés dans une maison en Normandie, mais certains morceaux ont nécessité une plus longue gestation.

J'reste debout, par exemple, est né en juillet 2010, en Afrique. En pleine tournée de *L'École des points vitaux*, nous étions en route pour notre premier concert africain, à Abidjan. Dans le car, j'écoutais passivement la musique ivoirienne que diffusait la radio, quand une mélodie a surgi dans ma tête, brute, sans paroles, sans instrument. Comme à mon habitude, je l'ai sur-le-champ enregistrée dans mon téléphone et je me suis mis à l'écouter en boucle. Plus je l'écoutais, plus elle me plaisait. Je fais très rarement partager les yaourts à qui que ce soit. À une étape si précoce, un futur tube ne ressemble pas

encore à grand-chose. Je suis le seul à avoir une idée du potentiel que recèle l'air brut. Un commentaire négatif risque de me décourager : « Ouais, ils ont raison, c'est pas top, finalement... » Le yaourt est donc resté dans mon téléphone, bien au chaud.

Ce n'est que quelques mois plus tard, au Maroc, avec Lefa, Adama et Black M, que nous avons entamé sa métamorphose, en le tapant sur une table. J'avais fini par leur parler de ce yaourt que j'avais en stock et qui me plaisait de plus en plus. Quand je leur ai fredonné la mélodie, ils ont tout de suite accroché. Nous avons passé la nuit à écrire. Nous frappions le rythme sur la table, et tandis que je continuais à chanter l'air, Lefa a trouvé le refrain :

*« Ça me touche mais j'reste debout,
Je suis touché, je reste debout,
J'essaye de joindre les deux bouts,
Ça fait mal mais j'reste debout »*

En hommage à sa naissance africaine, le morceau commençait en lingala.

La plupart des morceaux naissent ainsi : un yaourt, un rythme frappé avec les moyens du bord, une insomnie. Les membres du groupe qui figurent sur un morceau sont souvent ceux qui étaient présents dans le vif du moment. Cela ne signifie pas que nous devons rester collés ensemble H24 ! Quand le besoin s'en fait sentir, nous équilibrons les couplets *a posteriori*. Si JR ou Maska, par exemple, n'étaient pas là à la création, mais que nous savons que tel ou tel thème va les toucher, nous allons les chercher : « Au fait, il y a un morceau sur lequel on te voit bien ! »

Une fois de retour en France, notre compositeur Renaud et moi nous sommes attelés à l'instru de *J'reste debout*. Nous avons choisi une sorte de guitare africaine, dont le timbre à la fois mélancolique et tonique correspondait exactement à ce que j'avais en tête. Quand j'ai posé le refrain dessus, nous avons tous eu la confirmation que ce morceau était explosif. Il ne restait plus qu'à enregistrer les couplets.

Le succès de *L'Apogée* fut tel que l'on nous a organisé notre première tournée des Zéniths. C'est une étape : cela signifie remplir dans chaque ville des salles d'au moins six mille places, voire douze mille pour la plus grande, à Strasbourg. Sans compter deux Bercy de vingt mille places...

Nous étions vraiment entrés dans la starification. Dans les Zéniths, tout est organisé pour que les artistes soient aussi en forme que possible. Notre car arrive pendant la nuit et s'installe sur le parking de

la salle. Généralement, nous avons déjà dormi en route, sur de bonnes couchettes, mais un hôtel est mis à la disposition de ceux qui veulent piquer un somme dans un vrai lit. Les Zéniths sont équipés de grosses cuisines, que l'on appelle « catering ». Nos cuisiniers voyagent avec nous, dans le car de la technique. Le menu est à la carte. La veille, nous passons commande : « Demain, on aimerait beaucoup que vous nous prépariez ci ou ça. » Le temps où les chickens étaient notre potion magique était loin ! Le matin, dans l'immense Zénith vide, nous faisons souvent un peu de sport. Ça joue au foot, ça court, ça boxe. L'après-midi, il est temps de faire nos balances et nos répétitions. Nous n'avons jamais le loisir de faire du tourisme. Une ou deux fois, nous nous sommes aventurés dans les environs, mais c'est rarement une bonne idée. Dans la ville en ébullition, tout le monde sait que nous arrivons, et nous nous faisons remarquer très vite – surtout dans les coins où il n'y a pas beaucoup de Noirs.

Avec la Sexion, nous avons longtemps gardé l'habitude de descendre dans la salle après les concerts. Malheureusement, le succès démesuré a rendu ces contacts compliqués. Ne plus jamais échanger avec le public nous frustrait : nous aimions savoir qui étaient nos fans. Du coup, pendant la tournée de *L'Apogée*, je me suis quelquefois offert un petit kif. Je me couvrais d'un gros manteau orange, style vigile, et j'allais me balader incognito dans la fosse et dans les couloirs pendant la première partie. C'était l'avantage paradoxal de mes lunettes noires : dès que je les enlevais, on ne me remarquait plus. Je tenais les portes ouvertes, je renseignais les spectateurs perdus : « Excusez-moi, le hall machin ? – C'est par là, à droite. » Bien que je sois au cœur du concert, même le plus dévoué des fans ne s'imaginait pas une seconde que c'était Gims, là, en face de lui, posé avec le marchand de chips et de jus. Personne ne m'a jamais reconnu.

La tournée de *L'Apogée* a elle aussi connu ses petites galères sur scène. Un soir, nous avons failli rater *Ma direction*. Tout avait pourtant bien commencé. Le guitariste était arrivé, avait gratté ses premières notes, j'avais chanté le refrain et mon couplet. Vient le tour de Maska, mais... pas de Maska ! Le timing est précis. Sa tradition, c'est d'enlever son t-shirt juste avant d'entrer sur scène. En général, il déboule torse nu, et tout se passe bien. J'ai fini par le repérer dans un coin à l'arrière de la scène, tout rouge, en train de se bagarrer contre son t-shirt, indécollable. Il faisait particulièrement chaud ce soir-là, et Maska avait oublié les effets traîtres de la transpiration. C'est une vision que je n'oublierai jamais. Sur scène, je pensais : « Putain ! On est mort ! » J'étais déjà en train de prévoir comment faire son couplet à sa place pour boucher le trou, quand *in extremis*, il a réussi à se

débarrasser de sa prison, faisant par la même occasion sauter tout son matériel. Trop tard pour le récupérer : il a couru sur scène sans aucun matos, tout juste son micro. Il était à deux secondes du désastre.

Tout le monde est d'accord pour dire que le plus marrant d'entre nous, c'est Lefa, qui met l'ambiance et anime beaucoup. Quand en plein milieu de la tournée, il a décidé de prendre du recul et de s'éloigner du show-business, ça a été une étape difficile et triste. Nous avons même craint que le public nous lâche : « La Sexion sans Lefa, ce n'est pas la Sexion. » Peu de temps après, Adama s'est à son tour retiré de la tournée. Comment tenir le navire sans ces deux gros membres ? Nous avons dû bricoler.

Comme nous ne faisons pas de play-back (il n'y a que pour un morceau très électro comme *Wati House*, où le rendu en live n'est pas terrible, que nous gardons l'écho de l'Auto-Tune, qui vient alors s'ajouter à nos voix), il a fallu improviser. Avant, quand l'un d'entre nous était aphone, nous prévoyions le coup à l'avance. Soit nous sautions son couplet, soit nous mettions l'instru seule pour que le public chante. Là, après le départ d'Adama et de Lefa, j'ai récupéré certaines de leurs parties, notamment sur *Avant qu'elle parte*. D'autres morceaux ont été adaptés sans leurs couplets.

La tournée, c'est une ambiance unique, mais malgré tout, au bout d'un certain nombre de dates, la fatigue gagne. Tu en viens presque à soupirer : « Ce soir, je vais remonter sur scène, je vais rechanter ça, ça et ça... » Heureusement, dans des villes incroyables comme Lyon, Marseille, Strasbourg, Paris, l'énergie du public te galvanise et tu oublies ton épuisement. Mais si par malheur, le lendemain, tu tombes sur des spectateurs peu réactifs, un peu mous, il est difficile de rester motivé.

Le public de Lyon est l'un des plus exceptionnels qui existent. C'est pour cette raison que ma prochaine tournée se clôturera là-bas, à la Halle Tony-Garnier. Je me rappelle encore l'accueil délirant que les Lyonnais avaient réservé à une simple séance de dédicaces à la Fnac, pendant la promo de *L'Apogée*. La vidéo était tellement mythique que nous l'avions postée sur Youtube. Quand nous nous étions penchés à la fenêtre, la place entière, noire de monde, s'était mise à scander en chœur les paroles d'*Avant qu'elle parte* :

« Mais tu n'oses pas, tu n'oses pas, tu n'oses pas lui dire... »

La Fnac, qui ne pouvait pas accueillir une telle foule, avait dû fermer en annulant la séance de dédicaces.

La plupart d'entre nous ayant rarement, voire jamais, foulé le sol du pays de nos parents (Congo, Sénégal, Guinée, Mali, Côte d'Ivoire), la première tournée africaine fut une tornade d'émotions. Pour ma part, j'ai eu le bonheur d'offrir à mon père et ma mère un vol en première classe vers Kinshasa, qu'ils n'avaient pas revu depuis leur exil plus de deux décennies auparavant. Dans l'avion, ils n'arrivaient pas à croire que tant de luxe leur était destiné. Avaient-ils vraiment le droit d'allonger leurs sièges comme des lits ? De boire tous ces jus qu'on leur tendait ? Là-bas, ma mère, bouleversée, a retrouvé Bijou, son fils aîné resté au pays toutes ces années, à qui elle n'avait jamais cessé de penser et d'envoyer de l'argent malgré leur séparation. Moi, j'ai arpenté la fameuse ruelle de mes souvenirs de bébé et franchi le seuil de ma maison natale.

Au-delà des émois de ce retour aux sources, l'expérience de la scène en Afrique est d'une puissance exceptionnelle. En Côte d'Ivoire, par exemple, des flammes jaillissaient de tous côtés ! Mais le plus marquant, c'est le public.

Lors d'un concert à Conakry, en Guinée, l'affluence fut même telle que nous avons été obligés, à notre grande tristesse, d'interrompre le show au bout d'une demi-heure. Plus de quatre-vingt mille personnes avaient fait le déplacement des quatre coins du pays pour nous voir. Ah, ça, nous étions mortifiés que des questions de sécurité nous empêchent de leur donner le show dont ces gens rêvaient... Mais les organisateurs n'avaient pas imaginé que Sexion d'Assaut attirerait une multitude pareille. La scène était installée en plein air, sur la place du Peuple, pas du tout assez vaste pour accueillir autant de spectateurs. Au bout de quelques minutes à peine, des mouvements de foule ont provoqué des évanouissements et des blessés. Bientôt, pris d'énervement, certains ont commencé à se lancer des chaises en plastique, ce à quoi les vigiles, dépassés par la tournure que prenaient les événements, ont répliqué par des coups de ceinture. Poursuivre le spectacle dans ces conditions devenait pratiquement aussi dangereux pour nous que pour le public. Quatre ans auparavant, l'armée avait tiré à balles réelles dans une foule, et peu de temps après, le président Dadis Camara avait été victime d'un attentat. Bref, la situation politique en Guinée était sensible. Nous ne voulions pas risquer un drame.

Une fois l'annulation annoncée, une nuée de spectateurs s'est mise à nous courser. L'un d'eux m'a arraché ma casquette. J'ai vu venir la vraie catastrophe, voire notre mort ! C'était du grand n'importe quoi. Les organisateurs du concert étaient déjà partis, nous laissant nous débrouiller pour quitter les lieux. Nous avons fini par nous entasser à

huit sur la banquette arrière d'une voiture. Je dois l'avouer, j'ai rarement eu aussi peur de ma vie.

Bien sûr, en élargissant notre public, nous nous sommes heurtés aux critiques parfois féroces des puristes, ou du moins ceux qui se définissent comme tels. Dans le rap, il y a un débat récurrent entre un tube et un classique : le tube est ce qui plaît au grand public, le classique, aux puristes. Alors que nous, nous voulions plus que jamais toucher un maximum de gens par notre musique, beaucoup de rappeurs craignent de se salir les mains avec un tube. Je ne suis pas de ceux qui pensent que le rap devrait éternellement sentir le bitume, rester à jamais cloîtré dans un quartier, à se plaindre : « Il n'y a pas ci, il n'y a pas ça, la France est comme ci, comme ça... » Sans compter que ceux qui défendent ce type de son, où l'on respire la misère, le manque de matériel, où l'enregistrement lui-même résonne des murs humides d'une cave, ne sont pas nécessairement ceux qui vivent les galères évoquées. Cela dit, il y aura toujours des puristes pour critiquer les morceaux bien mixés, remastérisés, propres, en radio. Par principe, tout ce qui passe à la radio leur est suspect. Il suffit qu'un artiste qu'ils aimaient bien devienne célèbre pour qu'ils le délaissent. Il a du succès, il cartonne ? C'est mort : « Pfff, il est *commercial*. »

Même si nous n'étions pas d'accord avec ces critiques, nous entendre reprocher d'avoir perdu notre âme, forcément, nous a touchés. Le public que nous étions en train de conquérir était colossal, mais nous n'avions pas envie de décevoir nos fans historiques. Parmi ceux qui clamaient leur désaveu sur tous les toits, certains continuaient à nous écouter en cachette, avec le secret espoir que nous refassions « des sons comme à l'ancienne ». Mais notre vie changeait. Nous sommes des artistes, et les gens ont tendance à oublier qu'un artiste a viscéralement besoin d'évoluer, de tester de nouvelles voies, d'avancer dans de nouvelles directions. Notre bouillonnement créatif était trop vif pour que nous restions figés dans les mêmes formules qu'avant. Tout en demeurant fondamentalement des rappeurs, nous étions fiers de croiser les influences, de la house au reggae, en passant par la musique du monde, la pop urbaine ou la salsa.

Notre rajeunissement de public nous a également coûté pas mal d'insultes : « Han ! C'est de la musique de gamins ! » Pourtant, quand nous composions, nous ne nous disions jamais : « Tiens, on va écrire ci ou ça, les petits vont kiffer ! » Si nous avions raisonné en ces termes, nos morceaux auraient été mauvais. La musique doit venir du cœur. De façon générale, essayer d'imaginer ce que les autres veulent est une entreprise vouée à l'échec. Seule la vraie sincérité touche. C'est pour

cette raison que ces invectives nous semblaient idiotes et vexantes. Attendez ! Nous, on fait notre musique comme on l'aime. Si les enfants apprécient ces mélodies, nous n'y pouvons rien. Mais réunir plusieurs générations me paraît une belle réussite. Ma famille, qui était présente lors du premier Bercy de la Sexion, en mai 2012, a halluciné face au melting-pot : « Est-ce qu'on va vraiment à un concert de rap ? » À côté de nos fans historiques, venus des quartiers, des mamans avec leurs petites perles accompagnaient des tribus d'enfants blonds.

Un public aussi vaste entraîne des responsabilités. Au début, nous avons essayé de rejeter cette contrainte, qui nous tombait sur les épaules comme une chape. Comme nous le disions dans *Ma direction* :

« On ne prétend pas être des modèles pour les gosses ! »

Nous nous aveuglions : « Non, non, non, je ne suis pas responsable. Moi, je fais juste mes sons. » Mais rapidement, nous avons compris qu'en vérité nous étions des haut-parleurs et qu'une partie des fans allait suivre notre exemple. Il fallait l'accepter. Mais si, tu es bien un modèle, un leader. Mais si, tu es responsable. Non, tu ne peux pas mettre une meuf en string dans ton clip ou faire le kéké à tout-va. Non que nous en ayons eu envie, mais ce n'était, quoi qu'il arrive, plus une option, quand des petits de sept ou huit ans nous écoutaient, achetaient nos CD et venaient à nos concerts ! Depuis *L'École des points vitaux*, nous n'avons pas choisi d'avoir des enfants comme public, mais puisque c'était le cas, nous avons fini par embrasser cette responsabilité.

On dit souvent que les fans, surtout jeunes, sont versatiles. Un moment, ils t'adulent, le suivant, ils t'ont remplacé. Ils vont suivre à fond un album, et dégommer celui d'après. Mais nous, nous n'avons jamais senti ce détournement. Depuis *L'Écrasement de tête*, l'exceptionnelle fidélité du public de Sexion d'Assaut nous a au contraire scotchés. Même pendant la polémique, où nous pensions assister au trépas du groupe, nos fans ont refusé de nous laisser tomber. Avoir surmonté cette tempête nous a fait comprendre que personne ne pouvait mettre fin à Sexion d'Assaut, à part nous, si nous faisions n'importe quoi. Notre public nous a montré qu'il était avec nous envers et contre tout.

Avec le succès, nous avons aussi découvert les idées parfois assez surprenantes de certains fans. Nous avons vu fleurir les premiers tatouages à nos noms. Après le lancement de ma marque, l'un d'entre eux s'est carrément fait inscrire « Vortex » de la nuque jusqu'au bas du dos ! Nous avons beau essayer de les dissuader de ces manifestations excessives : « Arrêtez ! Ne vous infligez pas ça ! », nous n'avons pas le pouvoir de donner ou refuser notre accord.

Une de nos fans les plus fidèles m'a beaucoup déstabilisé au début par son calme olympien. Elle assistait à chaque concert, dans la fosse, à deux mètres de la scène, mais restait statique pendant tout le show. Les autres spectateurs ondulaient, hurlaient, sautaient à ses côtés, tandis qu'elle, aux passages les plus dansants, dodelinait tout juste de la tête. Venue nous retrouver backstage, elle nous complimentait, sans sourire, toujours aussi calme et mesurée : « C'était super. J'ai aimé. » J'étais perplexe : « Non mais sérieusement, elle aime ou elle aime pas ? » En vérité, il n'y a pas besoin d'être hystérique pour être fabuleusement loyal.

Ces groupes de fans qui ne ratent jamais un seul concert m'impressionnent. Je pense notamment à deux amies qui venaient systématiquement ensemble, jusqu'à leur dispute. Elles étaient toujours devant. À chaque show. À la même place. Aujourd'hui, aucune des deux n'a renoncé à ce rituel, mais elles restent à quelques mètres d'écart l'une de l'autre, sans s'adresser la parole. Je ne comprends même pas comment une telle assiduité est possible. Déjà, faire chaque déplacement, s'offrir les places, payer un hôtel, représente de grosses sommes. Cela signifie avoir une bonne situation et une rare liberté d'emploi du temps. Et puis j'ai aussi constaté que ces spectateurs, surtout les filles, sont, par nécessité, de vrais athlètes. Atteindre le premier rang exige une détermination sans faille. Arrivés la veille au soir, ou tôt le matin, les plus motivés attendent des heures durant devant la salle de concert. Dès que les portes s'ouvrent, les jeux Olympiques du Zénith commencent. Depuis les coulisses, nous entendons un grondement formidable, pa-pa-pa-pa-pa-pa, et sentons le sol trembler tandis que des centaines de personnes sprintent pour s'octroyer les meilleures places de la fosse.

Aujourd'hui encore, ces files d'attente du petit matin me subjuguent comme au premier jour. Comment rester indifférent face à des gens prêts à braver le froid, la pluie, l'ennui, tout ça pour quoi ? Pour nous voir, pour me voir. À la fin des concerts, j'essaye d'aller faire un tour derrière la scène, aux grilles, pour signer un maximum d'autographes.

Une autre fan, assez bluffante, m'attend à chaque retour à Paris, alors qu'elle n'a même pas assisté au concert dont je reviens. Elle calcule avec une stupéfiante précision mon heure d'arrivée. Que je débarque de Toulouse, de Corse, d'Afrique ou de n'importe où, elle est au courant, grâce à des déductions dignes de Sherlock Holmes : « Il a donné un concert dans telle ville. Il y a tel vol, ou tel train. Si ce n'est pas celui-ci, c'est celui-là. À mon avis, il a dû quitter l'hôtel le matin, parce qu'il faut rendre les chambres à midi. S'il en est parti le matin, il a pris le train de 13 heures. Ça met trois heures. Je tente ! » Et elle patiente à la gare ou à l'aéroport. Sachant que j'aime bien les Kinder Bueno, les sucreries, les gâteaux, les macarons, elle m'accueille avec

un sac de victuailles : « Tiens ! Tout s'est bien passé ? », comme si c'était ma femme qui venait me récupérer. Une fois, à la gare de Lyon, j'étais au téléphone, pressé, occupé, et mon garde du corps l'a repoussée d'un : « Ça suffit ! » qui l'a beaucoup blessée. Elle m'a envoyé un long commentaire sur Instagram : « Tu m'as beaucoup déçue aujourd'hui, je ne savais pas que tu étais comme ça... » Nous nous sommes expliqués la fois suivante. Ébahi, je lui demande toujours : « Mais comment est-ce que tu réussis à être là à chaque fois ? – C'est quitte ou double. Ça passe ou ça casse. Parfois, je ne suis pas sûre de te voir. » Il arrive donc qu'elle m'attende en vain. Souvent, je tente de la décourager, mais elle répond invariablement : « Mais enfin, ça me fait plaisir de venir. » Elle n'essaye jamais de me poursuivre. Nous discutons un peu, elle pose quelques questions, me donne ses petits cadeaux et rentre chez elle.

J'ai également acquis deux « sosies officiels ». Officiel, c'est un grand mot. Ils ont une barbe et des lunettes, ce qui, pour beaucoup de gens, est amplement suffisant. Ils se font photographier avec les passants, signent des autographes. L'un d'entre eux a même eu droit au tapis rouge à Barcelone ! Quand on m'a raconté cet épisode, j'ai hésité entre halluciner ou rigoler. C'est un Cap-Verdien, un peu plus grand que moi. Skyrock a organisé notre rencontre. Je dois avouer que je ne comprends pas très bien comment on peut volontairement abdiquer sa propre identité pour celle d'un autre. Bien sûr, aujourd'hui, un Black ne peut plus arborer barbe et lunettes sans qu'on le compare à Maître Gims. Il y a pas mal de gens que ça saoule. Mais de là à valider le délire, à aller en mairie faire des photos avec le maire et sa femme ? Ça pourrait devenir un problème si l'un ou l'autre utilisait mon nom à mauvais escient.

Agressivité ou séduction déplacée, quelques-uns n'ont malheureusement aucune limite. Tant que nous étions en groupe, notre nombre nous protégeait relativement de ces excès. Depuis le succès de ma carrière solo, j'ai dû me résoudre à engager un garde du corps, dont le boulot est d'être aussi désagréable que possible pour agir en filtre.

Le rapport aux fans est parfois ambigu. Je sais que, sans eux, je ne serais jamais arrivé là où j'en suis. Mais ce que je leur reproche quelquefois, c'est de ne pas se mettre à la place de l'artiste. Je ne suis pas un surhomme. Si à la cinq cent cinquantième photo, j'ai le malheur de ne pas être aussi souriant, aussi chaleureux qu'à la première : « Ha ! Tu te la racontes ! » C'est une pression permanente. La question qui revient souvent dans leur bouche, c'est : « Alors, ça fait quoi d'être une star ? Est-ce que tu as la vie de rêve ? » La réalité n'est pas si simple. Autant d'amour ne peut pas laisser de marbre, mais être en permanence juché sur un piédestal provoque souvent un grand

sentiment de solitude.

Avec un disque de diamant, une tournée des Zéniths, deux Bercy complets, deux victoires aux NRJ Music Awards 2013, la Sexion n'avait plus rien à prouver. Enfin, après les innombrables cahots, notre chemin escarpé nous avait menés vers les sommets dont nous avions si longtemps rêvé. Mais cet apogée collectif ne fit qu'aiguillonner mon désir d'y parvenir à mon tour, seul.

L'idée d'entamer une carrière solo n'était pas nouvelle. Bien que concentrés sur l'aventure Sexion d'Assaut pendant toutes ces années, il avait toujours été question entre nous d'encourager les projets individuels des uns et des autres, en temps voulu. Notre dynamique de groupe avait décuplé notre force de frappe, nous avait soudés et soutenus dans les épreuves, mais nous savions que nous serions plusieurs à vouloir un jour voler de nos propres ailes. Depuis mon maxi de 2006, *Pour ceux qui dorment les yeux ouverts*, je n'avais cessé d'engranger des morceaux en marge de la Sexion – parmi lesquels un certain nombre avait en réalité atterri dans nos albums.

À l'heure de concrétiser ce vieux rêve, de nombreuses hésitations m'ont pourtant tourmenté.

Premièrement, en étais-je capable ? « Jamais le public ne va me suivre tout seul ! » Ce qui faisait la force de Sexion d'Assaut, n'était-ce pas justement la pluralité des voix, l'équilibre entre des personnalités et des styles très différents ? Aucun de nous ne faisait l'unanimité : chaque fan avait son membre préféré. J'allais forcément en attirer une partie dans mon sillage, mais serait-ce suffisant ? Moi qui aime les défis autant que je déteste l'échec, supporterais-je de m'écraser tout seul dans le décor, après avoir goûté au succès triomphal à plusieurs ?

Ensuite, j'avais découvert les revers de la vie d'artiste et de star, difficilement conciliable avec la vie de famille. « Célébrité » et « célibat » sont bien faits pour s'accorder... Bien sûr, vivre de sa passion est une chance rare. Mais à quel prix ? En simple quête de reconnaissance artistique, j'avais atterri sans crier gare dans le showbiz. Les mois passés sur les routes, entouré de l'amour délirant des fans, étaient autant de moments que je ne consacrais pas à éduquer mes enfants et à partager le quotidien du foyer, qui en pâtissait. J'aimais toujours autant le rap, c'est vrai, et après des années de galères, la sécurité financière n'était pas négligeable, mais pour mon équilibre personnel, familial, spirituel, ne valait-il pas mieux, comme Lefa et Adama, couper les ponts avec les dangereux tourbillons du show-business ?

Après avoir tourné et retourné le problème dans ma tête, j'ai cependant décidé de sauter le pas. Je ne voulais pas garder en moi ce

regret inassouvi.

L'enregistrement de mon album solo a donc commencé en parallèle de la tournée de *L'Apogée*. N'étant pas limité par les compromis du travail de groupe, j'avais pour la première fois une totale carte blanche artistique. Cent pour cent Meugui ! L'album devait initialement s'intituler *La Ceinture noire*. Mettre K.-O. la concurrence, le message était on ne peut plus clair. Quitte à me lancer, autant placer la barre haut. J'avais déjà fait mienne la devise : « Vise le soleil, tu atteindras la lune ! » Taisant mes peurs d'échec, je me suis mis à clamer sur tous les toits que mon objectif serait de dépasser cinquante mille albums vendus en première semaine... La cour des grands ou rien !

Au fur et à mesure de l'avancée de l'album, je me rendais compte qu'on était au-delà de la simple polyvalence technique. Des titres intimistes et sincères, où transparaissaient, codés, mes émotions, mes angoisses, mes doutes et mes questionnements existentiels, voisinaient avec le rap pur et les morceaux plus légers et dansants. Une prise de parole aussi personnelle, qui reflétait mon univers jusque dans ses aspects les plus sombres, réclamait un titre plus profond que *La Ceinture noire*. Ce serait *Subliminal*.

Pour chauffer le public et le tenir en haleine jusqu'à la sortie prévue en mai 2013, nous avons imaginé la série des « Ceci n'est pas un clip ». Ce concept, inspiré de Magritte et de son tableau *Ceci n'est pas une pipe*, consistait à diffuser sept vidéos musicales, dès novembre, bien avant le premier single, sept mises en bouche qui, malgré des invités comme Orelsan, ne finiraient même pas sur l'album définitif. Du pur teasing !

De *Bella* à *VQ2PQ*, en passant par *Changer* et *Où est ton arme ?*, l'album était un cocktail explosif de messages, de styles et d'influences. Sur *Pas touché*, un son destiné aux clubbers, j'avais carrément obtenu un featuring de Pitbull, star du rap US de calibre international, dont les vidéos dépassaient régulièrement le milliard de vues sur Youtube ! Notre collaboration s'était déroulée sans même qu'il vienne en France. Je l'avais contacté et lui avais envoyé ma composition par Internet : il avait tellement accroché qu'il m'avait renvoyé ses *a capella* par retour de mail !

Le choix des singles ne coulait pas de source. J'avais beau connaître le potentiel d'un *J'me tire* – Laurent Bouneau, quand il l'avait entendu pour la première fois, m'avait d'ailleurs prédit que je franchirais le mur du son ! –, je ne voulais pas commencer par mettre tout le monde d'accord. D'autres titres, plus difficiles d'accès, plus hardcore, me

tenaient énormément à cœur, et je savais qu'ils allaient être noyés dans la masse si je ne leur donnais pas leur chance avant les machines de guerre. Il fallait débiter par un retour aux fondations du rap, pur et dur. J'ai délibérément choisi comme premier extrait le morceau le plus violent et torturé de l'album, *Murder by strangulation*, porté par un clip très soigné, dont le dépouillement sauvage faisait la part belle aux dentelles mauresques du château de Sammezzano.

M'occuper seul de mes clips a été, je dois l'avouer, une libération. La sobriété et le dépouillement que j'ai pu travailler créent un univers, un même lien visuel pour tout l'album. Nos vidéos ont toujours posé problème avec Sexion d'Assaut. Partager notre réussite tous ensemble, c'était le dream, mais artistiquement, c'était plus difficile. Sept personnes et leurs mille idées à coordonner, quel cauchemar ! Nous ne laissions jamais le pauvre réalisateur s'exprimer. Ça tirait à hue et à dia, chacun l'asticotait avec ses avis contradictoires, et au bout du compte, le résultat nous décevait presque sans exception. Très vite, les clips ont été payés par des marques. Les sons étaient énormes et cartonnaient, alors pourquoi leurs clips étaient-ils si rarement à la hauteur, malgré les moyens mis en œuvre ? Nous étions paradoxalement beaucoup plus satisfaits de nos tout premiers street clips à petit budget – que dis-je, à *zéro* budget... Ce que les gens voulaient voir de la Sexion, c'étaient les personnages, les expressions, l'énergie. Ils s'en foutaient, un mur nu aurait fait l'affaire, comme dans nos freestyles à l'ancienne.

C'est d'ailleurs ainsi que j'aurais traité le clip de *Désolé*, si j'avais pu le revisiter : juste nous, sur un fond blanc, épuré, dans un jeu d'attitudes et de lumières. En l'occurrence, nous nous étions, pour une fois, sagement laissé driver par un réal, mais nous n'avions pas du tout aimé le résultat. Cet entrelacs d'histoires d'enfants « désolés », joués par des acteurs, sans oublier le cliché de la maman africaine à boubou, était bizarre et quasi incompréhensible, en plus d'être littéral. Heureusement que le son était lourd et que nous l'avons d'abord lancé seul. Certains ont accroché, paraît-il, mais à mes yeux, ce clip est l'un de nos plus gros ratages. Mes préférés sont les plus énergiques et les moins narratifs : ceux de *Casquette à l'envers*, de *L'École des points vitaux*, d'*Africain*, par exemple.

Le clip de *Bella* n'a pas fait l'unanimité, et pourtant, il cumule presque deux cents millions de vues ! Comme tout le monde s'attendait à une Gitane, une Orientale, une Méditerranéenne ou à tout le moins une brune, nous avons préféré étonner, quitte à être critiqués. Au départ, nous étions partis sur une tout autre piste. Nous voulions une célébrité, Monica Bellucci ou Marion Cotillard. Mais

notre tournage tombait pendant le Festival de Cannes. Même en battant le rappel dans nos réseaux, aucune star du cinéma n'était dispo. Bref, la galère. La deadline approchait, il fallait se décider vite. La plupart des autres femmes que l'on me proposait me paraissaient trop vulgaires : l'image ne collait pas. Mon mur Facebook, lui, était envahi de pétitions de fans : « Votez Unetelle pour que Maître Gims la choisisse », Team Jessica, etc. Toutes les candidates sans exception étaient brunes. Aller là où nous étions attendus aurait été une paresse intellectuelle, une facilité. Nous avions envie de surprendre le public. Le contrepied, ça passe ou ça casse. Et en effet, sans mauvais jeu de mots, cette Bella blonde en Espagne a fait tomber pas mal de monde de sa chaise.

Même avant, avec la Sexion, par leur absence de bling (à part dans *Paris va bien*, et encore, avec classe) et de filles nues, nous avons toujours mis un point d'honneur à ce que les vidéos reflètent au moins nos valeurs et notre éducation. D'autres construisaient leur personnage dans ce délire gangsta rap, à la *Ma Benz*, mais ce n'était pas nous. Nous n'allions pas nous inventer une image qui ne nous correspondait pas.

Les tournages ont souvent donné lieu, indépendamment du résultat, à une foule de bons moments : pour *Wati House*, à Ibiza, entre le beau temps, les rigolades et toutes les activités, c'étaient plus des vacances que du boulot ! À l'inverse, le froid sur les montagnes de *J'me tire* reste un de mes pires souvenirs. Frigorifié dans mon petit t-shirt, j'ai cessé de sentir mes doigts de pieds au bout de quelques minutes. Je sautais de-ci, de-là pour me réchauffer, mais en vain. Nous avons dû aller acheter des Moon-Boots en urgence. Quand je revois mes traces de pas qui dessinent des huit dans la neige, j'en grelotte encore !

Le tournage de *Murder by strangulation*, en Italie, a failli très mal tourner. Je trouvais le lion, Congo, fascinant. À un moment, bêtement, j'ai enlevé mes lunettes et je me suis mis à le fixer droit dans les yeux. Une erreur de débutant... Instantanément, la bête sauvage a bloqué sur moi. Ses oreilles se sont redressées, sa silhouette s'est contractée. Incapable de détacher le regard, je sentais la panique me gagner. Le dresseur, à une fraction de seconde de la catastrophe, s'est rendu compte que quelque chose clochait et que l'animal était hors de contrôle, sur le point d'attaquer. Il a réagi si vite qu'il a pu devancer sa colère. Au moment où le lion se préparait à bondir sur moi, il a hurlé : « Congooooo ! » en frappant le sol d'un grand coup de bâton. Nous n'avons pas compris par quel miracle il a réussi à lui faire peur, mais le lion, vibrant de rage, a regagné sa cage. Traumatisé, le dresseur a rendu son tablier : « J'arrête tout. » Nous avons annulé le

reste du tournage. Ça aurait fait un peu mauvais genre que son lion mange l'artiste... Tout cela n'a duré que quelques secondes, en vérité, mais la terreur m'a semblé éternelle.

Comme prévu, *J'me tire*, lancé en radio deux semaines après *Murder by strangulation*, a fait exploser tous les scores dès sa sortie. Le terrain était prêt pour que, deux mois plus tard, *Subliminal* batte à son tour des records stratosphériques. Dans l'industrie musicale, la première semaine sert de jauge pour estimer le destin ultérieur d'un album. Bien sûr, ce n'est pas une mesure infaillible, mais dépasser le disque de platine en moins de sept jours est généralement bon signe ! Avec cent mille exemplaires en première semaine, j'ai tenu mon pari.

J'étais fier qu'un projet aussi personnel touche autant de gens. Des morceaux comme *Épuisé*, *La Chute*, *Changer* ou même *J'me tire* s'apparentaient presque à des confessions. L'*Intro* m'avait laissé libre d'expérimenter un délire musical méditatif que le reste de la Sexion n'aurait probablement pas suivi. À part Pitbull, les featurings eux-mêmes étaient une affaire de famille, des proches de la Sexion aux fidèles H Magnum et l'Institut, sans oublier, bien sûr, une brochette de Djuna family, Afi (XGangs) et Gianni (Bedjik), mais aussi Dadju et son groupe The Shin Sekaï.

2013 a été une année riche en émotions. Je n'ai pas vraiment fait de tournée solo, puisque j'ai profité de celle de Sexion d'Assaut qui se poursuivait jusqu'en septembre. Nous ajoutions des titres de *Subliminal* à notre set habituel. Je n'ai eu qu'une date perso, mais quelle date ! L'Olympia, rien de moins ! L'Olympia est une salle à nulle autre pareille. Bercy, à titre de comparaison, c'est le bulldozer, la grosse artillerie. Remplir le Palais Omnisports sert à confirmer qu'un musicien a acquis le statut de big star. Peu d'artistes français – surtout dans l'urbain – peuvent obtenir un Bercy, et la Sexion n'était pas peu fière d'avoir intégré le club. Mais le jour où j'ai vu mon nom en néon rouge boulevard des Capucines, j'ai été submergé d'une émotion que je n'aurais jamais imaginée. Je rejoignais Édith Piaf, Charles Aznavour, Jacques Brel, les monstres sacrés dont m'avait bercé Laura Briem au centre de loisirs ! Les mots me manquent pour dire combien ce moment était magique.

Mais ma plus belle scène, la plus forte, la plus émouvante, la plus mémorable, je crois que c'était à Kinshasa. Ma première fois en solo dans ma ville natale était inoubliable. Là-bas, je suis un ovni, un extraterrestre. Dans le cœur des Kinois, la hiérarchie est claire : « Il y a Michael Jackson, et après, il y a Maître Gims. » L'accueil que l'on m'a réservé était digne d'un chef d'État en visite officielle : marée humaine en délire, bouquets de fleurs, cortège de motards avec sirène... Le soir

du concert, la foule indisciplinée faisait son possible pour monter sur scène, et malgré la sécurité, certains y sont parvenus ! Mes parents, qui m'avaient là aussi accompagné, sont montés sur scène avec moi, très émus.

À Kinshasa, le bruit courait que j'étais aveugle, ou que je louchais. C'était leur explication pour mes lunettes. En plein milieu du show, j'ai donc prouvé le contraire. Ce fut un moment d'une puissance inouïe. J'ai annoncé au micro : « Apparemment, la légende dit que je suis aveugle... » La foule s'est mise à crier. « ... Alors... à vous... juste à vous... je vais montrer mes yeeeux ! » Et en exclusivité pour les Kinois, mes compatriotes, j'ai enlevé mes lunettes pour la première fois en public. Les hurlements, à faire trembler l'estrade, se sont poursuivis pendant je ne sais combien de temps. J'en ai eu des frissons à n'en plus finir.

Il y a des avantages à la notoriété, je ne le nierai jamais. La facilité à avoir ce qu'on veut quand on veut n'est pas désagréable – c'est même assez grisant ! J'ai découvert en la vivant la vérité de ce paradoxe : plus les gens sont fortunés, moins ils dépensent. Quand ce ne sont pas les marques qui se cherchent de la publicité en offrant des produits de plus en plus luxueux, ce sont des particuliers, qui par des cadeaux de séduction cherchent à convaincre de travailler avec eux sur un projet, une collaboration ou autre. Mais cette cour perpétuelle peut aussi devenir une malédiction. Les fantasmes lointains des fans ne sont pas les seules causes du sentiment de solitude qui hante tant de célébrités. Dès lors qu'ils veulent obtenir quelque chose, les gens changent de visage. Le doute s'installe. Sont-ils gentils avec toi par sincère affection ou n'espèrent-ils que ton argent, ton influence, une miette de ta gloire ? Après avoir été si longtemps un paria, rien ne m'avait préparé à la transformation du regard que l'on porte sur une star. Les flatteurs n'emploient-ils pas leurs talents à séduire en évitant, surtout, de se dévoiler ? Mes amis me mettent parfois en garde : « Mais lui, c'est un bâtard, un vrai salaud. Tu ne le connais pas, toi ! » Depuis le détournement général pendant la polémique, je suis lucide sur la fragilité de ces affections, mais je préfère ne pas le savoir.

C'est pour ça que mes proches sont si importants. Ils sont mes racines et ma force. Je sais qu'ils sont les seuls à m'aimer malgré mes défauts, les seuls à m'avoir accompagné tout au long des galères et des revers de fortune, les seuls sur lesquels je peux compter quoi qu'il arrive. Mais l'existence de star est difficile à vivre pour la famille. Quand vie publique et vie personnelle tirent chacune d'un côté, le casse-tête devient douloureux.

Après plus d'un an et demi sur les routes avec la Sexion, je n'ai pas eu le courage de poursuivre une tournée solo pour défendre *Subliminal*. L'ambiance d'une tournée a beau être incomparable, au bout d'un moment, la lassitude et l'épuisement risquent de faire tourner le plaisir au vinaigre. Tant de succès après tant de galères menaçait de nous monter à la tête. Les doutes qui m'avaient déjà fait hésiter à lancer mon projet solo se sont faits exigences. Il était temps de quitter le devant de la scène. Ma famille avait besoin de moi, et moi d'elle.

Après le concert géant Urban Peace 3 au Stade de France, en septembre 2013, j'ai donc radicalement levé le pied pour retrouver les miens.

Après l'arrivée de mon premier enfant, j'avais mis du temps à

réaliser que j'étais père. Ce sentiment de responsabilité, encore plus fort que face au public, est troublant. Le rôle à jouer est décisif. Il n'y a pas deux essais ! Le regard que les enfants portent sur les parents est incomparable. Ils font tout ce que tu fais, répètent tout ce que tu dis. Quand je gronde l'une, elle va gronder son petit frère de la même façon. Tu es le premier modèle, en permanence. Il faut s'efforcer d'être le plus parfait possible, de surveiller son langage, de perdre l'habitude des : « Oh putain ! » Je suis persuadé que des valeurs solides agissent comme des fondations, qui permettent de traverser orages et séismes sans s'effondrer. Mais comment participer à leur éducation en étant absent ?

Il y a tant de choses que je voudrais leur transmettre ! Aujourd'hui, mes convictions religieuses font intégralement partie de mes valeurs. En toutes circonstances, je vois la vie avec les yeux d'un croyant. Qui sait de quoi l'avenir est fait ? Quelles que soient les épreuves auxquelles je serai confronté, je m'en remettrai à Dieu. Ma foi m'a apporté un bonheur et une force inimaginables, dont je serais criminel de priver mes enfants. Il est impensable de me contenter d'un : « Bon, faites ce que vous voulez... »

Vu leur situation, la valeur de l'argent est également une question délicate mais indispensable. Mes petits grandissent dans un contexte très différent du mien. Quand j'étais jeune, j'observais de loin les enfants de riches, et voilà qu'aujourd'hui mes enfants sont des enfants de riche ! Malgré cela, ils ne sont pas habillés en Gucci ou Prada et peuvent porter des vêtements achetés au marché. Sur le papier, ils pourraient avoir ce qu'ils veulent en claquant des doigts, mais il est hors de question qu'ils grandissent dans une dangereuse mentalité d'enfants gâtés : « Papa, il peut tout nous donner ! » N'avoir aucune limite à ses désirs peut détruire un enfant. Cette toute-puissance, jamais tempérée par la conscience des difficultés, risquerait de faire naître en eux un sentiment d'orgueil et de mépris envers les autres. À mes yeux, ils ne pourraient pas partir sur une pire base. L'humilité est une des qualités auxquelles j'accorde le plus de prix. Sans s'autodéprécier, il faut savoir rester modeste face à notre condition d'humains. Personne n'est au-dessus de la mêlée.

Et puis, quand tout est dit, s'il faut choisir entre l'argent et la santé, il n'y a pas photo. Ni sa fortune ni sa puissance n'ont sauvé Steve Jobs de la mort. Je préférerais mille fois savoir mes enfants pauvres et en bonne santé que multimilliardaires mais tétraplégiques, cancéreux ou dans le coma...

L'amour et la joie qu'apportent les enfants n'existent nulle part ailleurs. Même s'ils sont épuisants certains jours, quand ils ne sont pas

là, on ne pense qu'à les voir.

À ce titre, l'année 2014 fut un rafraîchissement entre deux tourbillons.

Un repli sur moi-même et une pause dans la musique ne signifiaient pas disparaître des radars. J'ai profité de cette césure pour concrétiser d'autres projets, hors du champ artistique.

J'ai poursuivi le développement de Vortex, la griffe de streetwear que j'avais lancée en même temps que *Subliminal*. Le succès a été si rapide que j'ai pu ouvrir ma propre boutique en à peine un an. L'inauguration a même provoqué une émeute rue Tiquetonne ! Les collections se sont peu à peu multipliées. J'ai envie qu'elles reflètent mon univers. Je rêve d'aller au-delà du streetwear et d'organiser de vrais défilés de prêt-à-porter Vortex, que les gens auraient envie de porter même pour un rendez-vous chic.

Tout n'a pas été rose dans cette aventure. Mes relations avec Dawala en ont pris un coup. Alors que j'étais en quelque sorte sa figure de proue, son poulain, je montais un concurrent direct de Wati B ? Et qui plus est, en m'associant à l'extérieur avec d'autres personnes que lui ? Je peux comprendre qu'il se soit senti trahi. Il aurait voulu que Vortex naisse en interne, en famille. Mais j'avais besoin de voler de mes propres ailes. Aujourd'hui, tout est rentré dans l'ordre, mais le boubier a mis de longs mois à s'assécher entre nous.

Des frictions du même ordre ont surgi quand j'ai ouvert MMC chez Universal. Ayant moi-même fait mes preuves artistiques, j'avais cette envie de passer de l'autre côté de la barrière, de mettre à profit les fruits de mon apprentissage, mon réseau et ma notoriété pour aider des artistes à éclore à leur tour. Pascal Nègre, le patron d'Universal Music et l'un des personnages les plus charismatiques que j'aie rencontrés dans ce milieu, a bien conscience que je reste un artiste Wati B jusqu'à la moelle, mais il a trouvé les mots pour me convaincre de couper le cordon en ouvrant mon label chez lui. Nous nous entendons très bien. C'est quelqu'un de très drôle et très intelligent, qui me donne toujours l'impression que j'ai des myriades de choses à apprendre de lui. J'ai tergiversé quelque temps, mais il a su me cerner. Un soir, il m'a invité chez lui à dîner. Son cuisinier venait d'apporter le dessert, une sorte de mousse au chocolat, quand Pascal Nègre, en me regardant droit dans les yeux, a lâché sa bombe atomique : « Écoute, j'ai réfléchi à notre deal. Je te propose telle somme. » La somme était tellement énorme qu'il y a eu un long blanc, pendant lequel il a continué à me fixer. Et il a répété : « Je te propose telle somme, comme premier investissement dans ton label, et on n'en parle plus. Sony te proposera sans doute un peu plus, pour faire monter les enchères, mais tu sais très bien que ce n'est pas la

question. » Il avait raison. J'ai sauté le pas. Monstre Marin Corporation, dit MMC, a donc vu le jour en joint-venture avec Universal à la fin de l'année 2013.

La guerre Universal-Sony, c'est pire que Paris-Marseille. Là aussi, mon émancipation a provoqué pas mal de grincements de dents. Ouvrir mon label chez Sony aurait bien sûr simplifié la vie de tout le monde. Mais à mes yeux, ça aurait été un peu comme d'être pistonné dans la boîte de Papa. Comme pour Vortex, je voulais me prouver que je pouvais mener à bien un projet hors du giron originel.

Prendre des risques et m'engager pour défendre de nouveaux talents est une expérience que je trouve passionnante. J'aime énormément cette responsabilité. Du rap au chant, des artistes éclectiques m'ont peu à peu fait confiance en signant chez MMC : l'incontournable Vitaa, DJ LastOne (mon DJ émérite, depuis *Subliminal*), Amalya (une voix d'or, ancienne candidate de *The Voice*), Mac Tyer (je ne suis pas peu fier d'avoir convaincu ce farouche indépendant, connu pour gérer ses affaires seul depuis longtemps), parmi d'autres pépites. J'ai aussi signé mes deux frères aînés, Saty et Afi (Djelass et XGangs) et le plus jeune, Gianni (Bedjik). Djelass chante, XGangs et Bedjik rappent, tous trois sont très talentueux.

Quand nous étions enfants, mes grands frères étaient mes modèles. Même s'ils sont fiers d'un succès qui fait honneur à la famille, devenir les « frères à Maître Gims » n'a pas toujours été facile pour eux. Saty, même s'il a un tempérament extrêmement gentil, paisible et ouvert, n'a jamais renoncé à son rôle de taulier. Tu ne vas pas lui apprendre : il connaît. Même s'il ne connaît pas, *il connaît* et va prodiguer son petit conseil. Quand nous étions petits, c'était lui qui nous avait fait découvrir la musique américaine, lui qui s'était lancé avant nous. J'étais fan de ce qu'il faisait et j'attendais les nouveautés. Je voulais vraiment que ça marche pour lui. La position d'Afi était plus délicate : relégué au rang de sous-taulier, alors qu'à ses yeux il était évident que le taulier, c'était lui. Lui aussi, je l'admirais beaucoup. Quand il était une star locale du rap, à Arts-et-Métiers, je rappais certains de ses textes. Aujourd'hui encore, il ne doute jamais de la puissance de son flow, mais il a gardé un caractère très compétitif et n'accepte pas facilement la critique.

En même temps que je mettais le pied à l'étrier à mes frères, je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir un pincement au cœur. Ils ont tous une famille. Autant je leur souhaite d'être prospères et heureux, autant j'aimerais leur éviter de connaître les mêmes écartèlements que moi. La scène, la reconnaissance, c'est un plaisir, évidemment. Mais toute cette vie ? Je ne suis pas sûr que je la souhaite à quiconque. Le revers de la médaille est assez destructeur pour mener les plus solides en hôpital psychiatrique ! Mais l'expérience des uns ne fait pas le

bonheur des autres malgré eux. La reconnaissance de leur talent attire mes frères et la gloire ne leur fait pas peur. Si MMC peut concrétiser leur rêve, je ferai tout pour.

Quand la Sexion a décollé, nous avons commencé à travailler avec quelques marques pour du placement de produits. D'autres se sont intéressées à moi depuis le succès de ma carrière solo. Aujourd'hui, la plupart des clips sont financés ainsi. Tout est une question de subtilité. Comme je n'ai pas envie que l'esthétique de mes clips soit gâchée par un placement trop voyant, à la James Bond, ou par un produit laid, j'ai refusé beaucoup de propositions, malgré les sommes mises sur la table. Mais quand la marque me plaît, je ne vois pas le problème à troquer de l'exposition médiatique contre le financement d'un clip. Tant que ma liberté artistique n'est pas entamée, ça reste un échange de bons procédés.

Il y a eu quelques belles aventures.

Évidemment, ma passion pour les lunettes noires a suscité tant d'enthousiasmes qu'il est parfois difficile de choisir. Je n'ai pas de marque de lunettes officielle. Qui sait, un jour, j'aurai peut-être ma propre ligne de lunettes ? En attendant, Cazal, ayant vu que je portais déjà leurs lunettes, a adopté une intelligente stratégie d'opportunisme. Ils ne me payent pas, n'ont signé aucun contrat de partenariat, mais me fournissent sans arrêt des paires différentes. Il y en a forcément qui me plaisent dans tout ce stock, et je leur sers de publicité. Le dernier modèle qu'ils m'ont envoyé est un prototype qui ne sort que dans huit mois.

Après avoir longtemps rêvé devant les vitrines des montres de luxe Audemars-Piguet, j'ai eu la chance de devenir une de leurs égéries. À l'époque de *Subliminal*, nous leur avons envoyé un mail pour suggérer un partenariat. Sachant qu'ils ne faisaient jamais de placement de produits dans la musique, pas même aux États-Unis, c'était à peine une bouteille à la mer, mais qui ne tente rien n'a rien... Leur réponse nous a donc surpris autant qu'elle nous a fait plaisir : « Nous aimons l'image que vous véhiculez. Nous serions heureux de travailler avec vous. » Audemars-Piguet, qui existe depuis près d'un siècle et demi, est resté une entreprise familiale, qui tient à ses valeurs. On m'a fait signer une clause de non-vulgarité et de non-violence. L'aventure a commencé sur le clip de *Changer*, où deux montres ont été dévoilées, dont la toute nouvelle LeBron James. Dans *J'me tire*, la montre que je porte, customisée avec des diamants, est un modèle unique. Leurs bureaux en Suisse résonnent encore des dizaines de mails et d'appels qu'ils ont reçus, réclamant ce modèle qui n'existait pas ! J'avais tellement peur de l'abîmer pendant le tournage

que Fif, lors d'une interview sur Booska-P, s'est gaussé de la délicatesse avec laquelle je la jette dans la neige.

Même si j'ai déjà eu des critiques sur ces produits de luxe, on m'a beaucoup plus souvent reproché d'avoir abandonné le rap (« Tu as changé. Tu as chanté *Bella*. De À 30 % à *Bella*, tu n'es plus le même. C'est fini ») que d'avoir le complexe *Jenny from the block*. Cela dit, lors du « Ceci n'est pas un clip » tourné dans une bijouterie, quelques commentateurs – une minorité – m'avaient blâmé : « Pour qui tu te prends ? N'oublie pas d'où tu viens ! » Quoique ce soit tentant par moments, je n'ai jamais répondu à un commentaire. Mettre le doigt dans l'engrenage, ce serait la fin ! Cette image d'insensibilité est une protection : tu n'es pas touché parce que tu es une machine.

Cette année, j'ai été très honoré de recevoir le Public Business Buzz Award. C'était une reconnaissance flatteuse pour le travail accompli avec Vortex et MMC. Comme d'autres rappeurs entrepreneurs, je n'ai pas l'impression qu'être un businessman nuise à ma crédibilité artistique, tant que je reste dans mon créneau. Je ne fais pas du « PQ by Maître Gims » ! Je ne cherche pas à bâtir un empire pour un empire. Au départ, je voulais être dessinateur. *Au cœur du vortex*, la bande dessinée dont je rêve depuis que j'ai quitté le lycée Corvisart, est toujours dans les tiroirs, mais qui sait ? J'ai toujours débordé d'idées à ne plus savoir qu'en faire : ne pas saisir l'opportunité de donner vie à tant d'entre elles serait idiot de ma part. À quoi servent l'argent et la notoriété, sinon à circuler ?

Après avoir connu la misère, bien sûr qu'il m'est arrivé d'avoir envie de flamber. Quand je roule au volant d'une belle voiture dans les quartiers où je prenais jadis le métro, je bloque sur de petits flashback : « Quand même, c'est dingue ! Cette vie, c'est tout et n'importe quoi. » Je n'oublie jamais que tout peut disparaître du jour au lendemain. J'ai assez fait le kéké, et aujourd'hui, j'essaye de faire les choses bien.

Cette année, un vieux rêve va prendre vie sous la forme d'une fondation humanitaire. La question urgente de l'accès à l'eau potable dans de nombreux pays m'a toujours touché. C'est un énorme sujet. Les femmes africaines perdent des milliers d'heures à aller chercher l'eau et à revenir avec des seaux. La fondation que j'ai créée, Eau de la Terre, œuvrera notamment sur des constructions de puits en Afrique. Je me suis associé à l'ancien ministre Renaud Dutreil qui a racheté une source d'eau minérale dans l'ouest de la France, Fontaine Jolival. Tous les bénéfices de cette eau, dont je serai l'égérie et qui sera distribuée à l'automne 2015, seront reversés à la fondation.

D'autres projets verront sans doute le jour. Car la possibilité d'agir est ce qui donne un sens à l'argent.

À l'heure où j'écris ces lignes, mon deuxième album solo est sur le point d'arriver dans les bacs. Comment je vois mon avenir ? Parfois, je rêve déjà d'arriver à la fin du jeu vidéo : posé calmement au soleil, dans une villa de cinq cents mètres carrés, avec une piscine à débordement, entouré d'enfants en bonne santé, ma famille et mes amis à côté de moi. Je ne vois pas ce qu'il y a de mieux. À long terme...

Mais avant la fin du jeu, il y a tant de parties à gagner encore : des idées à foison, des projets par milliers, et, avec le Wati B, le défi de poursuivre, en groupe et en solo, la conquête de la Gaule.

Questionnaire de Proust

Le principal trait de mon caractère ?

Tête en l'air.

La qualité que je préfère chez un homme ?

La discrétion.

La qualité que je préfère chez une femme ?

Une femme qui par sa présence te soulage tellement que tu sens que tout devient léger, que tu es soutenu, que tu peux te reposer.

Ce que j'apprécie le plus chez mes amis ?

La complicité.

Mon principal défaut ?

Je fais trop confiance aux gens. Peut-être, aussi, peut-on me reprocher de mal gérer mon temps, mon planning...

Mon occupation préférée ?

À part composer, qui est mon occupation indétrônable, ça varie selon les périodes. Regarder ou lire des mangas. Suivre une série, comme *Game of Thrones*, ma série du moment.

Mon rêve de bonheur ?

Posé au bord d'une piscine à débordement, avec un jacuzzi à l'intérieur, au même niveau que l'eau, pour qu'il ne se voie pas, avec des LED qui changent de couleur par télécommande (tu peux choisir vert, jaune, orange, violet, bleu). Dans un coin de la piscine, du feu – pour la beauté de ces deux éléments mélangés. À la main, un cocktail de pur jus, avec un peu de sirop. Des bruits d'enfants qui jouent, mais que je n'ai pas besoin de surveiller...

Quel serait mon plus grand malheur ?

De ne plus pouvoir marcher, de ne plus pouvoir voir.

Ce que je voudrais être ?

Un homme qui tient ses promesses, sa parole.

Le pays où je désirerais vivre ?

Difficile. Mon triangle, c'est la France, le Maroc, Dubai. La France, c'est là où je travaille, c'est toute ma vie, toute mon enfance. Le Maroc, je m'y sens bien, j'aime le climat, les maisons, le style d'architecture. Et Dubai, ce sont les États-Unis du Golfe.

La couleur que je préfère ?

J'aime bien mélanger les couleurs. S'il en faut une seule, le noir.

La fleur que j'aime ?

L'orchidée.

L'oiseau que je préfère ?

Le phénix, pour ce qu'il représente.

Mes auteurs favoris en prose ?

Nous ne partageons peut-être pas les mêmes valeurs, mais le personnage de Socrate m'intrigue. C'est la source, le père des philosophes ! Et nous savons très peu de chose de lui. Juste ce que Platon a bien voulu donner. Des commentaires. Et encore, est-ce que ce qu'il raconte est vrai ? Nous ne le saurons jamais. C'est presque un mythe, en réalité.

Mes poètes préférés ?

Il y a des poésies arabes qui me touchent beaucoup. Les poèmes de l'imam al-Chafi'i, très beaux, ont été traduits. Je me souviens de l'un qui disait, en substance : « Ne vois-tu pas que, contrairement au chien qui, lui, a besoin d'aboyer pour dissuader, le lion, lui, n'a pas besoin de rugir ? » Quelques mots suffisent à te faire réfléchir. Ce poème-là portait sur les traits de caractère, sur ce qu'est la noblesse d'âme. « Ne vois-tu pas que le lion n'a pas besoin de rugir pour être craint et respecté ? » Quand il parlait des prisonniers, il écrivait : « Si être en prison était dégradant, les perles ne naîtraient pas dans les coquillages. »

Mes héros dans la fiction ?

Bruce Wayne, parce que c'est un être humain normal, qui devient un héros sans superpouvoirs.

Mes héroïnes favorites dans la fiction ?

Mystique.

Mes compositeurs préférés ?

Il y en a beaucoup. Dr Dre. Swizz Beatz. Stargate. Il y en a plein. Il y en a trop !

Mes peintres favoris ?

J'aime beaucoup Picasso. C'est banal, dit comme ça, mais quand j'ai appris qu'il savait dessiner des visages, euh, normaux, j'ai été choqué. C'est là que j'ai vu qu'il était doué et qu'il avait vraiment inventé son style. Et j'ai respecté le personnage.

Mes héros dans la vie réelle ?

Pour moi, les héros, ce sont ceux qui ont changé le monde.

J'ai envie de dire : le Prophète de l'islam. Quand tu retraces sa vie, il était tout seul, il est arrivé, il a reçu la prophétie, et aujourd'hui, nous sommes plus d'un milliard – impossible de dénombrer combien nous sommes de musulmans par rapport à cet homme seul.

Mes noms favoris ?

J'aime bien les noms de famille russes. Tout ce qui se finit en « vitch » : oscovitch, voscorovitch, raspoutinovitch, cosconovitch, pastorovitch...

Ce que je déteste par-dessus tout ?

Les toilettes avec la douche en même temps. Les toilettes sales. Pire, entrer dans des toilettes mouillées, pieds nus...

Habiller un nouveau-né : j'ai l'impression de le torturer !

Les personnages historiques que je méprise le plus ?

Adolf Hitler ?

La réforme que j'estime le plus ?

L'abolition de l'esclavage. Plutôt pas mal, Abraham.

Le don de la nature que je voudrais avoir ?

Savoir discerner le vrai du faux. D'un coup.

Comment j'aimerais mourir ?

Dans mon sommeil. Vieux.

L'état présent de mon esprit ?

Il est là, Proust ? Serein, zen, tranquille.

Les fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence ?

L'oubli.

Ma devise ?

« Viser le soleil pour toucher la lune. »

C'est ce que je dis à chaque fois, par exemple à mon petit frère :
« Mais arrêtez de vous limiter ! Voyez grand ! Je sais bien que tu pourras pas vendre autant en première semaine, mais vise au moins le soleil, peut-être que tu toucheras un nuage. Si tu vises un nuage, tu toucheras un immeuble, si tu vises un immeuble, tu ne toucheras rien du tout. »

Remerciements

Je dédie ce livre à tous ceux qui m'ont encouragé, entouré et soutenu tout au long de cette longue route.

À ma famille : ma mère, mon père, Saty aka Djelass, Afi aka XGangs, Fitscha, Dadju, Gianni aka Bedjik, Darcy, Harmonie, Trésor, Demdem (ma vie), Saadiya aka Saadiyatoun Tourouroun, Assia, Idrissa, Asma, Aisha, Yahya, Loulou, Sophie, Euge, Clem, Virginie, Lara, Anthony, Senny, Leyli, toute la Djuna family et toute la famille Dante.

À ma Sexion d'Assaut : Adama, Fall, Maska, JR, Doomams, Black M, L.I.O., Jiba Jiba, et à leurs familles qui ont accueilli nos invasions.

À Dawala, mon ami, mon daron lol, celui qui me soutient depuis le début ; à Doomams 94, mon ami, mon grand frère ; à Amara, mon petit frère.

Au IXe, à ZeArt, Makan, Idrissa, Lanlan, Macka d'aM, H Magnum, Wisla, Anraye, Balistik, R-Mak et tous ceux qui ont côtoyé la Sexion depuis ses débuts.

À Laura Briem et Sylvie de Jacques-Decour.

À toute l'équipe qui a permis la réalisation de ce livre : pour le fond, Noëlle Meimaroglou, Eugénie Guazco, Sophie Charnavel, Jean-François Dauven, Pauline Lefèvre et la team des éditions Fayard ; pour la forme, Antoine du Payrat et Stéphane de Bourgies.

Au Wati B : Nizard (le Joker, l'homme qui tombe à pic), Rajaa (l'arrangeuse), Axel aka Doli Ax Axelius Marcilius Primus Batiatus, Pdg, Harouna, Hissam, Thierno, Clarisse, Caroline, Juliette, Simon, Clark, Momo, Dry, The Shin Sekai (Dadju, Abou Tall), Beriz, Abou Debeing, John K, Lynda, Charly Bell, Biwai, Red Cross, Tn Crew, DJ HcuE, Le H de Guerre, DJ LastOne.

À Fif et Booska-P, à Laurent Bouneau et Skyrock.

À MMC : Arya, Vitaa, Mac Tyer, Ma2x, Yass Smith, Inso, Amalya, Souf, Yelatif Beatz, Noah Lunsì.

À Vortex.

À la famille Bendaoud : Hisham, Charlotte, Liham, Adam.

À Fifou, Melissa Soukeyna, Renaud Rebillaud, Dany Synthé, Stan E, Screetch, Styck, Stromae, Sia, Laurent des Twins, Baby Joe, Said aka Yacast, JP Hamza le Baveux, mon gars sûr Noko, Youssef Aarab, Yahya du Havre, Aziz, IDR, Fifi Bodd, Léa Falcon.

À Stéphane Le Tavernier, Laurent Rossi, Ludovic Guinnebert, Jean-François Ferrier (le Japonais à qui j'ai fait découvrir One Piece), Pierre Etting et toute l'équipe de Jive Epic.

À Pascal Nègre, Angelo, Live Nation.

À la fondation Eau de la Terre.

Enfin et surtout, à vous, mon public, merci.

BIBLIOGRAPHIE

Sexion d'Assaut, *Le Succès d'une amitié*, Don Quichotte éditions,
2013

DISCOGRAPHIE

Avec le 3^e Prototype

La Terre du Milieu, mixtape, 2005

Le Renouveau, street album, Wati B, 2008

Les Chroniques du 75, vol. 1, net-tape, 2009

Avec Sexion d'Assaut

L'Écrasement de tête, street album, Wati B / Because Music, 2009

L'École des points vitaux, album, Wati B / Jive Epic (Sony Music), 2010

En attendant l'Apogée : les Chroniques du 75, vol. 2, mixtape et DVD,
Wati B / Jive Epic (Sony Music), 2011

L'Apogée, album, Wati B / Jive Epic (Sony Music), 2012

En solo

Pour ceux qui dorment les yeux ouverts, maxi, 2006

Subliminal, album, Wati B / Jive Epic (Sony Music), 2013

Mon cœur avait raison, album, Wati B / Jive Epic (Sony Music), 2015

Table of Contents

Couverture	
Page de titre	
Page de Copyright	
Chapitre 1	
Chapitre 2	
Chapitre 3	
Chapitre 4	
Chapitre 5	
Chapitre 6	
Chapitre 7	
Chapitre 8	
Chapitre 9	
Chapitre 10	
Chapitre 11	
Chapitre 12	
Chapitre 13	
Chapitre 14	
Chapitre 15	
Chapitre 16	
Chapitre 17	
Chapitre 18	
Chapitre 19	
Questionnaire de Proust	
Remerciements	
Bibliographie	
Discographie	